LES CROYANCES RELIGIEUSES AU MOYEN AGE EN FRANCE

Réimpression de l'édition de Lausanne, 1911

Hélène LUEDTKE

LES CROYANCES RELIGIEUSES AU MOYEN AGE EN FRANCE

d'après les pièces du théâtre sérieux des XII^e^, XIII^e^ et XIV^e^ siècles

Slatkine Reprints
GENÈVE
1977

PQ
513
.L83

UNIVERSITÉ DE LAUSANNE

Le Conseil de la Faculté des Lettres, sur le rapport de MM. les professeurs Jean Bonnard, Sirven et Chavan, autorise l'impression de la présente dissertation, sans se prononcer sur les opinions de l'auteur.

Lausanne, le 16 septembre 1911.

Le Doyen de la Faculté des Lettres,
CH. BURNIER.

AVANT-PROPOS

Les croyances religieuses médiévales des peuples européens ont été étudiées par de nombreux historiens, tant ecclésiastiques que profanes ; leur description plus ou moins détaillée tient une large place dans tous les traités d'histoire se rapportant au moyen âge. Les récits des chroniqueurs, les œuvres des poètes et des écrivains, les différents objets d'art — témoignages précieux du temps passé — soumis à des investigations minutieuses de la part des érudits, ont permis de pénétrer dans l'esprit des hommes de cette époque lointaine, de connaître leurs mœurs, leurs idées, leur croyances. Nos ancêtres, vivant dans les siècles qui précédèrent la Renaissance et la Réforme, ne sont plus pour nous des inconnus. Grâce à l'exactitude et à la précision des méthodes modernes, grâce à la curiosité et au désir de savoir qui poussent les savants à examiner les anciens documents avec un soin tout particulier, grâce à la critique qui, de nos jours, préside aux recherches scientifiques et tâche de démêler la vérité du mensonge, de comprendre, d'expliquer, de juger, de rejeter quantité de choses, nous sommes renseignés sur une époque qui, pendant si longtemps, a été ignorée et méprisée même par les esprits les plus éminents ; nous connaissons les hommes qu'elle a produits avec la barbarie de leurs mœurs et leur dévotion, avec leurs vertus et leurs vices : le passé a ressuscité à nos yeux.

Nous nous proposons d'étudier les croyances religieuses

00007

au moyen âge en France d'après les pièces du théâtre sérieux des XII^e^, XIII^e^ et XIV^e^ siècles. D'après ce que nous venons de dire, il pourrait sembler que ce travail fût absolument inutile.

Certainement nous nous rendons compte de l'impossibilité de trouver dans ces pièces quelque chose de neuf, des croyances qui n'auraient pas été signalées maintes fois, des détails qui ne seraient pas contenus ailleurs, dans des textes datant de la même époque. Du reste, le théâtre médiéval, comme les autres monuments de la langue et de la littérature françaises, a été souvent étudié et beaucoup d'ouvrages spéciaux lui sont consacrés.

Cependant nous pensons que notre sujet n'est pas dépourvu d'intérêt. A notre connaissance, personne ne s'est encore occupé à examiner le théâtre sérieux du moyen âge en France uniquement du point de vue des croyances religieuses. Or, les pièces du théâtre français avant le XV^e^ siècle sont, à peu d'exceptions près, essentiellement religieuses, au moins celles qui nous sont parvenues. Il est vrai que nous ne connaissons qu'un nombre très restreint de drames religieux français composés avant le XV^e^ siècle : *Les Vierges sages et les Vierges folles* — pièce dans laquelle le français apparaît pour la première fois à côté du latin, le *Jeu d'Adam*, le *Drame de la Résurrection* et le *Jeu de Saint-Nicolas* de Jean Bodel datant du XII^e^ siècle : puis, un fragment de 40 vers, *Les trois Maries*, dont le manuscrit est du XIII^e^ siècle, le *Miracle de Théophile* de Rutebeuf également du XIII^e^ siècle ; le fragment de 87 vers, trouvé à Sion, du XIII^e^ ou XIV^e^ siècle, ainsi que les 42 *Miracles de la Vierge* et le *Mystère du jour du jugement* du XIV^e^ siècle. C'est tout ce qui nous a été conservé de cette époque en fait de pièces de théâtre propres à nous fournir les matériaux de notre étude.

Mais les renseignements sur la foi médiévale y abondent. Il nous a paru intéressant et tout indiqué de chercher à déterminer quelles étaient les croyances religieuses des Français au moyen âge, à relever les traits caractéristiques

de leur dévotion, en nous appuyant sur les témoignages du genre littéraire qui, plus que les autres, porte l'empreinte de la réalité et qui, comme un miroir, reflète l'image de la piété propre à cette époque de ferveur religieuse. En mettant en lumière et en interprétant les détails qui y sont contenus, nous croyons pouvoir donner une illustration exacte quoique incomplète aux faits connus, relatifs à la vie religieuse au moyen âge si intense et si répandue alors.

Au premier coup d'œil le lecteur des *Miracles de Notre-Dame* et des quelques drames antérieurs, peut être tenté de croire que ces pièces ne se prêtent pas à cette étude. La plupart d'entre elles sont la représentation d'un épisode des premiers siècles du christianisme ou d'un événement ayant eu lieu dans un pays étranger et mettent en scène des héros appartenant à différents peuples. Mais ce n'est pas là un obstacle. Car le moyen âge n'a aucun souci de la vérité historique, de la couleur locale ou, plutôt, trop peu de connaissances pour s'en inquiéter. De sorte que, malgré les différentes époques et les différents pays que les drames embrassent, nous y trouvons les hommes tels qu'ils étaient au moyen âge. Les sujets sont empruntés à la *Légende Dorée*, aux *Evangiles*, aux écrits apocryphes, aux chansons de geste, au martyrologe, etc.; le détail n'appartient qu'à l'auteur qui, incapable de sortir de son temps et de son entourage, peint les hommes et les choses tels qu'il les voit. Destiné à instruire les spectateurs autant qu'à les édifier et à les amuser, le théâtre religieux du moyen âge ne nous initie pas seulement aux croyances populaires déjà adoptées par tout le monde, mais aussi à celles qui, ayant quelque peine à se répandre, sont suggérées au peuple par les auteurs des drames, désireux de faire croire aux autres ce qu'ils croient eux-mêmes, ou de leur imposer des convictions propres à augmenter le prestige de l'Eglise et l'autorité du clergé. Faisant partie d'un spectacle attrayant, débités par les personnages des pièces, ces enseignements étaient, sans aucun doute, écoutés plus attentivement que

les prédications dans les églises et avaient plus de chances de pénétrer dans les masses et d'être admis par tous.

Les croyances des catholiques du moyen âge, sous beaucoup de rapports, ne diffèrent pas des croyances des catholiques de nos jours. Nous nous abstiendrons de toute comparaison, en nous bornant uniquement aux constatations fournies par les anciens textes que nous étudions.

INTRODUCTION

Le caractère de la foi médiévale.

La crédulité suppose des conditions favorables à son développement. Les pièces du théâtre médiéval prouvent que ces conditions existaient au moyen âge en France et qu'elles produisirent la supersition, la croyance au merveilleux, la foi aveugle. — La foi médiévale n'a pas eu la force civilisatrice d'une croyance éclairée. La preuve en est fournie par les sujets des pièces dramatiques, leurs détails, les mœurs qui s'y reflètent. La dévotion et les bonnes actions qui en dérivent sont inspirées par la crainte et l'espoir. — Citations.

La superstition, la croyance au merveilleux, la foi aveugle, telles qu'elles ont existé au moyen âge en France ne peuvent se développer que dans des circonstances particulières. Elles supposent une absence totale de lumières, un cercle très restreint de connaissances les plus élémentaires, des esprits dépourvus de critique et doués d'une imagination ardente, épris du surnaturel et de l'incompréhensible. Quantité de phénomènes dont l'homme ne peut apercevoir les causes immédiates, se produisent tous les jours. Au lieu d'en chercher des explications naturelles, les hommes ignorants et superstitieux y voient des prodiges. Quelqu'un de fort et de puissant doit avoir fait telle ou telle chose, dont ils n'arrivent pas à se rendre compte. Des esprits bienveillants, selon leur opinion, s'efforcent à accomplir de bonnes œuvres, des esprits malveillants tâchent de s'y opposer et détruisent souvent le bien qui a été fait. Des guérisons subites, des maladies dont personne ne connaît l'origine, toute espèce de faits mystérieux ne peu-

vent avoir pour auteurs que ces êtres inconnus qui veillent sur les destinées humaines. C'est pourquoi il est inutile de chercher une autre explication de ces miracles, de ces phénomènes incompréhensibles. Ils sont bien réels pourtant, puisqu'on les a vus, puisqu'on y a assisté. Les témoins oculaires des « miracles » ont hâte d'en faire part à leurs parents, à leurs amis. L'imagination aidant, un petit incident, considéré comme surnaturel, prend de l'importance. Le fait est grossi et colporté. Grâce à une étroitesse des esprits, commune à tous, les récits les plus fabuleux sont acceptés sans critique, sans discernement. On ne sait pas distinguer la vérité du mensonge, le fait réel de la supercherie.

Dans les pièces du théâtre médiéval que nous avons choisies pour base de notre étude, nous rencontrons la superstition, la croyance au merveilleux, la foi aveugle. Nous y trouvons aussi le reflet des conditions que nous venons de signaler comme particulièrement favorables au développement de cette crédulité illimitée : l'ignorance, l'absence d'intérêt scientifique, un dédain absolu de toute vérité historique, une indifférence voulue pour tout ce qui ne se rapporte pas directement à la religion catholique, beaucoup d'imagination et le goût du merveilleux.

L'ignorance qui se reflète dans les *Miracles* est stupéfiante. Les personnages sachant lire et écrire y sont rares. Les langues étrangères sont inconnues. Les notions de géographie sont fantastiques : on connaît quelques noms de villes, plusieurs noms de pays, mais on n'a pas la moindre idée où ces lieux se trouvent, quelles mers et quelles distances les séparent. Les connaissances historiques sont inexactes, la légende est considérée comme vraie et acceptée de bonne foi.

Le moyen âge ne s'est pas affranchi des enseignements de l'Evangile : « Heureux ceux qui croient sans avoir vu » : ni du dédain que manifestait Saint Paul pour la science ; ni du mépris des Pères de l'Eglise préconisant tous, plus ou moins, l'ignorance au détriment du savoir.

On n'a pas oublié que l'envie de connaître a perdu les premiers hommes et l'on considère la soif d'apprendre comme un signe d'orgueil et de présomption, comme le désir de se rendre pareil à Dieu. On est convaincu de la vanité des sciences et l'on pense qu'elles ne méritent pas l'attentiou des hommes sensés : la logique, la dialectique et les autres connaissances qu'on peut acquérir dans ce monde, ne mènent à rien, si ce n'est à la perdition. Les étudier, c'est perdre un temps précieux. Le savoir ne donne point le bonheur et ne rapproche pas l'homme de son Créateur. Dans le cas où quelqu'un veut absolument se consacrer à l'étude, on lui conseille de choisir la théologie pour objet de ses recherches intellectuelles. C'est la seule science digne de la curiosité et des efforts d'un chrétien, car elle enseigne tout ce qui concerne Dieu, ses vertus et ses qualités.

Chaton, après s'être converti, dit à ses élèves :

Seigneurs, aussi qu'en mes escoles[1]
Je vous ay leu de logique,
D'elences, de dialetique
Et d'autre mondaine science,
En quoy j'ay mis grant diligence,
Sachiez de touz poinz la lairay :
Des ores mais ne vous liray
Ne ne vous apprendré clergie
Se ce n'est de theologie
Et de ceste nouvelle loy ;
Car je scé clerement et voy
Que toute autre science est vaine ;
Mais ceste a congnoissance maine
Du premerain conmencement,
C'est Dieu de lassus, et conment
Il est tout bon sanz qualité,
Il a grandeur sanz quantité,
Conment sanz estre meü meut
Toutes choses ainsi qu'il veult
A son plaisir.

---

[1] *Miracle de Saint-Valentin*, t. IV, p. 147, v. 718.

On pense donc bien faire en négligeant toutes les sciences pour ne s'intéresser qu'à ce qui touche à la religion. La curiosité se porte sur les écrits racontant la vie de Jésus, de la Vierge, des saints. Les discussions ayant pour objet les dogmes sont d'un vif intérêt. La Trinité, la virginité de la Mère de Dieu donnent lieu à de longs discours.

Le choix des sujets des pièces dramatiques et leurs détails prouvent que le public pour lequel ces pièces étnient composées, aimait les récits bibliques, les épisodes des évangiles apocryphes, les légendes hagiographiques, le martyrologe, etc., et attachait surtout de la valeur aux anecdotes romanesques, ouvrant un vaste champ à l'imagination. Les histoires merveilleuses, puisées à différentes sources, sont commentées, interprétées, mille petits détails y sont ajoutés afin de satisfaire le goût de l'extraordinaire. Tel événement de la vie d'un saint, raconté d'une manière bien invraisemblable dans la *Légende Dorée*, devient, sous la plume de l'auteur dramatique médiéval, une représentation de miracles sans nombre, dont le point culminant est l'apparition toute matérielle de Dieu, de la Vierge, des saints, des anges ou encore du Diable.

L'absence de souci pour l'exactitude historique se fait sentir relativement aux récits de la Bible. L'interprétation de certains passages des saintes Ecritures est naïve et souvent arbitraire. L'Ancien Testament est considéré comme une préparation du Nouveau. Depuis Adam, tous les personnages saillants de la Bible passent pour avoir été des prophètes annonçant le Christ. Les récits bibliques sont jugés incontestablement vrais, parce que, dans les moindres détails, ils ont prédit tout ce qui se rapporte à Jésus. — Adam, dans le *Jeu d'Adam*, mentionne la Vierge Marie. La mort des premiers hommes, contrairement à ce que dit la Genèse, y est placée avant le crime de Caïn. — Dans le *Miracle de la Nativité de Notre Seigneur*, Jésus, à l'âge de douze ans, se trouvant au temple, prononce les discours attribués dans les Evangiles au Christ adulte.

Ces inexactitudes prouvent que même les auteurs des

drames, les lettrés, ne s'appliquaient pas à bien connaître le seul sujet qui leur paraissait digne d'être approfondi et dont ils recommandaient l'étude au public.

D'autre part leurs pièces nous apprennent que la culture intellectuelle des ecclésiastiques — papes, évêques, curés — ainsi que des grands de la terre, ne dépassait pas de beaucoup celle des bourgeois et du peuple. Les uns et les autres sont représentés comme crédules et superstitieux. Tout le monde croit aux songes, et des hommes sérieux ne négligent point de régler leur conduite d'après ce qu'ils ont vu dans leurs rêves. Des chrétiens fervents, des dévots exaltés, mais aussi des scélérats et des impies ont des visions et des apparitions fréquentes. On y attache la plus haute importance, dans la conviction que ce sont des faits surnaturels et des prophéties. Tous sont également disposés à croire à la magie, aux « mauvais arts », et à redouter leurs effets funestes qui ne sauraient être imaginés.

Mais, malgré la crainte de l'ensorcellement, des personnages douteux et inconnus trouvent des auditeurs attentifs, tout prêts à écouter leurs histoires les plus invraisemblables, à suivre leurs conseils parfois étranges. Souvent, sans hésiter, des malades se confient aux soins du premier venu qui se dit médecin. Un doute sur la personnalité d'un guérisseur miraculeux est vite dissipé à l'aide de moyens bien connus de tout le monde et qui ne peuvent manquer de faire savoir si l'homme en question est un envoyé du Diable. Une fois guéri, le malade, reconnaissant, fait de la réclame pour son médecin : il le recommande à ses amis, à ses connaissances en proie à différents maux.

Naturellement, ces mêmes hommes qui croient aux songes, aux visions, aux mauvais arts, aux médecins à prodiges, ne refusent pas non plus d'admettre la réalité de miracles tout matériels. Les prodiges sont à l'ordre du jour. On en suppose partout. Non seulement des aveugles recouvrent la vue, des paralytiques marchent, des lépreux redeviennent sains, grâce à un simple attouchement d'un médecin ou à des paroles sacrées prononcées par quelque

saint homme. Mais encore des enfants nouveau-nés parlent, de grands pécheurs tombent foudroyés, des mains se dessèchent au moment où elles se lèvent pour faire du mal ; des membres perdus sont retrouvés ; des armes brisées redeviennent intactes ; quelquefois des morts sont ressuscités ; des bateaux sans voiles ni gouvernail traversent des mers ; des bêtes sauvages reculent devant des hommes au lieu de les dévorer ; des ermites et des saints sont nourris miraculeusement, etc.

Tous ces événements surnaturels, à qui les attribuer, si ce n'est à Dieu, à la Vierge, aux saints et aux anges, ou au Diable ? Dieu étant omnipotent, il est tout naturel qu'il accomplisse et fasse accomplir des miracles pour montrer aux hommes sa puissance. Il en a fait autant depuis le commencement du monde. La Bible, les saintes Ecritures sont pleines de récits inexplicables et, comme ce sont là des témoignages indiscutables et vrais, personne n'a le droit de contester que des faits analogues puissent se produire tous les jours. Celui qui oserait douter du pouvoir de Dieu à opérer des miracles, serait certainement puni avec sévérité, comme Salomé l'a été en perdant l'usage de ses mains pour ne pas avoir voulu croire à la virginité de la Vierge, sans s'en être convaincue par elle-même. Car

Dieu peut faire[1]
Plus que vierge faire enfanter...

Les miracles accomplis par le Diable ou par des personnes qui se sont données à lui, ne sont que des illusions mensongères, des prodiges que Dieu tolère quelquefois, mais qui restent sans effet si Dieu s'y oppose. Du reste, ils sont tout différents des miracles divins, en tant qu'ils sont accomplis toujours au préjudice du genre humain et ne peuvent séduire que des impies ou des hommes dont la foi en Dieu n'est pas bien ferme.

Quant à l'existence de Dieu, personne n'en doute. Jamais

---

[1] *Miracle de la Nativité de N.-S.*, t. I, p. 218, v. 311.

une pensée si monstrueuse ne se serait présentée à l'esprit des Français du moyen âge. Ici encore leur manque de préoccupations scientifiques et l'absence de critique écartaient des doutes qui, plus tard, avec le réveil de l'esprit critique, devaient prendre de si larges proportions. Les problèmes dont tant de personnes se préoccupent de nos jours, ne se posaient pas aux dévots du moyen âge. Sans discuter on croyait en Dieu, à la Vierge, aux saints, aux anges, au Diable, à l'immortalité de l'âme, à tous les enseignements de l'Eglise. Voir une injustice dans le fait que toute l'humanité est punie à cause de la faute des premiers parents, était aussi éloigné des esprits que l'aurait été un doute concernant la divinité et le rôle de Rédempteur de Jésus-Christ. Une foi aveugle, une conviction profonde domine l'existence des catholiques du moyen âge et règle leur conduite jusque dans les moindres minuties de la vie quotidienne.

Cependant il arrive quelquefois qu'on se détourne de Dieu, qu'on se soustraie à son autorité, qu'on le renie. Mécontent de son sort, souffrant de quelque adversité, tel homme se croit oublié de Dieu et, pour se venger en quelque sorte de l'abandon du Seigneur, il se décide à l'abjuration :

Diex m'a grevé, je l'greverai...[1]

Quelquefois on quitte Dieu pour en adorer un autre, qu'on croit être plus puissant.

Othon, roi d'Espagne, se fait musulman. Il est très malheureux, ayant perdu sa femme et son royaume. Le désespoir lui fait embrasser le mahométisme.

Le chevalier, dans le *Miracle du Chevalier qui donna sa femme au Diable*, ne renie Dieu et l'Eglise que parce que le pacte avec Satan l'exige. Les rois chrétiens, dans le *Mystère du Jour du Jugement*, deviennent adorateurs de l'Antéchrist parce qu'ils sont témoins de ses miracles et en

---

[1] *Miracle de Théophile*, Monmerqué et Michel, p. 142, v. 30.

concluent que le nouveau Dieu est plus puissant que celui qu'ils ont prié jusqu'alors.

Les esprits les plus hardis ne supposaient jamais que l'incrédulité pût être le principe et la cause de la désobéissance. Théophile n'est pas du tout un docteur Faust, un désespéré moderne, doutant de tout et méprisant tout, parce qu'il croit tout connaître. Théophile est croyant, profondément sincère et orthodoxe dans sa foi. Il croit en Dieu, à sa justice, à l'enfer, il sait qu'il voue son âme « à la maison noire, au hideux manoir, où jamais le soleil ne luit », il s'affirme à lui-même sa foi. « Ce n'est pas fable », et pourtant la tentation est trop forte, elle triomphe, et l'ambition, la soif de la vengeance et du pouvoir l'entraînent à tout braver, à appeler Satan et à déclarer la guerre à Dieu. [1] »

Due à l'infériorité du niveau intellectuel, cette foi naïve et ardente, ne doutant de rien, produisit une dévotion exagérée, une piété exaltée, un formalisme sans bornes, mais elle n'eut pas la force civilisatrice d'une croyance éclairée. L'excès de pratiques religieuses n'a pas réprimé les instincts brutaux, les goûts dépravés des Français du moyen âge. Leur cruauté, la barbarie de leurs mœurs apparaissent très bien dans les pièces dramatiques que nous étudions. Ici encore, les sujets, leurs détails, la mise en scène et l'attrait que cette espèce de représentations exerçait sans aucun doute, témoignent d'une manière évidente que les pieux spectateurs des drames religieux étaient bien éloignés de la douceur prêchée par le Christ. La plupart des pièces renferment, malgré leur but édifiant et leur caractère religieux, des scènes répugnantes par leur réalisme, par la reproduction des souffrances humaines les plus raffinées. Pourtant, assister ou prendre part à ces représentations était un acte méritoire et solennel. L'Eglise veillait sur l'auteur, l'acteur, le spectateur [2]. La piété n'empêchait nullement d'éprouver du plaisir à la vue des cruautés les plus féroces. Les bons catholiques du moyen âge aimaient voir

---

[1] Petit de Julleville, *Les Mystères*, t. I, p. 108-109.

[2] Cohen, *Histoire de la mise en scène du théâtre religieux français au moyen âge*, p. 5.

les scènes sanglantes, les tortures des martyrs, les exécutions capitales. Cela se passait toujours sous les yeux des spectateurs avec une mise en scène aussi réaliste que possible. Les bourreaux parlent de leurs préparatifs pour une exécution, les tortionnaires indiquent la manière dont ils lient leurs patients et expliquent comment ils s'y prennent pour rendre la douleur plus sensible. Les empereurs païens, persécuteurs des chrétiens, méditent sur les moyens de faire souffrir et mourir leurs victimes avec le maximum de cruauté. Les martyrs sont renvoyés tout sanglants dans leur prison, chargés de chaînes, attachés deux à deux comme des chiens. Les persécuteurs féroces imaginent de nouveaux tourments et font reparaître leurs prisonniers. Les supplices recommencent.

Si l'on se plaît à la représentation de scènes sanglantes, on aime aussi la reproduction des vilenies, des scélératesses, des crimes. Les fausses accusations, les diffamations, les viols, les assassinats, le vol, le pillage, sont des thèmes préférés, répétés à satiété. Des membres de la plus haute société laïque et ecclésiastique commettent des crimes ignobles pour des motifs personnels, tels que la jalousie, la vengeance d'un refus essuyé, l'amour-propre blessé, la crainte de perdre sa bonne renommée. Les hommes qui ont le devoir de veiller sur la sécurité publique et d'exercer la justice, sont peints presque toujours sous les traits d'imbéciles, d'incapables qui, n'osant émettre une opinion personnelle, écoutent et suivent les mauvais conseils de quelque subordonné servile ou méchant et donnent des ordres précipités.

La représentation de crimes abominables s'explique d'un côté par le goût du public, de l'autre elle est fondée sur la réalité. L'histoire, les annales de l'Inquisition, les actes des procès de sorcellerie, ne contiennent-ils pas des faits tout pareils à ceux qui sont mis en scène dans les *Miracles*? Nous y apprenons que souvent une simple délation pour quelque motif tout personnel suffisait pour faire mettre en prison, condamner à mort et exécuter un ennemi dont on

voulait se débarrasser, fût-il innocent. Nous pensons de même que la manière atroce d'exercer la justice, telle que nous la voyons pratiquée dans nos drames, n'est pas seulement une concession de l'auteur à l'égard de son public; que la précipitation avec laquelle elle fonctionne n'est pas uniquement une nécessité, causée par les exigences de la scène; mais que, en cela encore, le théâtre est l'écho de la réalité. Dans les *Miracles*, des femmes sont accusées, mises en prison, traînées au supplice sans enquête, sans preuves, sur une simple dénonciation d'un homme auquel elles n'ont pas voulu immoler leur honneur. D'autres sont répudiées par leurs maris sur des accusations absurdes et non démontrées, de leurs belles-mères jalouses ou de leurs serves. Une femme qui, par mégarde, a noyé son enfant nouveau-né, est condamnée au bûcher parce que le comte qui la juge craint de perdre ses terres, s'il la gracie [1]. Une jeune fille doit être pendue parce qu'un larron qui a voulu lui voler une pièce d'or, prétend en avoir été dépouillé par elle [2]. Les cachots sont obscurs, on n'y voit goutte, la nourriture des prisonniers consiste en pain et en eau, quelquefois on ne leur donne rien à manger. Le peuple est obligé d'assister aux exécutions capitales; celui qui refuse de s'y rendre doit payer une amende.

L'influence du christianisme n'est même pas toujours efficace lorsqu'il s'agit de personnes pieuses. Les passions sont plus fortes que la foi, trop violentes pour que la dévotion puisse les refréner.

Un ermite austère tue une jeune fille après l'avoir outragée [3]; l'habit ecclésiastique n'empêche pas un archidiacre d'assassiner son évêque [4]; la pieuse reine de Portugal finit par tuer parce qu'elle sait que la confession et la pénitence laveront son péché [5]; la première bonne action de

---

[1] *Miracle de l'Enfant ressuscité.*
[2] *Miracle de la Jeune fille, laquelle voulut s'abandonner à péché.*
[3] *Miracle de St-Jean le Paulu.*
[4] *Miracle de l'Evêque meurtri.*
[5] *Miracle de la Femme du roi de Portugal.*

Robert-le-Diable est le meurtre de ses compagnons qui refusent de faire pénitence comme lui [1] ; la cruauté de Sainte Bautheuch pour ses fils est même un acte particulièrement méritoire, entraînant la sainteté [2].

La véracité ne paraît pas avoir été considérée comme une vertu essentielle à cette époque. Le mensonge s'accorde parfaitement avec la dévotion, voire avec la sainteté. Au point de vue moderne, on peut excuser les mensonges nécessités par une situation désespérée, par des cas, où la vérité pourrait nuire plutôt que rendre service, sans que la fraude soit au préjudice de quelqu'un. Tel est le cas pour l'impératrice de Rome [3] qui, exposée sur un rocher au milieu des flots, invente l'histoire d'un naufrage et la raconte au marinier du vaisseau qui lui demande comment elle est arrivée dans ce lieu presque inabordable. Si cette infortunée ne veut pas découvrir son origine aux bonnes gens qui la recueillent, nous pouvons la comprendre. Il en est de même pour la reine Berthe [4] et la reine Osanne [5], femme du roi Thierry, qui, elles aussi, refusent de raconter aux personnes qui leur ont donné l'hospitalité, par quelles vicissitudes elles ont passé. — Mais les mensonges de Saint-Panthaléon [6] sont tout à fait inutiles : converti au christianisme et retenu par ses pères spirituels, il trompe son père en lui disant qu'il n'a pas quitté son maître, le médecin Miron ; et à ce dernier il affirme, au contraire, avoir passé huit jours en compagnie de son père pour recueillir un héritage. — Plus étrange encore est la tromperie d'Ysabel [7] qui, ayant quitté son père, se déguise en chevalier et, craignant d'avouer la vérité, finit par épouser une jeune fille. Dieu et la Vierge la protègent même tout particulièrement.

---

[1] *Miracle de Robert-le-Diable.*
[2] *Miracle de Sainte Bautheuch.*
[3] *Miracle de l'Impératrice de Rome.*
[4] *Miracle de la Reine Berthe.*
[5] *Miracle du Roi Thierry.*
[6] *Miracle de Saint-Panthaléon.*
[7] *Miracle de la Fille du roi.*

Le langage des pièces semble aussi prouver que la véracité n'était pas une vertu très cultivée au moyen âge. On se défie des gens, on leur recommande de dire la vérité, de ne pas mentir. Les affirmations dans le même sens : « voir vous diray », « n'en doubtez point », « je ne mens mie », etc., se trouvent constamment, même dans la bouche de Dieu ou de la Vierge.

Les *Miracles* fournissent plusieurs exemples d'une pitié très touchante ; mais, ce qui est étonnant, c'est que cette vertu soit toujours exercée par des personnes appartenant au peuple ou à la bourgeoisie.

Un marinier sauve la vie à la malheureuse impératrice de Rome en la délivrant d'une situation désespérée. Une hôtelière lui offre l'hospitalité[1]. — Des aubergistes accueillent la reine Osanne[2]. — Un sénateur de Rome reçoit chez lui la reine d'Ecosse, fille du roi de Hongrie, et son petit enfant[3]. — La reine Berthe trouve un refuge dans une famille d'ouvriers qui se nourrit du travail de ses mains[4]. — Un ânier a pitié d'une pauvre pécheresse, la mère du pape, qu'il trouve mourante sur son chemin[5]. — Un charbonnier adopte les trois fils du roi Thierry[6]. — Mais les foules, elles, n'ont pas de pitié : les fous sont hués, raillés, maltraités de toutes les manières ; la pitié qu'on a pour les femmes innocentes et persécutées ne va pas jusqu'à une défense active en faveur des malheureuses victimes.

Quant à la pitié des personnes de la cour, elle ne mérite pas d'être qualifiée de ce nom : des chevaliers n'obéissent pas aux ordres précipités de leur maître et épargnent les pauvres femmes, livrées à eux pour être exécutées — ils ont pitié d'elles. La beauté et la jeunesse des condamnées les touchent — auraient-ils eu pitié, s'il s'était agi de femmes

---

[1] *Miracle de l'Impératrice de Rome.*
[2] *Miracle du Roi Thierry.*
[3] *Miracle de la Fille du Roi de Hongrie.*
[4] *Miracle de la Reine Berthe.*
[5] *Miracle de la Mère du Pape.*
[6] *Miracle du Roi Thierry.*

vieilles et laides ? D'ailleurs leur pitié est bien insuffisante : au lieu de les tuer, ils se bornent à abandonner leurs protégées dans des lieux où les pauvres femmes ne peuvent manquer de mourir, si Dieu ne les tire du péril. La demoiselle qui expose dans la forêt les trois enfants du roi Thierry, tout seuls, nus et sans nourriture, prouve une belle foi en la Providence, mais sa pitié est bien douteuse[1]. La défense de la marquise de la Gaudine, condamnée injustement au bûcher, n'est pas de la pitié, mais un acte de reconnaissance. Jadis la marquise avait sauvé le chevalier Anthenor d'une mort certaine. Apprenant quel danger menace sa bienfaitrice, le chevalier décide de se faire son champion[2].

Les personnages haut placés sont montrés reconnaissants et généreux en paroles, en dons de tous genres envers ceux qui leur ont rendu service.

Cette conception des classes de la société ne peut pas répondre à la réalité. Les mêmes croyances doivent produire les mêmes résultats, en fait de morale. Nous ne pouvons donc pas admettre d'après le théâtre de l'époque que les petites gens seuls aient été bons et secourables et tous les riches reconnaissants et généreux. Pour expliquer le fait, il faut se rappeler que ce théâtre était essentiellement populaire et que le peuple avait trop peu de contact avec les grands pour connaître leurs mœurs et leurs habitudes. Il ne voyait le roi et les seigneurs qu'à de rares occasions, entourés de beaucoup de prestige, mais inabordables. Il voyait quelques traits de générosité, des récompenses pour des services exceptionnels et s'imaginait que c'était là la façon d'agir habituelle aux grands.

La considération des actes inspirés par la pitié ou par des sentiments prétendant à ce nom, nous amène aux réflexions sur les vertus chrétiennes. Nos drames nous permettent à ce propos de faire les mêmes constatations que nous en-

---

[1] *Miracle du Roi Thierry.*

[2] *Miracle de la Marquise de la Gaudine.*

seigne l'histoire. Jamais plus qu'au moyen âge les chrétiens n'ont été convaincus de la nécessité de vivre d'après les préceptes de Jésus. Les comprenaient-ils très bien ? Ce n'est pas à nous à en juger. Mais il est certain que, tels qu'ils étaient interprétés par l'Eglise, les enseignements du Christ ont suscité dans les croyants de cette époque la dévotion, le zèle religieux, l'enthousiasme de la foi, le désir d'obéir au divin Maître afin de lui ressembler et de devenir dignes de son amour — sentiments qui, si communs alors, ont beaucoup diminué depuis. Il n'était pas rare que, dans un certain sens, l'exemple donné par le Christ fût imité et que ses ordres fussent exécutés à la lettre. Des fanatiques exaltés négligent leurs devoirs sociaux, leurs familles, et, convaincus de bien agir, ils abandonnent le monde, se vouent à la pauvreté volontaire, à la charité sans bornes, pratiquent le détachement absolu, la pénitence, l'humilité, etc.

La piété à force d'intensité aboutit à des rites compliqués, à des cérémonies nombreuses considérées comme très importantes. A la longue toutes les vertus chrétiennes tombèrent dans l'exagération et produisirent de fâcheux effets.

Si nous cherchons les causes qui, au moyen âge, poussent les hommes à pratiquer les vertus les plus difficiles, à les exagérer même, à se conformer aux exigences les plus rigoureuses du Seigneur, nous trouvons que l'ardeur religieuse des catholiques de cette époque est provoquée par deux sentiments profondément humains : par celui de la crainte et par celui de l'espoir. Le désir de la récompense et la peur de la punition président à toutes les manifestations de la foi et dégradent singulièrement la dévotion médiévale, ainsi que les actions qui en sont la conséquence. Le manque de désintéressement caractérise les hommes les plus remarquables, leur dévouement, leur zèle, leurs bonnes actions sont inspirées par une arrière-pensée tout égoïste. L'amour de la Vierge, les efforts faits pour plaire à Dieu, ne sont que des calculs. On ne fait pas le bien pour le bien, mais parce que les bonnes œuvres et les vertus

sont des preuves d'obéissance envers Dieu et conduisent au salut.

Ce que les pieux dévots connaissent le mieux dans l'Evangile, ce sont les promesses de vie éternelle, de gloire et d'élévation d'un côté, les menaces de damnation et d'abaissement de l'autre. Ils savent que les bons, les justes, les généreux, les pauvres, les croyants, les humbles, ceux qui souffrent, qui sont persécutés pour la foi, qui aiment Dieu etc. participent à la vie pleine de joie et de bonheur au ciel, tandis que les méchants, les impies, les incrédules, les avares, les orgueilleux, les injustes, ceux qui jouissent dans ce monde, etc., souffrent de peines inouïes dans l'enfer. Ils savent que Dieu rend au centuple le bien qui a été fait en son nom, qu'il considère comme faites à lui-même toutes les bonnes actions des hommes envers leur prochain : l'aumône donnée aux pauvres, la visite rendue aux malades ou aux prisonniers, le pain donné aux affamés, la boisson à ceux qui sont altérés, le vêtement aux nécessiteux. Ils sont persuadés que la souffrance a la plus grande valeur en vue du salut de l'âme, que l'homme doit souffrir ici-bas ou au delà ; que la douleur et les peines supportées dans ce monde écartent les punitions dans la vie future ; que plus l'homme souffrira sur la terre, plus il aura droit d'aspirer à la gloire céleste et que, par conséquent, il vaut mieux souffrir et même rechercher la souffrance dans ce monde que d'avoir à craindre la sévérité des peines éternelles dans l'autre. Grâce aux prêtres, ces principes, dont l'origine se trouve dans les Evangiles, ont pris une extrême importance.

Dans le désir de s'assujettir les hommes, l'Eglise avait tout intérêt à répandre des croyances propres à épouvanter les pieux ignorants et, d'autre part, à leur promettre de belles récompenses réservées à ceux qui se soumettent aux lois divines.

L'espoir du salut et la crainte de la damnation, devenus ainsi les idées dominantes et les moteurs tout-puissants des actions humaines, expliquent les pénitences extraordi-

naires, la contrition poussée à l'extrême, la dévotion, la générosité, la vie des ermites, les pèlerinages, la reclusion, la pauvreté volontaire, l'humilité excessive, l'obéissance passive, le détachement de toutes choses, etc., qui de nos jours sont considérés comme presque autant de folies.

Nous faisons suivre quelques citations qui, jointes aux différents exemples donnés dans les chapitres suivants, prouveront ce que nous venons d'avancer au sujet des vertus chrétiennes.

Pourquoi aime-t-on Dieu ?

Quiqunques l'aurat fait honour [1]
Il lui rendra, séez aseur...
Qui pour Dieu se travaille, bien li restore [2]

Saint-Ignace dit a ses disciples :

Quant vous ne sarez attrempance [3]
Prendre en bien amer nostre Sire
De tous vos pouoirs, c'est à dire
Quant à ce point venu serez
Que de cuer tant vous l'amerez
Que hors s'amour mise en respit
Toute riens arez en despit
Et vous mesmes premiers de fait,
Lors serez vous, amis, parfait
Et de lui vraiz amis clamez...
Et se vous l'amez tellement [4]
Com je vous di, je suis certains
Qu'il vous fera com roys hautains
Regner en gloire.

Un jeune homme veut devenir prêtre :

Prestre vueil estre chantant messe [5]
Et servir Dieu et Nostre Dame
Pour le sauvement de mon ame...

Théodore donne à son fils adoptif l'enseignement suivant :

---

[1] *Drame de la Résurrection*, Monmerqué et Michel, p. 16, v. 20.
[2] *Jeu de Saint-Nicolas*, Ed.-G. Manz, p. 98, v. 1280.
[3] *Miracle de Saint-Ignace*, t. IV, p. 91, v. 497.
[4] *Ib.*, vers 527.
[5] *Miracle du Chanoine marié*, t. III, p. 144, v. 140.

servir Dieu devotement[1]
Et de faire ton sauvement
Par oroisons et par jeunes.

Un jeune marchand, qui sert dévotement la Vierge, dit :

pour le sauvement de s'ame[2]
On vous doit servir, doulce dame,
Sur touz les sains de paradis.

La mort pour la foi entraîne le couronnement « en gloire » :

Par la mort que tu souffreras[3]
Couronne de vie acquerras
Sanz finement.
. . . . . .
Soies perseverans en foy[4]
Et si grant merite acquerras
Qu'en gloire couronne en aras
De vray martir.

Pierre le Changeur se désole de ce que le pauvre auquel il a donné son habit l'ait vendu. Dieu le console, et la Vierge lui explique que

bien ou mal qu'au povre on fait[5]
A li meismes tient qu'il est fait.

Le don d'une aumône entraîne toujours une récompense, même si elle est faite dans une mauvaise intention. Pierre le Changeur se voit retiré du pouvoir des diables, grâce à un pain qu'il a jeté à la tête d'un mendiant pour lui faire du mal. Ravi de l'effet produit par cette action, il décide de se dépouiller de tous ses biens et de se faire vendre comme esclave afin de donner le produit de ce marché aux pauvres. Il espère des récompenses très considérables pour une abnégation si complète :

---

[1] *Miracle de Théodore*, t. III, p. 119, v. 1415.
[2] *Miracle du Marchand garanti*, t. II, p. 94, v. 5.
[3] *Miracle de Saint-Valentin*, t. IV, p. 165, v. 1247.
[4] *Miracle de Saint-Panthaléon*, t. III, p. 360, v. 1444.
[5] *Miracle de Pierre le Changeur*, t. VI, p. 263, v. 1002.

Et s'un pain, vraix Diex et vraiz sire[1],
Que j'ay de felon cuer par ire,
Non pas de bonne voulenté,
Au povre par despit jetté,
M'a esté de si grant prouffit
Qu'il a contre mes maux souffit,
Combien acquiert cil de merite
Et de quelx maux aussi s'acquitte
Qui pour Dieu fait au povre aumosne,
Quant de bon cuer et lié l'aumosne...

Amille, en envoyant au lépreux Amis de la nourriture pour le réconforter, dit à son valet :

porte a ce ladre la hors[2]
Que Dieu nous soit misericors
Au derrain jour.

Musehault approuve l'offrande de son compagnon de voyage et l'assure de la reconnaissance divine :

Si ferez ce que vous devez[3]
Et si le vous rendera Dieux
A double, ce sachiez, mais miex
Que sohaidier ne le sarez,
Et quand plus mestier en arez.

La Vierge conseille à Josaphat de bien agir en vue du salut :

de bien faire te souviengne[4]
Si qu'en la fin t'ame parviengne
Au royaume qui est sanz fin.

En faisant l'aumône, on n'oublie jamais de se recommander aux prières de celui qui la reçoit. Clotilde fait une distribution d'argent aux mendiants assemblés devant l'église et leur dit :

---

[1] *Miracle de Pierre le Changeur*, t. VI, p. 251, v. 647.
[2] *Miracle d'Amis et Amille*, t. IV, p. 54, v. 1533.
[3] *Miracle de Saint-Alexis*, t. VII, p. 330, v. 1464.
[4] *Miracle de Barlaam, Josaphat, etc.*, t. III, p. 294, v. 1562.

Tenez, priez Dieu bonnement [1]
Qu'en gré, seigneurs, ce que fas prengne,
Et en s'amour touz jours me tiengne
Et en sa foy.

Le marchand généreux qui ne refuse rien à ceux qui lui demandent des dons et des prêts, ne manque jamais d'ajouter des recommandations dans le même sens :

Prier Dieu pour moy bien devez [2]
Souvent vous doing.
. . . . . .
dy qu'elle prie pour moy [3]
Et toy aussi.

Sainte Bautheuch ordonne à son clerc Genais de distribuer l'argent que le roi vient de lui donner :

Donnez largement et secré [4]
Et requerez que pour le roy
En donnant, on prie et pour moy
Car mestier m'est.

La pauvreté volontaire est un moyen d'acquérir le paradis. Anthure s'exprime ainsi :

Povre vueil estre et mandiant [5]
Desoresmais pour paradis
Acquerre...

Barlaam devient ermite pour mériter l'amour de Dieu et la gloire éternelle :

Si me vueil a l'aourer mettre [6]
Et de touz biens mondains desmettre
Pour gaingnier des cieulx l'eritage,
Rendre me vueil en hermitage
Et mon corps en paine asservir
Pour l'amour ce Dieu desservir.

---

[1] *Miracle de Clovis*, t. VII, p. 204, v. 278.
[2] *Miracle du Marchand et du Juif*, t. VI, p. 176, v. 165.
[3] *Ib.*, p. 184, v. 387.
[4] *Miracle de Sainte-Bautheuch*, t. VI, p. 97, v. 502.
[5] *Miracle de Saint-Jean Chrysostome*, t. I, p. 262, v. 235.
[6] *Miracle de Barlaam*, etc., t. III, p. 247, v. 79.

Barlaam [1] raconte à Josaphat toute une histoire pour lui démontrer la valeur des bonnes œuvres. Un homme avait trois amis, dit-il. Il aimait l'un d'eux plus que lui-même, le second autant que lui-même, le troisième moins que lui-même. Cet homme fut mandé devant le roi. Craignant d'y aller tout seul, il demanda à l'ami qu'il aimait le plus de l'accompagner. Celui-ci s'excusa et resta chez lui. Le second ami lui proposa de le conduire jusqu'à la porte du palais du roi. Le troisième, celui sur lequel il avait le moins compté, lui dit : « J'irai avec toi et je parlerai en ta faveur, afin de te délivrer. » Le premier ami, c'est la richesse qu'il faut abandonner lorsqu'on meurt. Le second, ce sont les parents et les amis qui accompagnent le défunt jusqu'à la tombe. Le troisième, ce sont les bonnes œuvres, la foi, la charité, l'espérance et l'aumône qui parlent en faveur du pécheur et le délivrent du mal.

L'évêque à qui Notre Dame apparut s'exprime ainsi en parlant d'un ermite :

Il doit bien paradis avoir [2],
Qui ne vit se n'est d'aigres pommes...

Le chevalier qui a épousé une nonne, quitte ses enfants et entre dans un couvent parce qu'il craint la colère divine :

La paour de Dieu trop m'esmaie [3],
Que griefment m'ame ne pugnisse
Pour les pechiez qu'ay faiz con nice.

Deux nonnes viennent chercher Guibour sur un ordre de Dieu :

Il veult que laissiez le labit [4]
De ce monde pour li servir
Et aussi pour plus desservir
Es cieulx grant gloire.

---

[1] *Miracle de Barlaam, Josaphat et le Roi Avenir.*
[2] *Miracle de l'Evêque à qui N. D. apparut*, t. II, p. 68, v. 272.
[3] *Miracle de la Nonne qui laissa l'abbaye*, t. I, p. 347, v. 976.
[4] *Miracle de la Femme que N. D. garda d'être brûlée*, t. IV, p. 230, v. 1533.

Sainte Bautheuch préfère voir souffrir ses fils en ce monde que dans l'autre, car

ceulx qui ont meffait [1]
Fault qu'ilz soient pugniz de fait
En ce siècle ou en l'autre, lors
Qu'en terre porriront les corps,
Ce n'est pas doubte.

et parce qu'elle croit que

les paines de par dela [2]
Sont trop plus griefs que ceulx de ça.

Le curé qui a refusé d'aller entendre la confession d'une mourante que, trop tard, il reconnaît avoir été une sainte, craint la damnation, s'il n'expie pas son péché :

J'ain miex a souffrir orendroit [3]
Un po de peine temporelle
Qu'attendre la perpetuelle
Qu'en enfer sentent li dampnez
Qui en pechié sont obstinez...

L'ermite dit à Guillaume lorsqu'il lui inflige sa pénitence:

il vault miex estre [4]
En paine et soi a tourment mettre
Temporelment et en moment
Qu'es paines pardurablement
D'enfer...

Plus la peine qu'on supporte en ce monde est grande, plus on acquiert de mérite et plus on est sûr d'être récompensé dans l'autre.

Le cardinal, fils de la mère du pape qui a si gravement péché contre la Vierge, s'étonne que son frère lui ait imposé une si dure pénitence. Le pape répond :

Plus li sera au corps grevable [5]
Miex sera de son péchié quitte
Et miex acquerra grant meritte,
S'en gré le porte.

---

[1] *Miracle de Sainte-Bautheuch*, t. VI, p. 138, v. 1764.
[2] *Ib.*, p. 145, v. 1970.
[3] *Miracle de la Mère du Pape*, t. II, p. 404, v. 1706.
[4] *Miracle de Saint-Guillaume du Désert*, t. II, p. 28, v. 676.
[5] *Miracle de la Mère du Pape*, t. II, p. 371, v. 698.

CHAPITRE PREMIER

La Vierge.

Son importance. Son rôle. Sa miséricorde. Les sentiments qu'elle inspire. Le péché contre sa personne. Ses traits purement féminins. Sa beauté. Son caractère étudié à l'aide des rapports avec les autres êtres : son attitude envers Dieu, les hommes, les anges et les saints, et le Diable.

Dans son histoire de France, Michelet dit au sujet des croyances du XII[e] siècle [1] : « Dieu changea de sexe pour ainsi dire. La Vierge devint le dieu du monde ; elle envahit presque tous les temples et tous les autels. La piété se tourna en enthousiasme de galanterie chevaleresque. La mère de Dieu fut proclamée pure et sans tache. L'église mystique de Lyon célébra la fête de l'Immaculée conception en 1134, exaltant ainsi l'idéal de la pureté maternelle... La femme régna dans le ciel... »

Les drames dont nous nous occupons dans cette étude prouvent que ce jugement de Michelet se rapporte tout autant aux XIII[e] et XIV[e] siècles qu'au XII[e]. Ce qui nous frappe tout d'abord dans les *Miracles*, c'est l'extension extraordinaire du culte de Notre-Dame qui s'y reflète. Du reste, c'est en son honneur qu'ils ont été composés. Jésus-Christ [2] semble éclipsé par la haute importance que prend sa mère. Mais cette importance de Notre-Dame vient précisément de sa maternité divine. Aux yeux des fidèles de

[1] Michelet, *Histoire de France*, t. III, p. 48.
[2] Voir page 53.

cette époque, Dieu, en choisissant Marie pour celle qui devait lui servir de mère, non seulement l'éleva au-dessus des autres femmes, mais lui donna en quelque sorte de la supériorité sur lui-même. Sans mère, pas de fils, raisonnait-on; donc, sans la Vierge Marie, pas de Sauveur pour nous laver des souillures du péché.

Les auteurs des Evangiles apocryphes avaient entouré la personnalité de la Vierge d'un tissu de légendes, de faits merveilleux. Ils rapportaient qu'un ange avait annoncé la naissance de Marie à ses parents; que, toute petite, la future Mère du Seigneur s'était distinguée par des aptitudes et des qualités exceptionnelles; que, nourrie par des anges, elle avait eu des entretiens avec eux; que Dieu avait choisi Joseph pour époux de Marie, et qu'il avait envoyé une colombe pour faire connaître sa volonté; que, restée vierge après la naissance de Jésus, elle avait secondé son fils dans l'accomplissement des miracles, etc. C'est donc aux Evangiles apocryphes, ainsi qu'aux écrits datant des premiers siècles du christianisme, qu'on puisait les connaissances purement fantastiques sur la naissance, la vie, la mort, l'assomption de Notre-Dame. Son prestige, ayant été assuré de longue date, augmentait toujours; le culte de la Mère du Seigneur, se développant de plus en plus, arriva au moyen âge à son point culminant.

Les pieux catholiques savaient gré à la Vierge d'avoir « retrait » l'humanité de « l'infernal mansion », d'avoir été la « porte de paradis », fermée aux descendants d'Adam jusqu'à la venue de Jésus-Christ. Cette reconnaissance s'exprime par un culte qui dépasse les bornes de la raison et qui, en prenant des proportions gigantesques, va jusqu'à la superstition, jusqu'à la croyance que la Mère est, sinon plus puissante que le Fils, du moins absolument influente sur ses décisions.

Pour comprendre l'importance attribuée à la Vierge, il est donc nécessaire de remonter au péché originel. L'homme a été créé parfait. Sa demeure était le paradis. Eve, par sa désobéissance à l'ordre divin, fit entrer le péché dans le

monde. Désormais l'homme perdit son innocence ; il fut chassé du paradis et damné. La damnation ne devait pas durer toujours. Dieu promit d'envoyer un Rédempteur. Une femme était coupable de la déchéance de l'humanité. une femme devait devenir l'instrument de son relèvement. Ce rôle glorieux appartint à Marie, à la mère de celui qui entreprit l'œuvre difficile de sauver les hommes en rachetant leurs péchés. Les prophètes qui l'avaient annoncé, avaient prédit qu'il naîtrait d'une vierge. Si Eve par son péché a fait chasser l'homme du paradis, Marie, grâce à sa maternité bénie, le lui a rendu accessible ; elle

nous ouvri ce que jadis[1]
Femme nous clost, c'est paradis.

Pour que cela fût possible, il fallait que Marie fût un être exceptionnel. Si elle n'avait pas été différente des autres femmes, elle n'aurait pas pu remplir un rôle d'une si haute portée. La dignité de Mère du Seigneur exigeait des vertus et des qualités peu communes ou même entièrement étrangères à la nature humaine. Contrairement à la règle établie depuis la chute d'Adam, la Vierge naquit sans péché. Sa vie ne fut entachée d'aucune souillure. Pure et chaste, elle ne succomba point au mal ni aux tentations. Son humilité, son amour, sa grâce, sa bonté, sa beauté ont été parfaits. La conception de Jésus, due au Saint-Esprit, ne lui enleva point la virginité. Elle fut mère sans cesser d'être vierge. Les cruelles souffrances causées par la mission de son Fils n'altérèrent point sa perfection. Après sa mort, elle monta au ciel, où elle a sa place à la droite du Seigneur. Pareille à une reine, elle y jouit de tous les privilèges ; supérieure à tous, elle y est égale ou presque égale à Dieu. Les anges et les saints sont ses serviteurs et ses amis. Ils s'empressent de lui obéir dès qu'elle énonce un désir ou une volonté.

Mais ce qui est le plus précieux pour les hommes, c'est

---

[1] *Miracle de Théodore*, t. III, p. 102, v. 905.

l'influence bienfaisante que Notre-Dame exerce sur son Fils. Elle a beaucoup d'autorité sur lui, et jamais il ne saurait rien refuser à sa mère. Marie, idéal de bonté et de miséricorde, use de son pouvoir en faveur des malheureux pécheurs qui l'implorent.

elle est dame si puissans [1]
Que celle est qui les agrevans
Pechiez efface de touz poins,
Et celle qui a touz besoins
Est preste de grace donner.

C'est donc à Notre-Dame qu'il faut s'adresser dans tous les besoins. Mieux que tout autre, elle peut réconcilier le coupable avec Dieu et obtenir son pardon. Une prière à la Vierge est le plus sûr moyen d'être exaucé s'il s'agit d'une grâce particulière que Dieu n'accorderait pas sans cette médiation.

Qui veult avoir de Dieu grace certaine [2]
Si voit parler humblement
A la Vierge d'umble et devot talent,
Car touz biens sont par elle remeri,
Au doulx ottroy de son fil qui s'offri
Piteusement.

On peut et on doit prier la Vierge en toute confiance, car jamais elle n'a refusé son secours à quiconque le lui a demandé, jamais elle n'a causé une déception à celui qui a cru fermement en elle. Le pécheur qui a remis ses cas de conscience entre les mains de la Vierge, n'a plus rien à craindre :

Puisque tu as cuer et corps mis [3]
En garde à la Vierge Marie,
Elle te sera vraie amie...
Elle ne fauldrait a nul fuer
Ame qui ait en lui fiance...

Le plus grand désir de Notre-Dame est de voir le règne de Dieu établi parmi les hommes et sa gloire exaltée par

---

[1] *Miracle de l'Abbesse délivrée*, t. I, p. 62, v. 118.
[2] *Mir.*, t. II, p. 279, v. 43.
[3] *Miracle de l'Enfant donné au Diable*, t. I, p. 43, v. 1196.

chacun. C'est encore sa pitié et sa miséricorde qui la portent à servir de lien entre Dieu et l'humanité :

elle vieult chascun garder[1]
Et attraire à la Dieu accorde,
Tant est grant sa misericorde
Et sa pitié.

Ainsi la Vierge apparaît dans les *Miracles* comme l'incarnation de la miséricorde et de la pitié, tandis que Dieu est plutôt représenté comme un juge sévère quoique juste.

Inconsciemment peut-être, on se croyait plus proche de cette mère qui, toute parfaite qu'elle fût, avait dû, de son vivant, souffrir comme une femme ordinaire. Les terribles épreuves qui lui avaient été imposées, ses angoisses d'une mère qui a vu son fils adorable méconnu, maltraité et supplicié, comme le dernier des criminels, la rapprochaient des êtres humains qui tous, plus ou moins, avaient leur fardeau à supporter. On se rendait compte que cette mère qui connaissait tous les soucis de la vie terrestre et les pires souffrances, était, plus que son divin Fils, à même de comprendre les faiblesses des hommes, de pardonner leurs fautes ; qu'elle serait plus clémente, plus empressée à soulager les malheureux par un sentiment de profonde sympathie. De même qu'un enfant en faute, ou qui a un désir intime, s'adresse plutôt à sa mère qu'à son père, c'est aussi de préférence à Notre-Dame que les catholiques du moyen âge exposent leurs misères et leurs nécessités, au lieu d'avoir recours à Dieu directement.

C'est en elle que les coupables, les pécheurs ont confiance, tandis que les justes seuls osent quelquefois invoquer Dieu sans intermédiaire. Puisque la Vierge a le pouvoir de faire du bien, on espère qu'elle usera largement de son influence pour rendre heureux les pauvres mortels. On est convaincu que tout criminel, quel que soit le péché qu'il ait à se reprocher, peut facilement obtenir le pardon de la Reine des Cieux et son intercession auprès de Dieu.

---

[1] *Miracle du Marchand garanti*, t. II, p. 109, v. 461.

La Mère de Dieu devient ainsi la protectrice des actions les plus ignobles, et sa miséricorde apparaît, à nous modernes, souvent immorale, grotesque ou bizarre. Pour les dévots du moyen âge il n'en était pas ainsi. Loin d'être choqués, ils ne concevaient pas qu'il en pût être autrement. La Vierge devait avoir de la condescendance à l'égard de l'homme, faire son possible pour apaiser la colère divine et obtenir la grâce du pécheur qui l'invoquait. Tant pis si la justice en souffrait.

Dans le cas où Notre-Dame ne consentirait pas à accéder à la demande de celui qui la prie, elle aurait « jeu perdu ». On la déshonorerait en lui enlevant son renom de miséricorde. Un pape, après avoir gravement péché, pour suivre le conseil d'un ermite, supplie la Vierge de lui servir d'intermédiaire auprès de Dieu. Sur l'ordre de son Fils, Notre-Dame gronde le coupable. Celui-ci la menace :

S'a mercy ne me recevez[1]
Et de pechié ne me lavez,
Onques homs ne vous fist d'onneur
Tant com vous feray deshonneur,
Car vostre nom abateray
Et vostre honneur affaceray.

Ce n'est pas tout : il promet de se laisser emporter par les diables même du pied de l'autel, s'il n'obtient pas ce qu'il désire.

C'est la Vierge qui a empêché Satan de s'emparer du monde entier. Car le pécheur, n'osant s'adresser à Dieu, se donnerait facilement au Diable ; mais la foi en la miséricorde de Notre-Dame fait qu'il ne désespère pas et qu'il la prie de lui servir d'avocate auprès de Dieu :

Dame, se le monde a amie[2]
Ne vous avoit, li ennemis
L'aroit tost a deshonneur mis
Et ahonté.

---

[1] *Miracle du Pape qui vendit le baume*, t. I, p. 381, v. 786.
[2] *Miracle du Paroissien excommunié*, t. III, p. 38, v. 1152.

Au dernier jour, lorsque Dieu procédera au jugement, les saints du paradis ne dédaigneront pas de prier la Vierge d'intercéder pour eux. Pleins d'angoisse, ils la supplieront de les recommander au juge sévère, car il n'y aura qu'elle qui osera l'approcher à cette heure suprême. Les liens familiaux qui rattachent Notre-Dame à son Fils, lui donneront ce privilège. Jésus se souviendra de celle qu'il aime « tant comme » son cœur, et de ce qu'elle a jadis fait pour lui. Par amour pour elle, il pardonnera à tous ceux qui l'ont aimée sur la terre.

Les immenses avantages qu'on retire de sa puissance doivent naturellement porter chacun à plaire à la Mère de Dieu en la servant de tout son cœur. Plus on l'aime et plus on lui est dévoué, plus on peut compter sur son intercession et son amitié.

Quand tous les amis abandonnent un homme dans l'adversité, la Vierge seule reste fidèle au serviteur dévoué et lui prouve son affection par un prompt secours :

de tant com plus servirez [1]
La mére Dieu, plus acquerrez
De merites, je n'en doubt mie,
Et plus la trouverez amie
Quant tout autre bien vous fauldra.
Car lors son secours vous venra.....

Celui qui néglige le service de la Vierge est bien à plaindre. Ce ne peut être d'ailleurs qu'un individu qui se hait lui-même.

Mére Dieu, bien se doit blamer [2]
Et haïr creature humaine
Qui ne met à toy servir paine,
Car c'est toute joie et soulaz
Que ton service, vierge.

Il ne se prive donc pas seulement des nombreux avantages que comporte ce « service », mais encore de la joie

---

[1] *Miracle de l'Evêque a qui N. D. apparut*, t. II, p. 67, v. 239.
[2] *Miracle du Marchand garanti*, t. II. p. 114, v. 603.

dont ce service est la source. Un impie seul est capable d'un tel sacrilège. Les dévots, au contraire, tâchent de toutes manières de prouver à la Vierge leur reconnaissance et leur amour.

Les sentiments que Notre-Dame inspire aux hommes varient selon l'âge, le sexe et les circonstances. La plupart des hommes et des femmes la vénèrent comme une reine secourable et puissante. Ils cherchent à lui plaire par des flatteries, des hommages, toute espèce de témoignages de respect et d'attachement. Des vœux, des pèlerinages, des offrandes servent fréquemment à cette fin. Beaucoup de personnes, considérant comme insuffisant un culte qui ne demande pas la vie entière, vouent à la Vierge toute leur existence.

Souvent l'amour que Notre-Dame inspire est pareil à la passion qu'un galant homme peut avoir pour sa bien-aimée. Libanius, qui a eu une vision de la Vierge, s'éprend d'elle passionnément :

Dès que je l'oy veü [1]
De lui amer fu si espris
Et encor sui, que je ne pris
Toutes les choses de ce monde
La plume d'une povre aronde.

Aussitôt il quitte le siècle pour se vouer entièrement au service de sa dame. Il ne pense qu'à elle, il ne songe qu'à la possibilité de la voir encore. Ses prières ont toutes pour but d'obtenir la grâce d'une vision. La Vierge consent à lui apparaître, à condition qu'il se fasse crever un œil. Libanius est plein de joie, il la regarde éperdûment et se laisse volontiers priver de son œil gauche. La Vierge partie, il se lamente :

Ha ! vierge qui Jhesu portas [2] !
Dame, sont ce cy de tes faiz ?
Je cuiday si estre refaiz

---

[1] *Miracle de l'Empereur Julien*, t. II, p. 212, v. 1141.

[2] *Miracle de l'Empereur Julien*, p. 219, v. 1373.

De veoir une foiz ta face,
Que jamais riens ne desirasse,
Et si tost que je l'ay véue,
La soif de désir m'est créue.

Qui a bu, boira. Le pauvre ermite, enivré par l'apparition céleste, désire une nouvelle vision. Il n'hésite pas à sacrifier son second œil pour atteindre son but et propose de se faire couper le poing, afin de revoir encore sa bien-aimée.

L'influence de l'amour courtois se fait sentir. Le culte amoureux de l'homme envers la femme se retrouve dans le culte de la Vierge Marie. On croit pouvoir mériter les bonnes grâces de Notre-Dame par les mêmes moyens que les chevaliers prenaient pour obtenir la faveur d'une belle amie. De même que des jeunes gens romanesques faisaient des exploits insensés pour plaire à quelque noble châtelaine, des dévots fanatiques accomplissaient des vœux absurdes à l'intention de la Mère de Dieu. On s'imaginait que la Vierge prenait plaisir à voir les fidèles contrefaire le fou, se priver de leurs membres, vivre au désert.

En retour des sacrifices, ces zélés serviteurs de la Vierge ne demandaient pas beaucoup, (en ce qui concerne ce monde): une apparition fortuite, une visite secrète, un cadeau les remplissaient de joie et de reconnaissance. Ils n'étaient pas plus exigeants que les héros des romans chevaleresques qui, eux aussi, étaient satisfaits de la moindre marque de bienveillance de la part de leur dame.

Les croyants des deux sexes, de tout âge, de toute condition, adressent à la Vierge de longues prières, des panégyriques enthousiastes et s'ingénient à se surpasser dans l'invention d'épithètes élégantes et élogieuses pour obtenir son approbation. On lui donne des noms extraordinaires, recherchés. Tout y passe de ce que pouvait être un objet de plaisir ou d'admiration pour ces chrétiens fervents, à l'imagination débordante ; d'où un choix de vocables étranges et quelquefois poétiques: Royne precieuse, dessus toutes autres royaulx et sur toutes dames loyaulx ; fontaine

de grace abondante ; doulce royne ; fontaine de miséricorde ; gracieuse, humble, débonnaire, piteuse, gemme esmérée, vrai rubis, saphir clair, diamant gentil, émeraude vraie, topasse, estoile tresmontaine, reine nette et pure, fleur d'aiglantier, lis, rose, etc., etc.

Le pape « qui vendit le baume » l'apostrophe ainsi :

mére au souverain roy [1]
Qui es de grace tresoriére,
Qui es de pitié boutilliére,
Qui es de pechié medicine,
Qui es fondement et racine
Des vertuz et des vices mors.

Nous n'en finirions pas, si nous voulions relever toutes les épithètes élogieuses adressées à Marie.

Vu l'importance extrême de la Mère de Dieu et du rôle qu'on lui attribue, il n'est pas étonnant que le péché contre sa personne soit considéré comme un des plus grands crimes qu'on puisse commettre. Une femme s'imagine être supérieure à la Vierge :

La benoite vierge Marie [2]
N'ot onques qu'un filz en sa vie,
Et j'en ay troys : tu le scés bien.

dit-elle à son clerc.

Et elle continue :

Se tu diz : « Voire, mais li sien
Est vray Dieu », je le te cognois,
Et si te dy qu'aussi tu vois
Mon ainsné filz Dieu estre en terre ;
Les autres deux peuent acquerre
Et succeder en verité
Ceste meisme dignité :
A prouver que voirement font,
Tu les vois que cardinaux sont,
Mais Marie si n'a qu'un hoir
Qui d'estre Dieu puist nom avoir.
Donques par ce que ci depute
Aussi grant ou plus me repute
Qu'elle peut estre.

---

[1] *Miracle du Pape qui vendit le baume*, t. I, p. 376, v. 623.
[2] *Miracle de la Mère du Pape*, t. II, p. 351, v. 57.

L'orgueilleuse mère est comparée à Lucifer. Aussi n'est-il pas facile pour la malheureuse d'expier ce péché. Son curé, le pénitencier du pape, ses fils, les cardinaux n'osent pas l'absoudre. Jamais ils n'ont entendu parler d'un péché analogue, nulle part ils n'ont lu quelle pénitence peut l'effacer. Un des cardinaux exprime sa perplexité dans les termes suivants:

Par m'ame, je ne sçay conment[1]
Elle amendera ce deffault,
Frére, car le droit dit qu'il fault
Autant rendre conme on a pris.
Or veez vous qu'elle a mespris
Non pas contre ange ou un simple homme,
Ne contre le pape de Romme,
Mais contre la bonté divine
Et contre la haulte royne
De paradis.

Le pape est effrayé de l'énormité du péché de sa mère et lui inflige une pénitence extrêmement dure. Toutefois, cette pénitence n'est suffisante, selon l'avis du pape, que grâce à la miséricorde divine. Car, ayant péché contre la Vierge qui est « sanz fin », la punition devrait être infinie aussi.

Cependant la dévotion exagérée que les Français du moyen âge vouent à la Vierge, ne les empêche nullement de se représenter l'objet de leur vénération sous des apparences très humaines. Ces chrétiens fervents n'ont pas su dégager sa divinité des traits féminins les plus caractéristiques, ni même des qualités, des faiblesees purement terrestres. Les imperfections de la Mère de Dieu n'étaient d'ailleurs pas considérées comme telles, car ses défauts, eux aussi, ne servaient qu'à faire du bien au genre humain.

Toutes les vertus qui peuvent rendre une femme aimable aux yeux d'un homme épris, sont échues en partage à la

---

[1] *Miracle de la Mère du Pape*, t. II, p. 365, v. 494.

Mère de Dieu. Elle possède toutes les qualités, elle est parfaite, elle rend heureux celui qui l'aime. Mais surtout elle est belle. Tous ceux à qui la Vierge est apparue sont d'accord de n'avoir jamais rien vu de plus beau. Les jeunes et les vieux sont éblouis de son extérieur éclatant, les uns comparent sa beauté à celle d'une reine ou d'une fille de roi, les autres la trouvent belle comme une amante.

L'ermite à qui la Vierge ordonne de secourir Saint Ignace ne la reconnaît pas tout de suite. Plein d'admiration, il demande :

Et qui estes vous, doulce amie[1]
Qui cy venez en tel arroy ?
Je croy qu'estes fille de roy.
De vostre biauté me merveil,
Car telle ne vi je jamais d'œil.

Libanius, l'amoureux qui se laisse volontiers mutiler pour avoir le plaisir de contempler la Vierge pendant quelques instants, trouve que « sa biauté surpasse tout »[2]. Le larron qui voit venir la Vierge vers le marchand qu'elle désire protéger, croit que la belle visiteuse est l'amante du jeune homme. Il s'éprend d'elle et veut que le marchand la lui cède. Il la décrit ainsi :

Tantost après vi une famme[3]
Plus belle et de plus noble arroy
C'onques ne fu femme de roy.

La jeune fille que Jean le Paulu a tuée et jetée dans un puits, où elle a vécu en compagnie de la Vierge, prétend que la vue de celle-ci lui remplaçait toute nourriture et la rendait parfaitement heureuse :

Elle est tant belle[4]
Qu'en li veoir tant seulement
Prenoye mon norrissement

---

[1] *Miracle de Saint Ignace*, t. IV, p. 103, v. 867.
[2] *Miracle de l'Empereur Julien.*
[3] *Miracle du Marchand garanti*, t. II, p. 116, v. 671.
[4] *Miracle de Jean le Paulu*, t. V, p. 145, v. 1551.

Et toute ma refeccion.
Car si grant consolacion
En elle regarder avoie
Que je tien quant je la veoie
Qu'en gloire estoit mon corps raviz.

Nous pourrions multiplier ces exemples à l'infini.

A côté des vertus et des qualités qui devaient rendre la Vierge digne de l'amour de chacun, les dévots du moyen âge lui prêtent des traits de caractère moins élevés et qui, envisagés au point de vue moderne dégradent Notre-Dame en la mettant au niveau d'une femme ordinaire. Nous la voyons un peu coquette, rusée, jalouse, point modeste, aimant le luxe et surtout avide de flatteries et de louanges, de preuves d'amour et de fidélité. Elle est bien consciente de sa puissance auprès de Dieu et des hommes et exerce volontiers son pouvoir en usant de divers stratagèmes : ne reculant pas même devant une malhonnêteté, lorsqu'il s'agit de secourir ceux qu'elle aime ou d'attacher à son service ceux qu'elle voudrait y voir. Bonne pour les femmes, gracieuse pour les hommes, prodigue en promesses de récompenses et en menaces de punitions, elle réussit à se faire aimer tout en semant la crainte et en faisant prévaloir sa volonté. Aimable ou autoritaire, elle sait s'adapter aux circonstances.

Ce caractère complexe de la Vierge, tel qu'il nous apparaît dans les *Miracles*, doit être étudié à l'aide d'exemples. C'est dans ses rapports avec les autres êtres qu'un caractère se dessine. Voyons donc comment Notre-Dame se comporte à l'égard de Dieu, des hommes, de ses serviteurs les anges et les saints et de son ennemi le Diable.

Si nous considérons les rapports de la famille divine, c'est-à-dire l'attitude que la Vierge observe auprès de Dieu qui est son Père, son Epoux et son Fils, nous trouvons qu'ils sont excellents. Une déférence respectueuse et beaucoup de politesse règnent entre ces êtres si étroitement liés. La Vierge semble empressée à faire la volonté du Seigneur, à venir au-devant de ses désirs, à ne songer qu'à lui obéir.

En réalité, c'est plutôt elle qui tient le sceptre. Nous sommes presque tentés de croire que, sans s'en apercevoir, Dieu fait ce que sa mère désire. Elle sait toujours faire triompher sa cause, jamais elle n'est obligée de se retirer sans avoir atteint son but. Les moyens dont Notre-Dame se sert pour obtenir une grâce en faveur de ses protégés sont variés, mais non pas toujours très louables : une femme rusée sait comment agir avec un homme, surtout si cet homme est très bon.

Parfois ce sont des procédés de mère dont la Vierge use auprès de Jésus.

Le prévôt Etienne a gravement péché contre Saint Laurent et Sainte Agnès. Dieu, pour punir le coupable, l'a envoyé au purgatoire sans permettre aux diables de le faire mourir. Le prévôt, qui servait dévotement Saint Prist lorsqu'il était sur la terre, se désole et pense que son saint patron l'a abandonné et que ses prières ont été inutiles. Mais il n'en est rien. Saint Prist prend le parti de lui venir en aide. Ayant obtenu pour son protégé le pardon de Saint Laurent et de Sainte Agnès, Saint Prist vient exposer le fait à la Vierge. Notre-Dame est pleine de complaisance pour son ami et se demande comment agir pour lui être utile. Tous deux décident de faire de leur mieux auprès de Dieu pour retirer le malheureux prévôt du purgatoire, où il souffre des peines inouïes. La Vierge commence par rappeler à son Fils les services qu'elle lui a rendus, les soins qu'elle lui a prodigués, lorsqu'il était enfant. Ce n'est pas la première fois que sa mère entre ainsi en matière lorsqu'elle veut obtenir quelque chose. Dieu se doute que cette fois encore, ce n'est pas sans cause :

Mére, dites moy quel besoing[1]
Vous fait ce dire.

Notre-Dame :

Mon Dieu, mon createur, mon sire,
L'entente de vous esmouvoir
A ce que plus tost puisse avoir
Grace de vous pour le sergent
Saint Prist...

[1] *Miracle du Prévôt délivré du Purgatoire*, t. II, p. 256, v. 718.

Lorsque Dieu fait des difficultés pour donner suite aux réclamations de sa mère dans la crainte de commettre une injustice en ménageant un coupable, la Vierge se fâche et prend un ton vexé. Mais elle n'oublie pas de flatter un peu son Fils, en lui rappelant qu'il est bon pour tout le monde :

E! filz, conment voulez vous mettre[1]
Dificulté si tres amére
En la requeste vostre mére?
Me serez vous durs, qui a touz
Estes piteables et doulx?
Je ne croy mie vrayement
Que ce puist estre nullement
Saint Prist, qu'en dites?

Il faut que Dieu cède, Notre-Dame n'est satisfaite qu'après avoir obtenu la permission de délivrer le prévôt du purgatoire pour trente jours, temps qu'il emploiera de façon à mériter le paradis.

La mémoire des soins maternels donnés à Jésus, sert aussi à demander la condamnation de l'archidiacre qui a tué un évêque particulièrement dévot. Seulement, comme la cause est juste, Dieu y adhère plus vite[2].

Une autre fois Notre-Dame a recours à un mensonge pour secourir un pécheur endurci, qui a mérité tous les châtiments, mais que la Vierge consent à protéger sur la requête d'un ange. Il s'agit de Pierre le Changeur, méchant homme, qui dans toute sa vie n'a fait aucune bonne action. Connu pour son avarice, quoique très riche, il n'a jamais rien donné aux pauvres. La seule chose qui pourrait témoigner en sa faveur, c'est un pain qu'il a jeté à la tête d'un mendiant et que celui-ci a emporté en guise d'aumône. Malheureusement ce pain n'a pas été donné de bon cœur. Loin de là, Pierre l'a jeté dans un mouvement de colère contre le pauvre. Ne trouvant sous la main ni bâton, ni pierre, il s'est servi du pain pour faire du mal au solliciteur importun. C'était donc une mauvaise action et non une

[1] *Miracle du Prévôt délivré du Purgatoire*, t. II, p. 257, v. 772.
[2] *Miracle de l'Evêque meurtri*.

bonne. Mais la Vierge pense qu'en cachant une partie de la vérité, elle pourra exploiter ce fait en faveur de son protégé. Elle sait si bien conter l'affaire, en faisant appel à la miséricorde divine, qu'elle réussit à persuader à son Fils que le don du pain doit annuler les mauvaises actions de toute une vie :

Vezci un pain [1]
Qu'il a a un povre donné,
Pour ce qu'il l'ot araisonné
Et de dire s'esvertuoit
Que famine trop le grevoit ;
Si li doit estre de prouffit
Plus que touz les maux c'onques fist
Ny en jounesce, n'en viel aage,
Ne li doivent estre a damage ;
C'est tout certain.

Dieu, attendri, consent à retirer Pierre du pouvoir des diables auxquels il appartient de droit.

Dans ses rapports avec les êtres humains, la Vierge nous apparaît sous plusieurs aspects. D'un côté, c'est une femme belle et gracieuse autant que bonne, qui remplit en quelque sorte auprès de celui qui l'aime et la vénère, le rôle d'une amante ou d'une amie reconnaissante, et qui s'efforce de récompenser ses fidèles serviteurs. Les innocents qui souffrent, tous ceux qui sont en détresse ou dans des conditions pénibles, sans avoir mérité leur sort, trouvent en la Vierge une consolatrice et une protectrice qui se souvient d'eux aux pires moments, les réconforte et les soulage de toutes manières. D'autre part, c'est la Mère de Dieu indulgente, à laquelle ont recours les coupables, ceux qui ont besoin d'une avocate auprès de leur Seigneur et Juge. Pour ceux-ci Notre-Dame est plutôt une bonne mère qui, tout en grondant un peu, a pitié de ses enfants coupables, mais repentants. Pour ses ennemis seulement, Notre-Dame est dure et impitoyable.

A la catégorie des amis de la Vierge appartiennent les

---

[1] *Miracle de Pierre le Changeur*, t. VI, p. 248, v. 548.

ermites, les nonnes, les ecclésiastiques qui lui sont particulièrement dévoués et tous ceux qui ont abandonné les plaisirs et les biens de ce monde pour vivre une vie de pureté, de pauvreté, passer leurs jours dans la prière, la contemplation et le souci du culte de la Vierge. A ce groupe appartiennent aussi les laïques qui honorent Notre-Dame tout spécialement par des oraisons, des offrandes, des marques d'un attachement sans bornes. C'est pour ces zélés dévots que Notre-Dame est une amie tendre et complaisante ; elle ne les oublie pas dans les besoins urgents et leur prodigue des attentions très délicates : des visites, des dons bizarres — témoignages de son affection — réjouissent le cœur de ces fidèles et suffisent pour leur faire oublier les peines les plus dures. Chacun sait que ce ne sont là que les préludes d'une autre récompense, de la vie au paradis. Les ermites ont souvent l'honneur de sa visite. Notre-Dame vient voir un jeune chanoine marié qui a tout abandonné et vit au désert pour obtenir le pardon de la Vierge, offensée du mariage qu'il a conclu. Elle lui dit :

Mon chier amy, qui cy habites [1]
En ce lieu divers et sauvage,
Qui as laissié ton heritage
Et tes nobles possessions,
Ta femme et tes grans mansions
Pour moy venir ycy servir,
Je le te voulray desservir
Briefment, n'en doubtes.

. . . . . .

Pour ce que ton corps as donté
Par penance en cest hermitage,
Je te promet que l'eritage
De paradis sanz fin aras
Et ycy plus ne demourras.
En un autre lieu t'enmenray,
Et souvent te visiteray,
Jusqu'en la fin de ton trespas.

[1] *Miracle du Chanoine marié*, t. III, p. 181, v. 1245.

De pieux évêques reçoivent des cadeaux[1]. Un jeune marchand qui a une dévotion particulière pour la Vierge est non seulement protégé par elle dans un moment très critique de sa vie, mais reçoit encore un beau « chapeau » de fleurs et une apparition ne lui est pas refusée[2].

Guillaume du Désert est guéri par Notre-Dame des coups de bâton que lui ont donnés les diables[3]. Des secours sont envoyés aux martyrs[4]. Un jeune prince qui contrefait le fou et dont le service est particulièrement agréable à la Reine des Cieux, obtient la grâce d'un pécheur excommunié[5]. Saint Jean Chrysostome est secouru au désert et, malgré toutes les vicissitudes qu'il traverse, son innocence et sa sainteté sont finalement reconnues. Il recouvre même sa main que le roi lui a fait couper à tort[6]. Les femmes innocentes et persécutées ont toutes à se louer de la sollicitude de la Vierge. Elle veille sur leurs malheurs. Réconfortées, consolées, guidées, elles finissent toutes par recouvrer leur bonheur[7]. La bonne femme condamnée au bûcher pour avoir, par mégarde, noyé son enfant, voit, grâce à la Vierge, revivre celui-ci au moment où elle va être exécutée[8]. La jeune fille tuée et jetée dans un puits par Jean le Paulu, est ressuscitée et vit pendant sept ans auprès de sa divine protectrice[9].

Quant à l'attitude de la Vierge envers les coupables qui se croient perdus et crient « merci » en demandant son intercession auprès de Dieu, elle nous serait bien sympathique, si la grâce et la miséricorde n'étaient pas accordées toujours, même à ceux qui le méritent le moins, au préju-

---

[1] *Miracle de l'Evêque à qui N. D. apparut. Miracle de l'Empereur Julien.*
[2] *Miracle du Marchand garanti.*
[3] *Miracle de Guillaume du Désert.*
[4] Saint Valentin, Saint Laurent, Saint Ignace, etc.
[5] *Miracle du Paroissien excommunié.*
[6] *Miracle de Saint Jean Chrysostome.*
[7] Berthe, Osanne, la reine d'Espagne, etc.
[8] *Miracle de l'Enfant ressuscité.*
[9] *Miracle de Saint Jean le Paulu.*

dice des autres. Il est vrai qu'un sincère repentir est presque toujours exigé du pécheur, que Notre-Dame écoute et exauce surtout ceux qui sont bien conscients de leur faute et veulent la réparer. Cependant elle ne refuse pas non plus son secours aux malfaiteurs qui, par un moyen ou un autre, ont su acquérir sa sympathie. Ainsi, une abbesse qui a gravement manqué à son devoir, est non seulement pardonnée, mais considérée désormais comme sainte, à cause de la bonté que la Vierge a eue pour elle [1].

Une reine qui a tué deux personnes trouve grâce aussi aux yeux de la Vierge [2].

Guibour, qui a fait étrangler son gendre, est préservée du feu, qui ne la touche pas, et acclamée comme sainte [3].

Une nonne quitte son abbaye pour épouser un chevalier. Grâce à l'intervention de Notre-Dame, elle redevient nonne 30 ans après et peut espérer de participer à la gloire céleste [4].

Les péchés de la mère qui a donné son enfant au Diable [5], de Théophile qui a renié Dieu [6], étaient énormes dans l'opinion des catholiques du moyen âge. Pourtant, à eux aussi, la Vierge ne refuse pas son secours. Quant à l'indulgence envers Pierre le Changeur [7], elle n'est pas seulement déplacée, mais d'une conception grossière.

Le chevalier qui donna sa femme au Diable [8] doit son salut à une circonstance bien étrange. C'est que, malgré sa vie dissipée, son manque de dévotion, son pacte avec Satan, il a su gagner la Vierge à ses intérêts : pressé par le Diable, il a refusé de renier la Vierge, quoiqu'il n'ait pas eu autant de scrupules lorsqu'il était question de Dieu et

---

[1] *Miracle de l'Abbesse délivrée.*
[2] *Miracle de la Femme du roi de Portugal.*
[3] *Miracle de la Femme que N. D. garda d'être brûlée.*
[4] *Miracle de la Nonne qui laissa l'abbaye.*
[5] *Miracle de l'Enfant donné au Diable.*
[6] *Miracle de Théophile.*
[7] *Miracle de Pierre le Changeur.*
[8] *Miracle du Chevalier qui donne sa femme au Diable.*

des saints. Avait-il agi par calcul ou sans penser aux avantages qui en pourraient résulter pour lui? Quoiqu'il en soit, Notre-Dame, flattée, lui en sait gré et plaide auprès de Dieu la cause du chevalier qui a eu tant de délicatesse à son égard.

La pitié et la miséricorde de la Vierge ne vont pas jusqu'à l'amour de l'ennemi. Elle a du ressentiment contre ceux qui lui ont fait du mal et ne se calme que lorsque son désir de vengeance est satisfait. Elle ne sait pas pardonner à celui qui ne demande pas pardon.

Un archidiacre a tué un évêque, serviteur fidèle de Notre-Dame. Celle-ci en éprouve un grand chagrin et va se plaindre à son Fils :

tant que mon fil m'ara [1]
Donné de ceste mort venjance,
De mon dueil n'aray allejance...

Dieu condamne l'assassin à des peines perpétuelles. La Vierge s'en réjouit :

Certes, biau filz, or ay je joye [2]
Quant de son injure est vengié
Mon sergent ...

Saint Mercure doit venger l'offense que l'empereur Julien a faite à la Vierge en menaçant les chrétiens :

Appellez moy sanz plus d'espace [3]
Mercure, mon bon chevalier.
Je vueil qu'il me voise vengier
De Julien ...

Les manières de la Vierge envers les êtres humains sont un mélange de grandeur et de simplicité. Elle est bien consciente de sa valeur et de son importance. Elle ne manque jamais de rappeler à ses serviteurs qu'elle est la

---

[1] *Miracle de l'Evêque meurtri*, t. I, p. 132, v. 794.
[2] *Ib.* p. 142, v. 1086.
[3] *Miracle de l'Empereur Julien*, t. II, p. 195, v. 629.

Mère de Dieu, la reine des anges et des saints, la souveraine du paradis, l'amie qui rend de très grands services :

Je suis des anges la royne [1],
Celle en qui l'essence divine
Prist char humaine...
. . . . . .
celle qui nul en oubli
Ne met qui de bon cuer la prie.

Elle aime beaucoup qu'on la flatte, qu'on lui dise des compliments et qu'on lui prouve son amour.

Le fils de l'empereur qui contrefait le fou à son entière approbation :

Tant de belles priéres dites [2]
M'a cil qui service plaisant
Me fait, le fol contrefaisant.

Tout heureuse des belles louanges que son favori lui a adressées, elle lui exprime son plaisir et l'exhorte à continuer :

Les loenges que reveloies [3]
De ta bouche ay bien entendu;
Pour ç'ay je ça jus descendu
Toy visiter, qu'a gré me vient.
Scez tu qu'il est? il te convient
Avec mes anges accorder
En chantant et moy recorder
Aucune loenge nouvelle
Qui me soit et plaisant et belle:
Ainsi le vueil.

Puis :

Telz chans me sont doulces leçons [4]
En les oïr tant me deport...

Notre-Dame répète, à chaque occasion, combien les prières récitées à son intention lui sont agréables, combien elle jouit des hommages de ses fidèles. Elle accepte tous les compliments, toutes les louanges, les comparaisons les plus

[1] *Miracle de l'Abbesse délivrée*, t. I, p. 89, v. 922.
[2] *Miracle du Paroissien excommunié*, t. III, p. 55, v. 1721.
[3] *Ib.*, p. 57, v. 1791.
[4] *Ib.*, p. 58, v. 1817.

singulières. La Vierge n'est offensée que lorsqu'on la néglige.

Elle entend que ceux qui lui ont fait des promesses s'en acquittent promptement. Gare à celui qui, ayant voué sa vie à la Vierge, manquerait aux devoirs que comporte cet engagement. Elle est tout aussi jalouse d'un chanoine qui se marie que d'une nonne qui la délaisse pour un chevalier. Ses menaces sont alors terribles et les coupables font bien de satisfaire aussi vite que possible la volonté de la Reine des Cieux, pour échapper à sa colère et à sa vengeance.

Le chanoine qui, tout en ayant le désir de devenir prêtre, consent, sous la pression de ses parents, à épouser une belle jeune fille, doit abandonner celle-ci le soir du mariage, pour apaiser sa divine fiancée. La colère de la Vierge offensée s'exhale dans des reproches amers, pleins d'amour-propre blessé et de ressentiment. Elle ne comprend pas que le chanoine ait pu lui préférer une autre femme et le menace de l'enfer, s'il persiste dans sa trahison :

Dy moy, dy moy, tu qui de cuer[1]
Par samblant amer me soloies
Et qui maintenant me tenoies
En disant nonne pour si belle,
Conment est-ce, se je suis telle,
Que pour autre femme me laisses ?
Malement, ce semble, m'abaisses
Et ma valeur et ma biauté.
Ce n'est pas bonne loyauté,
Quant cy me laisses. Es tu yvres,
Qui tout ton cuer et t'amour livres
A une terrienne femme,
Et tu me laisses, qui sui dame
Du ciel ? Dy me voir, ou est celle
Qui plus est de moy bonne et belle ?
Je te dy bien que tant t'amoye
Que ja en paradis t'avoye
Ordené un lieu ou feüsses,
Ouquel gloire sanz fin eüsses.
Mais de la te sera defaiz,
Et en enfer te sera faiz,
Ce saches, et appareilliez,
S'autrement n'es tost conseilliez.

[1] *Miracle du Chanoine marié*, t. III, p. 167, v. 839.

La nonne mariée à un chevalier entend un langage pareil de la part de Notre-Dame, quoique l'on voie bien ici que l'objet qui excite la jalousie est d'un autre sexe. Le fait même que la Vierge a laissé passer trente ans avant de se souvenir de l'infidélité de la nonne, montre qu'elle y attache moins d'importance :

Trop as mespris vilainement[1],
Qui si longuement m'as laissié
Pour un homme a qui adrecié
As t'amour et ton cuer du tout,
Qui te sera de trop chier coust
Se bien tost tu ne t'i prens garde.
Or sus, fole, plus ne te tarde,
Mes saluz tantost me rapportes,
Ou du ciel te clorray les portes :
L'anemi t'a bien deceü,
Quant en pechié as tant geü.
Vien, si me sers con tu seulz faire,
Ou trop mal ira ton affaire,
Je te promet, eu brief tempoire.

Notre-Dame est éprise du décor, du luxe. Lorsqu'elle descend sur la terre pour rendre visite à ses amis, elle se fait précéder ou suivre des anges ou des saints. Souvent un messager envoyé d'avance doit préparer un siège élevé, qui servira de trône à la Reine des Cieux.

Les églises et les ermitages sont les lieux que la Vierge préfère. Sa présence est marquée par une lumière éclatante, une odeur suave, une profusion de chants et de sons harmonieux. Mais elle ne dédaigne pas non plus d'aller dans des prisons, dans des endroits sauvages et inhabités et, en général, partout où l'on a besoin de son secours. Fréquemment les visites de Notre-Dame sont secrètes. Quelquefois, de ses propres mains, elle donne ses soins aux malheureux. Il lui arrive même de prendre l'apparence de quelque être humain. La Mère de Dieu descend du ciel non seulement pour faire du bien, mais aussi pour empêcher le mal qu'on est sur le point de faire. Son langage est

[1] *Miracle de la Nonne qui laissa l'abbaye*, t. I, p. 343, v. 854.

familier, quoiqu'un peu hautain. Elle exhorte les hommes à persévérer dans la pénitence, à faire du bien, à l'aimer elle et son Fils. Lorsque Notre-Dame se fâche, elle ne recule pas devant l'emploi d'expressions grossières et accable de menaces celui qui a eu le malheur de l'offenser. « Es tu yvres ? »[1] demande-t-elle au « chanoine marié ». Ses visites sont courtes. Après avoir réconforté un malheureux ou transmis un message, Notre-Dame se hâte de retourner dans son séjour habituel.

Les rapports de la Vierge avec les anges et les saints sont très bons. Ils sont ses serviteurs et amis, l'accompagnent, transmettent ses messages aux hommes et s'empressent de lui obéir. Les anges Michel et Gabriel ne la quittent presque jamais. D'autre part, la Vierge ne refuse pas à ses compagnons célestes des services d'amie. Souvent les prières des saints et des anges la disposent en faveur des pécheurs. Ils lui chantent de beaux rondeaux pleins de louanges à sa gloire.

Les diables ont bien raison de se plaindre de la Vierge. Sa manière d'agir envers eux est quelque peu déloyale. Notre-Dame leur enlève les victimes les plus justement réclamées, sans se soucier de l'équité. Elle ne recule devant aucune ruse pour triompher de ses ennemis infernaux.

Elle arrache ou déchire de ses propres mains les lettres que les hommes ont données à Satan en échange de ses services diaboliques; elle sait toujours gagner Dieu à la cause d'un coupable pour tromper « l'ennemi ». Les disputes sont incessantes, mais elles finissent toutes à l'avantage de l'espèce humaine et ne sont que des preuves évidentes de l'infinie miséricorde de Notre-Dame.

---

[1] *Miracle du Chanoine marié*, t. III, p. 167, v. 848.

CHAPITRE II

Dieu.

La Trinité. — Dieu-juge et les sentiments qu'il inspire. — Son caractère. — Ses rapports avec la Vierge. — Son attitude envers les hommes et dans les cas où les hommes sont aux prises entre eux. — Il se sert parfois de moyens très extraordinaires pour faire connaître la vérité. — Ses rapports avec les anges et les saints et le Diable.

A chaque occasion, dans les *Miracles*, on insiste sur le dogme de la Trinité. Dieu est un, une seule substance et une seule volonté, tout en étant Père, Fils et Saint Esprit. Ces répétitions fréquentes ne paraissent-elles pas indiquer que les auteurs dramatiques, ayant l'occasion de parler par la bouche de leurs personnages à une foule de gens, en profitaient pour familiariser le peuple avec ce dogme enseigné par l'Eglise et considéré comme extrêmement important, quoique incompréhensible? Certainement personne ne doutait de la réalité de Dieu en trois personnes, les formules consacrées à la Trinité étaient répétées machinalement par tout le monde, mais ce mystère, tout en augmentant le prestige de Dieu, ne pouvait qu'éloigner de lui les hommes. Les nombreux et souvent longs passages qui, dans le théâtre médiéval, se rapportent à la Trinité, étaient sans doute destinés à éclairer le peuple sur ce sujet. D'ailleurs les auteurs, eux aussi, étaient incapables de rendre la chose plus compréhensible, et leurs tentatives se bornent à bien peu de choses, à l'emploi d'expressions vagues, à la citation d'arguments empruntés à la scolastique. Les

explications données aux païens par les convertisseurs sont insuffisantes et ne pourraient satisfaire quelqu'un qui réfléchit. Le plus souvent les « Sarrasins » acceptent le fait proposé, sans songer à en demander la signification.

Saint Sevestre, dans son débat contre les juifs, compare la Trinité à un drap qui aurait trois plis :

Ces troiz ploiz que cy regardez [1]
Ilz sont trois, ce n'est mie gas,
Et toutes voies n'est q'un draps.

Jamais Dieu le Père et Dieu le Fils ne sont mis en scène en deux personnes distinctes. C'est toujours une fusion des deux qui est représentée. La Vierge s'adresse à Dieu en disant : « Mon Père, mon Epoux, mon Fils. » Cependant elle voit en lui surtout son enfant.

Dieu est le Seigneur du monde, omnipotent, omniscient et éternel. Sous l'apparence du Saint Esprit, il est devenu l'époux de la Vierge Marie et le père de Jésus. Sous forme humaine, il a accompli l'œuvre de la Rédemption.

Tu doiz savoir qu'il est un Diex [2]
En trois personnes es haulx cielx,
Qui n'est qu'une divinité,
Une essence, une majesté ;
Et toutes voies trois personnes
Sont en ce Dieu, ainsi le sonnes,
Par qui tout le monde fu fait.
Or revenons à nostre fait.
Quant le premier homme pecha,
En tel déu nous trebucha
Que pur homme de le paier
Ne de Dieu le Pére appaier
Ne fu souffisant, si avint
Que Dieu le Filz homme devint ;
Mais je dis qu'amours seulement
Fu de ce fait conmencement,
Et sains esperiz consumma
Qui du plus pur sang assomma

[1] *Miracle de Saint Sevestre*, t. III, p. 227, v. 1161.
[2] *Miracle de Saint Valentin*, t. IV, p. 141, v. 531.

Une partie ou corps de celle
Vierge qui mére est et pucelle,
Ou fu de nostre humanité
Couverte la divinité,
Si que Dieu fu homs et homs Dieux,
Afin que tu entendes miex
Ce qu'en Ysaïe as léu
Lequel acquitta le déu
Et amenda tout le torfait
Que li premier homme ot forfait;
Et toutes voies par ce Filz
Fu fait, de ce doiz estre fiz,
Le monde et tout quanqu'il contient:
Et que noz corps venront a nient,
Et par ce Filz resucitez
Seront, et puis touz excitez
De venir a son jugement
Qu'a touz fera generalment
Au derrain jour.

Dieu le Père a créé le ciel, la terre, le soleil, les planètes, les anges et toutes choses. Les êtres animés et les objets inertes dépendent uniquement de lui. Rien ne peut résister à la volonté divine. Quant à l'homme, Dieu l'a formé à son image et lui a assigné pour demeure le paradis terrestre, l'endroit le plus délicieux qu'on puisse imaginer. Le péché d'Adam et d'Eve a provoqué la colère du Seigneur. Il les a punis et a prononcé sa malédiction sur eux et sur leurs descendants. L'œil divin ne cessa pourtant pas de veiller sur les destinées humaines. Des prodiges continuaient à témoigner de sa sollicitude. Des hommes remarquables, des prophètes, recevaient des preuves de son amour. Noé, Abraham, Moïse, Daniel, etc., etc., furent ses élus. Par leur intermédiaire, Dieu annonçait aux hommes la venue d'un Rédempteur qui les relèverait de la chute des premiers parents. L'intention de Dieu était de rendre le ciel accessible au genre humain, afin de remplir le vide, causé par la déchéance de Lucifer et de ses compagnons, les mauvais anges. Enfin Dieu réalisa son projet. Le Saint Esprit engendra le Sauveur, Dieu le Fils qui se fit homme, et on l'appela Jésus-Christ. La mission de Jésus était de souffrir

sur la terre pour racheter les péchés des hommes et leur montrer le chemin du salut.

Doech :

Silvestre, or fais qu'il nous appére[1]
Pour quoy ton Christ apparanment
Souffri qu'il fust si laidement
Pris, liez, moqués et flaellez,
Cloez, coronnez, abruvez :
Que fut ç'a dire?

Saint Sevestre :

Toy le diray sanz contredire :
Il ot fain pour nous saouler,
Et s'ot soit pour nous abuvrer
De sainte pardurable vie.
Après fu du serpent d'envie
Tempté ; scez tu pour quel raison ?
Pour encontre temptacion
Nous aidier en avoir victoire ;
Puis fu tenuz, c'est chose voire,
Pour ce que nous fussions delivre
Des Sathans, ce truis en mon livre.
Après il voult estre moquiez.
Pour quoy ? pour nous, bien le sachiez,
Garder des ennemis moquans.
Puis fu liez pour ses servans
Deslier de maleïçon,
Puis pour nostre confusion
Couvrir voult estre despoulliez.
Après d'espines fu ses chiez
Coronnez pour a ses amis
Donner les fleurs du paradis.
Après il fu ou fust penduz
Pour condempner et mettre jus
La convoitise ou fut cueillie ;
Puis pour lui faire villenie
De fiel et d'esil abuvré,
Afin que nous fussions mené
Boire aux glorieuses fontaines
Qui sont de miel et de lait plaines,
C'est assavoir gloire parfaite.
Puis prist mort sa char vierge et nette

---

[1] *Miracle de Saint Sevestre*, t. III, p. 233, v. 1352.

Pour nous rendre vie eternelle ;
Puis fu celle char maternelle
Ou sepulcre : la voult gesir
Pour les sepulcres beneïr
Des sains, puis voult es cieulx monter
Pour nous paradis defermer ;
Et siet a la destre du pére
Pour exsaussier, c'est chose clére,
Les priéres des vraiz creans
En lui ; trop vous tiens recreans
Se n'y creez.

Les nombreux prodiges de Jésus devaient convertir les pécheurs et témoigner pour jamais de la réalité de son origine divine. Son enseignement doit servir de règle de conduite à tous les hommes jusqu'à la fin du monde. Seuls ceux qui suivront les préceptes divins, pourront aspirer à la gloire céleste et à la sainteté. Le Sauveur devait offrir son corps volontairement aux mauvais traitements, aux peines cruelles, à la mort infamante. Jésus n'hésita pas à accomplir cette tâche. Point par point, sa vie s'écoula telle que les prophètes l'avaient annoncée. Aucune des souffrances prédites d'avance ne lui fut épargnée. Raillé, flagellé, couronné d'épines, il expira sur la croix. Longin, un aveugle, lui perça le côté. L'eau qui coula de la plaie, en effleurant les yeux de Longin, les guérit. Mis au sépulcre par ses amis, Jésus n'y resta point. Il descendit en enfer, il brisa les portes de la résidence de Lucifer et en retira les âmes qui y étaient détenues. Le troisième jour après son ensevelissement, le Sauveur sortit du tombeau et apparut d'abord aux femmes qui lui étaient restées fidèles, ensuite à ses disciples. Sa mission achevée, il monta au ciel, où il trône en Seigneur et en juge. Il entend et exauce les prières des croyants et, au dernier jour, il dispensera les récompenses et les punitions.

Ce Dieu en trois personnes est le seul vrai Dieu. C'est en lui qu'il faut croire. L'homme qui passe son existence dans l'ignorance de Dieu est plutôt mort que vivant.

Si la Vierge est l'incarnation de la miséricorde et de la

pitié, Dieu apparaît comme l'incarnation et le principe de la justice. Si la Vierge se laisse facilement attendrir et agit selon son cœur, Dieu examine les actions humaines et les juge d'après leur valeur. Quoique enclin à la clémence, il trouve que la justice doit être la base de tout jugement. Le Seigneur veut que chacun reçoive ce qu'il a mérité. Il récompense les bonnes actions, il punit les mauvaises :

Ha, biau sire Diex ! tost ou tart[1]
Rens tu des biens faiz les merites,
Et de punir les maux t'aquittes.

Puisqu'il en est ainsi, l'homme juste et bon n'a rien à craindre de Dieu. La protection divine lui est assurée dans tous les dangers. Rien ne pourra l'empêcher d'entrer au paradis et de régner dans la gloire.

Les coupables, au contraire, ceux qui agissent contre la volonté divine ont raison de trembler devant le Juge éternel. Souvent il ne leur épargne pas les châtiments dans ce monde, il les damnera dans l'autre si, avant de mourir, ils ne réussissent pas à rentrer en grâce auprès de lui. Dieu ne condamne pas sans s'être assuré de la culpabilité du pécheur. Dans la plupart des cas, il permet qu'on se justifie et qu'on ait des avocats. La Vierge, les anges et les saints en remplissent les fonctions. Quand Notre-Dame consent à plaider pour un coupable, celui-ci peut être sûr d'avance de gagner la totalité ou la majeure partie de sa cause.

Un juge est toujours un objet de crainte pour les personnes ignorantes, pour le peuple. En sa présence on est mal à l'aise, gauche, timide. Ce sont des sentiments de cette espèce que les Français du moyen âge éprouvent à l'égard de Dieu. D'autant plus que Dieu n'est pas un juge ordinaire : il sait tout, il voit tout, il entend tout, et personne ne peut lui échapper. Si on l'aime, cet amour est étrangement mêlé de crainte. Ceux même qui n'ont rien à se reprocher, les plus pieux chrétiens, ne peuvent s'empê-

[1] *Miracle d'Ostes, roi d'Espagne*, t. IV, p. 386, v. 2010.

cher de redouter la sévérité du Juge suprême. Ils ont peur de l'offenser par la moindre négligence; ils tremblent pour le salut de leur âme, s'ils ont manqué d'attentions à son égard. Quant aux grands pécheurs, ils seraient certainement perdus sans le secours de la Vierge, car jamais ils n'oseraient affronter la colère d'un juge qu'ils savent si juste.

Cependant personne ne doute que

> Dieu peut pardonner et veult[1]
> Trop plus que pechier on ne peut.

Tout le monde sait qu'il désire le bien de ses enfants, qu'il préfère gracier que punir. On n'ignore pas que Jésus a beaucoup de traits qui le font ressembler à sa mère, que celle-ci n'est ce qu'elle est que par son Fils. On est convaincu que rien ne peut nuire à un chrétien entièrement dévoué à Dieu, que Dieu est l'ami fidèle de l'homme qui l'aime de tout son cœur. On croit que Dieu, tout juste qu'il est, a ses préférences, qu'il châtie ici-bas ceux qu'il aime afin de leur épargner les souffrances dans l'autre monde, et que sa sévérité ne sert souvent qu'à effrayer le coupable, à l'avertir du danger qu'il court et à le ramener dans la bonne voie.

Mais les considérations portant sur l'affection et la bonté divines ne suffisent pas à rapprocher les croyants du moyen âge de leur Créateur, à le leur rendre plus familier, à les mettre plus à l'aise dans leurs rapports avec lui. Il leur est impossible de ne pas voir en lui le Juge. On préfère ne pas l'aborder directement. On frémit en songeant que Dieu voit tout, même pendant la nuit, qu'il connaît toutes les pensées, les mouvements les plus secrets du cœur humain, et qu'il les jugera un jour ou l'autre. La Vierge l'emporte sur son Fils en fait de popularité.

Dans les *Miracles*, Dieu reste plus à l'écart que Notre-Dame, sa bonté et sa miséricorde sont moins apparentes. Dieu n'entre pas souvent en relation directe avec ses enfants ;

[1] *Miracle de la Mère du Pape*, t. II, p. 358, v. 277.

il met Marie en avant, il la charge de l'exécution de ses ordres; maintes fois il se fait remplacer par des saints ou des anges pour faire du bien aux pauvres habitants de la terre. Toutefois, comme on se rendait compte que l'intervention de Dieu et son jugement sont décisifs sur les destinées humaines, la place que le Fils de la Vierge occupe dans les *Miracles* est très considérable et nous permet de préciser les traits de son caractère tels que les Français de l'époque l'attribuaient à leur Seigneur et tels que nous venons de les signaler.

Dans le chapitre sur la Vierge, nous avons étudié les rapports entre Dieu et Notre-Dame. Si le Seigneur et juge suprême de toute créature ne sait pas défendre ses droits auprès de sa Mère et s'il cède aux revendications les plus mal motivées de celle-ci — ce qui pourrait lui nuire dans l'opinion des modernes — il n'en a pas moins d'autorité aux yeux des catholiques du moyen âge. La Vierge, d'ailleurs, ne peut pas agir sans avoir consulté son divin Fils et doit recourir à ses jugements dans les cas douteux. La condescendance de Dieu pour sa Mère n'est en quelque sorte que du respect pour celle qui lui a donné naissance, l'impossibilité de contrarier un être si parfait. C'est aussi l'attitude voulue d'un juge très bon et très clément qui aime mieux gracier que punir et pour qui tout est prétexte à miséricorde. Obligé de châtier les coupables, Dieu en souffre. « N'en parlons plus », dit-il, après avoir, sur la requête de la Vierge, condamné « l'archidiacre qui tua un évêque ».

Dans l'attitude de Dieu à l'égard des hommes, il faut distinguer sa bonté envers les justes et les innocents, sa sévérité envers les pécheurs repentants et son inexorabilité pour les impénitents et les impies.

Ajoutons que, dans les cas où les hommes sont aux prises entre eux, Dieu est censé prendre fait et cause pour l'innocent contre le coupable.

Les saints martyrs et leurs disciples bénéficient tous de l'appui de Dieu. Ils sont soulagés dans leurs cruels tour-

ments par des secours matériels et moraux, par des promesses de la gloire éternelle qui leur est assuprée, s'ils persévèrent jusqu'à la fin. Sans l'intervention divine, Saint Pantaléon, Saint Ignace, Saint Valentin, Saint Laurent, etc., n'auraient pu endurer si longtemps les tortures qu'on leur infligeait, ni affronter la mort avec tant de courage. Ils auraient sans doute fléchi dans leur foi et renié leur Créateur. Tous les chrétiens qui aiment Dieu et sont obéissants à sa volonté, les ecclésiastiques soucieux de leurs devoirs, les bourgeois dévots, les moines austères, les pieux ermites, les femmes innocentes trouvent en lui un protecteur plein de sollicitude, qui veille sur leur bonheur et leur sécurité. Dieu aide ses amis à résister aux tentations diaboliques les plus séduisantes. Il guide des femmes calomniées et des enfants nouveau-nés, exposés dans des lieux déserts, dans des forêts pleines de bêtes sauvages. Ils les conduit à bon port lorsque, mis dans des bateaux sans voiles ni gouvernail, leur perte paraît inévitable.

Dans tous ces soins, Dieu partage la tâche de la Vierge avec autant de bonté qu'elle, avec plus d'attentions même. Souvent c'est lui qui prend l'initiative d'un secours à porter à quelque âme en détresse.

Dieu envoie la Vierge vers l'impératrice de Rome[1], calomniée et exposée sur un rocher au milieu des flots. Par l'intermédiaire de sa Mère, il suggère à la malheureuse reine d'Espagne[2] le moyen de fuir sous un déguisement d'homme, afin d'échapper aux poursuites de son mari. Dieu, autant que la Vierge, veille sur les tristes aventures de Berthe[3], ainsi que sur celles d'Osanne, femme du roi Thierry[4]. Le Seigneur envoie un ange vers Isabeau[5] qui, sous un déguisement de chevalier, a quitté la maison paternelle pour se soustraire à un péché mortel : celui de devenir

---

[1] *Miracle de l'Impératrice de Rome.*
[2] *Miracle d'Ostes, roi d'Espagne.*
[3] *Miracle de Berthe.*
[4] *Miracle du Roi Thierry.*
[5] *Miracle de la Fille d'un roi.*

la femme de son père. Grâce aux soins de son divin protecteur, elle réussit à échapper intacte aux dangers et aux situations périlleuses dans lesquels son désir de dissimuler son sexe l'a jetée. La fille du roi de Hongrie[1] se coupe le poing pour forcer son père à renoncer à l'épouser. Elle aussi éprouve la bienveillance de Dieu à son égard et, finalement, après maintes aventures, elle retrouve son bonheur et sa main.

Le marchand[2] qui, dans sa foi, a pris Jésus pour garant de l'argent qu'il a emprunté à un Juif, peut se féliciter de sa confiance. Voyageant dans des pays étrangers, il a oublié la date de l'échéance de la dette. Il s'en souvient la veille du jour fatal. La distance qui le sépare de son créancier est très grande. Que faire ? S'il ne rend pas l'argent au terme fixé, le Juif a le droit de le vendre comme une bête. Ce n'est pourtant pas cette considération qui inquiète le digne homme. Mais ce qui est grave, c'est que le Juif aura le droit de douter de la garantie divine. Tout à coup une idée vient au loyal marchand : puisque Dieu est son garant, il fera parvenir l'argent au créancier, fût-ce par le moyen le plus miraculeux. Aussitôt le marchand jette un « écrin », contenant la somme nécessaire, dans la mer. Il est convaincu que, de cette manière, le Juif sera payé. Il ne se trompe pas. Le lendemain l' « écrin » est aux mains du Juif. Quelque temps après, celui-ci s'obstine pourtant à dire qu'il n'a pas été remboursé. Dieu, en personne, se charge de lui donner le démenti.

La justice de Dieu est-elle compatible avec les dangers et les malheurs dont souffrent les innocents ? Pourquoi des femmes sont-elles persécutées, maltraitées et réhabilitées seulement après de longues années et de fâcheuses épreuves ? Pourquoi des braves gens, qui n'ont fait que du bien, perdent-ils leur fortune et risquent-ils de perdre leur honneur ? Il semble que Dieu, si juste toujours, ne devrait pas per-

---

[1] *Miracle de la Fille du roi de Hongrie.*
[2] *Miracle du Marchand et du Juif.*

mettre que des créatures innocentes eussent à traverser tant de vicissitudes. Les plans de Dieu ne sont pas exactement connus à cet égard. Tout en réconfortant les malheureuses victimes qui se trouvent dans des circonstances lamentables sans qu'il y ait faute de leur part, Dieu ne se prononce pas sur ses desseins. Lui et la Vierge leur conseillent d'avoir confiance et leur promettent un heureux dénouement. Mais ce qui est certain, c'est que les dures épreuves servent à rapprocher de Dieu ceux qui souffrent, à les rendre meilleurs et plus dignes ensuite de l'amour divin. Souvent le Seigneur frappe ici-bas ceux qu'il aime, pour qu'ils n'aient pas à souffrir dans l'autre monde. Ytier, le serviteur d'Amis, le dit à son maître qui, atteint de la lèpre, est chassé par sa femme et obligé d'errer par le pays en mendiant son pain :

> Pensez qu'il vous est ami fin [1]
> Dieu de lassus, quant si vous bat.

Ainsi, l'amour de Dieu pour les hommes se manifeste parfois dans les punitions qu'il leur inflige en ce monde. Les souffrances physiques d'un individu ne sont souvent que le châtiment de ses péchés et ont pour but de l'amener au repentir, de lui faire avouer sa faute, sans quoi le ciel lui resterait fermé pour toujours.

Une princesse [2] doit souffrir cruellement à cause de la fausse accusation qu'elle a portée contre un honnête homme, un saint ecclésiastique. Elle se décide enfin à confesser la vérité, et les prières du saint délivrent la malheureuse de ses tourments. Les fils de Sainte Bautheuch [3], révoltés contre leur père, échouent dans leur lutte contre lui et sont faits prisonniers. Sur un ordre de Dieu, Sainte Bautheuch fait brûler les jambes de ses enfants. La souffrance leur est utile : elle les ramène vers le Seigneur. Le frère

---

[1] *Miracle d'Amis et Amille*, t. IV, p. 48, v. 1346.
[2] *Miracle de Saint Jean Chrysostome.*
[3] *Miracle de Sainte Bautheuch.*

de l'empereur de Rome[1], très coupable envers sa belle-sœur, est frappé de la lèpre. Seul, l'aveu de son crime peut lui rendre la santé. Il refuse de dire ce qu'il a sur la conscience. Mais, cédant aux instances du pape qui lui peint les horreurs qui attendent l'impénitent après la mort, il consent à se confesser.

En général, la grâce de Dieu pour les grands pécheurs n'est pas facile à obtenir. A l'exception des cas où la Vierge remplit les fonctions d'avocate, le malfaiteur doit bien se « peiner » pour rentrer en faveur auprès de son Seigneur. Souvent l'intermédiaire de la Vierge ne suffit pas pour assurer au coupable une existence paisible sur la terre. Ce qu'elle peut obtenir dans tous les cas, c'est que Dieu permette au pécheur de se raviser, de changer de manière de vivre, afin de mériter par une bonne conduite d'échapper aux peines de l'enfer. Dieu pardonne toujours au pécheur repentant, mais il exige une expiation, des preuves évidentes de la sincérité du regret pour les fautes commises, des pénitences plus ou moins longues, plus ou moins dures.

Saint Guillaume du Désert[2] doit expier ses nombreux péchés par de longues années d'une vie ascétique. Saint Jean le Paulu[3] ne rentre en grâce qu'après avoir vécu pendant sept ans comme une bête sauvage, marchant à quatre pattes, se nourrissant d'herbes, demeurant tout nu dans le creux d'un arbre. Robert-le-Diable[4] est obligé de contrefaire le fou en s'exposant aux railleries et aux mauvais traitements de la foule, de rester muet et de ne manger que ce qu'il pourra dérober aux chiens. Dieu prend en gré son obéissance et le récompense après s'être assuré de sa parfaite humilité et de son sincère repentir. Pierre le Changeur[5] retiré du pouvoir des diables, devient un homme modèle. Mais il a bien à faire avant d'être sûr de mériter le ciel.

---

[1] *Miracle de l'Impératrice de Rome.*
[2] *Miracle de Guillaume du Désert.*
[3] *Miracle de Saint Jean Le Paulu.*
[4] *Miracle de Robert le Diable.*
[5] *Miracle de Pierre le Changeur.*

Dénué de tout, vivant en esclave dans un pays étranger, il a la joie de recevoir la visite de Dieu, qui lui exprime sa satisfaction pour le zèle qu'il manifeste et lui promet de payer son sacrifice « à cent doubles ». Peu de temps après, Dieu opère des miracles par l'intermédiaire de cet esclave volontaire, ce qui est une preuve certaine de sa sanctification. Théodore[1] qui, pour avoir trompé son mari, se fait moine, doit faire pénitence pendant bien des années et souffrir sans murmurer d'une calomnie infamante. Chassée du couvent où elle avait trouvé un refuge, elle est obligée de mener pendant sept ans une vie vagabonde et d'avoir soin d'un enfant qui n'est pas le sien. Réadmise au couvent, elle y meurt. Son âme est emportée au ciel. L'abbé du couvent, averti par une vision, découvre que le prétendu frère Théodore, trouvé mort dans sa cellule, est une femme. Ses mérites et sa sainteté sont reconnus par tout le monde. L'époux de la bienheureuse pénitente, averti lui aussi par les soins de Dieu, arrive pour constater le décès de sa femme et apprendre quels ont été ses mérites.

Si le sort des coupables repentants n'est dur que sur la terre, celui des pécheurs impénitents et des impies est terrible dans le monde à venir. Souvent Dieu les laisse jouir tranquillement des biens temporels pour se venger d'autant plus ensuite. Condamnés sans miséricorde, le ciel est inaccessible à ces malheureux, les diables s'emparent de leur âme et en usent à volonté.

Les Vierges folles, qui ont dormi au lieu d'attendre leur Epoux, sont précipitées en enfer[2]. Les diables viennent chercher Adam et Eve, ainsi que Caïn[3]. Les chrétiens impies, les empereurs persécuteurs des chrétiens qui ne se convertissent pas malgré les miracles qu'ils voient, les bourreaux exécuteurs obéissant à la volonté de leurs maîtres, tous les

---

[1] *Miracle de Théodore.*

[2] *Drame des Vierges sages et des Vierges folles.*

[3] *Jeu d'Adam.* Abel lui aussi est emmené par les diables. Les justes de l'Ancien Testament vont tous en enfer, d'où ils seront retirés par Jésus-Christ.

païens qui ne consentent pas à renier leurs idoles pour adorer Jésus, peuvent être sûrs des peines éternelles, sans pardon possible.

Dans le cas où les hommes sont aux prises entre eux, il va sans dire que Dieu soutient le juste contre le coupable, celui qui a raison contre celui qui a tort. Dans des guerres, des luttes entre particuliers, il n'est donc pas douteux que le parti qui est dans son droit, triomphera du parti opposé. On peut aller au combat en toute confiance du moment qu'on n'a rien à se reprocher. On y va avec effroi, au contraire, si la conscience n'est pas tranquille.

Le roi, dans le *Miracle de Sainte Bautheuch*, revenant d'un pèlerinage en Terre Sainte, est obligé de reconquérir son royaume, dont ses fils se sont emparés. Il se décide d'autant plus facilement à la lutte qu'il est convaincu d'avance de triompher de ses fils. Sa cause est juste. Le Dieu tout-puissant qui ne « fist onques tort » à personne, ne peut lui refuser son secours :

Je voy bien que nostre secours [1],
Nostre aide et nostre recours
N'est fors qu'en la main Dieu, c'est voir,
Qui est, ce devez vous savoir,
Fontaine de toute droiture,
Et tout puissant de sa nature.
Or est-il en telle maniére :
Nostre querelle est droituriére,
Mettons la du tout en sa main
Et seür me tien et certain,
Puis qu'il est tout puissant et fort
Et qu'a nul ne fist onques tort,
Qu'il nous en donrra nostre droit,
Si qu'alons les tresci endroit
Seürement tost assaillir,
Et vous verrez que, sanz faillir,
Diex tellement les abatra,
Qui avec nous se combatra,
Que de tous poins vaincuz seront...

[1] T. VI, p. 134, v. 1641.

Le duel est un moyen qui ne peut manquer de faire connaître la vérité. Les chevaliers provoquent au combat ceux qu'ils soupçonnent d'une malhonnêteté ou d'un crime, pour prouver d'une manière évidente que leur adversaire est coupable de quelque méfait caché jusqu'alors. Ils ont recours au même moyen pour démontrer leur innocence lorsqu'on les a accusés à tort. Le coupable est si sûr de succomber que souvent il n'ose même pas affronter son adversaire.

Amille est accusé par Hardré d'être l'amant de la fille du roi. Le fait est vrai, quoique la faute soit du côté de la jeune princesse. Amille s'obstine à nier et provoque son délateur en duel. Cependant, convaincu que son mensonge sera révélé s'il entre en luttre contre Hardré, Amille n'a pas le courage d'aller au combat :

> Jamais ne r'iray à la court [1],
> Car j'ay tort ; et a brief mot court,
> Je doubt s'a mon tort me combaz,
> Que ne chiée du hault au baz
> A grant hontage.

Il préfère avoir recours à une supercherie qui garantira son honneur et celui de son amie. Amis, qui ressemble du tout au tout à Amille, se substitue à son compagnon. Comme il n'est pour rien dans la faute de son ami, il peut affronter hardiment son adversaire. Hardré, de son côté, est sûr de remporter la victoire, car il a raison :

> Puisque j'ay droit, ne doy doubter [2]
> Riens qu'il puist faire.

L'entourage du roi doute cependant de la vérité des paroles de Hardré. Le comte Grimaut pense qu'Amille n'oserait pas combattre, s'il avait tort.

> Je ne croy pas qu'il s'osast mettre [3]
> En champ, s'il cuidast tort avoir.

---

[1] *Miracle d'Amis et Amille*, t. IV, p. 33, v. 901.
[2] *Ib.* p. 36, v. 998.
[3] *Ib.*, p. 37, v. 1008.

Hardré succombe. A quoi l'attribuer ? Amis n'est pas coupable du méfait pour lequel il s'est fait le champion. La mort de Hardré ne serait-elle pas la conséquence de sa félonie et de sa méchanceté?

Bérenger[1] a calomnié d'une manière infâme la reine d'Espagne. Innocente de la faute dont on l'a accusée, la malheureuse femme n'en porte pas moins les conséquences. Enfin, Dieu découvre à son époux qu'elle n'est point coupable, que Bérenger a menti effrontément. Le roi d'Espagne va trouver Bérenger; il le provoque en duel et triomphe facilement du traître, qui avoue son crime.

La marquise de la Gaudine[2], sur une fausse accusation de son oncle, est condamnée au bûcher. Un chevalier, Anthenor, apprend par l'intermédiaire de la Vierge que la pauvre femme est innocente. Elle l'affermit dans son intention de se faire le champion de la dame. Son adversaire, l'oncle de la marquise, tombe vaincu et avoue qu'il a causé le malheur de sa nièce pour se venger d'elle.

Saint Sevestre[3] sort vainqueur d'un duel tout spirituel contre des savants juifs.

Les guerres entre païens et chrétiens, envisagées sous le même point de vue, d'une cause juste contre l'iniquité, auraient dû toujours finir à l'avantage des chrétiens. Le christianisme, étant la seule religion vraie, devrait nécessairement triompher du paganisme. En effet, dans les *Miracles de Notre-Dame par personnages*, les guerres finissent toujours par une défaite des adorateurs de « Mahon ». Quelquefois Dieu soutient les armées chrétiennes par des signes visibles : Robert-le-Diable[4] reçoit l'ordre de prendre des armes miraculeuses, et la force extraordinaire que Dieu lui prête dans cette circonstance, décide de la victoire en faveur des chrétiens. La fille d'un roi

---

[1] *Miracle d'Ostes, roi d'Espagne.*
[2] *Miracle de la Marquise de la Gaudine.*
[3] *Miracle de Saint Sevestre.*
[4] *Miracle de Robert-le-Diable.*

habillée en chevalier[1], sous la protection de Dieu, fait des prodiges de valeur dans la guerre contre les Sarrasins et s'empare de leurs chefs.

Du moment que Clovis[2] a promis de se faire baptiser, si Dieu l'aide à triompher des Allemands et des Saxons, il est vainqueur.

Cependant cette conception des chrétiens toujours victorieux répondait trop peu à la réalité pour ne pas laisser percer sa fausseté. Souvent les armées des croisés subissaient des revers. Quelquefois le désastre était complet. Comment expliquer le fait sans accuser Dieu d'injustice? Le Créateur ne pouvait agir ainsi sans avoir un but. Quel pouvait être ce but? Que pouvaient gagner les guerriers zélés qui combattaient et mouraient pour leur Seigneur? La réponse fut facilement trouvée: c'est par amour que Dieu fait périr les chrétiens. Seuls ses élus ont cet honneur, car la mort pour Dieu et pour la foi entraîne le couronnement éternel. Les croisés qui tombent sur le champ de bataille deviennent compagnons de Dieu et règnent « en gloire ». Loin de s'apitoyer sur leur sort, tout le monde devrait aspirer à mourir comme eux, car rien n'égale le bon accueil que Dieu fait aux soldats de la foi, ni le bonheur dont ils jouissent.

Dans le *Jeu de Saint Nicolas*, l'Ange vient annoncer aux chrétiens qu'ils seront mis en pièces par leurs adversaires, les païens; mais que, comme élus de Dieu, ils auront la couronne éternelle.

> Soies seur, car ens es chiex[3]
> Vous a Diex fait sieges esliex;
> Ales, bien aves conmenchié;
> Pour Dieu seres tout detrenchié;
> Mais le haute couronne ares.

Lorsque l'armée des chevaliers fidèles a péri, l'Ange revient et fait leur oraison funèbre:

---

[1] *Miracle de la Fille d'un roi.*
[2] *Miracle de Clovis.*
[3] *Jeu de Saint Nicolas*, p. 56, v. 430.

A ! chevalier qui chi gisies [1],
Com par estes bon euré !
Comme or ches eures despisies
Le mont ou tant aves duré !
Mais pour le mal k'eu aves,
Mien ensiant, tresbien saves
Quels bien chou est de paradys,
Où Diex met tous les siens amis.
A vous bien prendre garde doit
Tous li mons et ensi morir,
Car Dieus mout douchement rechoit
Chiaus qui o lui voelent venir.
Qui de bon cuer le servira
Ja sa paine ne perdera,
Ains sera es chieus couronnes
De tel couronne comme aves.

Les martyrs, eux aussi, meurent vaincus par les ennemis de l'Eglise au lieu de convertir ceux-ci. Car eux aussi sont des élus que Dieu a choisis pour leur donner les plus belles récompenses.

Dans tous les cas Dieu a le pouvoir de faire connaître la vérité et de faire triompher la justice. S'il le veut, il peut se servir dans cette intention d'enfants nouveau-nés ou donner la parole aux muets. L'enfant de la princesse qui a calomnié Jean Chrysostome [2] et l'enfant bourgeois choisi pour proclamer la rentrée en grâce de Jean le Paulu [3] sont doués du don précoce de la parole. La fille de l'empereur, dans le *Miracle de Robert-le-Diable*, muette dès sa naissance, sent sa langue se délier lorsqu'il est besoin de désabuser son père, trompé par le sénéchal, qui a usé d'une supercherie dans le but d'épouser la jeune princesse. Elle témoigne en faveur du dévot pénitent que tous croient fou.

Envers ses serviteurs, les anges et les saints, Dieu observe à peu près la même conduite que la Vierge. Il est le maître qui donne des ordres et l'ami qui songe au bien de ses

---

[1] *Ib.* p. 58, v. 466.
[2] *Miracle de Saint Jean Chrysostome.*
[3] *Miracle de Saint Jean le Paulu.*

élus. Il est aussi leur défenseur, qui se préoccupe de venger les torts que les hommes leur ont faits.

Les relations de Dieu avec les diables sont moins mauvaises que les rapports de la Vierge avec ces esprits du mal. Les diables le savent juste et ont recours à son jugement. Quelquefois Dieu se sert d'eux pour punir ou épouvanter les pécheurs. Cependant les diables ont bien des raisons de se plaindre du Seigneur : il est trop soumis à la volonté de sa mère et se laisse convaincre trop facilement par elle de jouer un tour à ses ennemis. Souvent ils sont obligés de renoncer à la proie qui de droit leur appartient. Dieu ne dédaigne même pas de motiver sa conduite par des prétextes futiles. L'Enfant voué au Diable n'est pas adjugé à Satan, parce que la mère a donné l'enfant sans le consentement de son mari. Or, Dieu prétend que

> la femme n'a que donner [1]
> A chose qu'elle ait a garder,
> Sanz le vouloir de son seignour.

Ainsi Dieu, même dans ses rapports avec les diables, garde son apparence de juge qui est obligé de donner des raisons sur sa manière d'agir et qui, n'ayant pas le droit de son côté, n'ose arracher une victime des mains d'un scélérat sans s'être justifié auprès de lui, au moins pour la forme. En cela encore, Dieu diffère de la Vierge qui, elle, ne se fait aucun scrupule de lutter contre Satan avec des armes illégitimes et, dans ce contraste, nous voyons exprimés une fois de plus les sentiments populaires à l'égard de Dieu et de la Vierge.

---

[1] *Miracle de l'Enfant donné au Diable*, t. I p. 49, v. 1369.

CHAPITRE III

Le Diable.

L'incarnation du mal. — Lucifer et ses serviteurs. — Son aspect ordinaire. — Sa tactique. — Ses calculs. — Ses succès. — Ses insuccès. — Ses vengeances lorsqu'il n'a pas réussi. — Son pouvoir sur les enfants. — Sa prudence. — Ses exigences et la façon dont il s'acquitte de ses devoirs. — Son attitude envers Dieu et la Vierge. — Conclusion.

... Celui qui atise [1]
Le mal et le bien brise,

le Diable, est une personnalité bien vivante sur la scène française du moyen âge. C'est le contraire de Dieu et de la Vierge, leur adversaire acharné, le plus grand ennemi de l'espèce humaine. Satan veut le mal autant que Notre-Dame et son Fils désirent le bien. Une lutte continuelle a lieu entre la puissance divine et la puissance infernale. Si le Diable est si souvent vaincu, c'est que ses adversaires sont beaucoup plus forts et usent de leur pouvoir au préjudice de l'esprit du mal.

Le rôle du Diable n'a pas été funeste dès l'origine. Jadis Dieu avait créé un ange plus beau et plus parfait que les autres. L'orgueil qu'il ressentit de cette perfection perdit Lucifer — tel était le nom de l'ange — car, en se comparant à ses compagnons, il devint présomptueux et se crut égal à Dieu. Mais le Seigneur n'aime que les humbles, et il punit l'orgueil de Lucifer en le précipitant dans les antres infernaux. Là, l'ange déchu devint souverain à son tour.

[1] *Miracle de Théophile*, Monmerqué et Michel, p. 151, v. 6.

Sa seule préoccupation désormais fut de faire du mal, sa seule joie de subjuguer autant d'hommes que possible pour devenir maître de leurs âmes. Ses nombreux serviteurs ont tous les mêmes instincts du mal et parcourent le monde en cherchant des victimes. Lucifer est sévère. Il exige que les diables accomplissent bien leur devoir; il les bat lorsqu'ils reviennent sans avoir réussi. Leur tâche serait facile, car les habitants de la terre sont enclins au péché et succombent facilement aux tentations, si Dieu et la Vierge ne s'obstinaient à déjouer les tours les mieux combinés, les ruses les mieux ourdies. Pour peu que les diables manquent de vigilance, la victime invoque le secours divin et leur échappe. Les plus fidèles sujets de Satan, ceux qui ont joui de sa protection et de ses bienfaits pendant leur vie terrestre et dont, par conséquent, les diables se croient sûrs, leur sont enlevés de cette manière au moment où ils y pensent le moins.

La plus grande chance de Satan a été de pouvoir séduire Ève, la mère du genre humain. C'est là la gloire qui lui sert d'enseigne, car personne n'ignore que, grâce à cet événement, le péché est entré dans le monde. L'épouvante saisit quiconque y songe.

Autant la Vierge est belle, autant le Diable est hideux. Son apect ordinaire est terrifiant, sa voix un hurlement affreux, ses manières sont grossières et brusques.

Ce n'est cependant pas sous ces apparences repoussantes qu'il est facile de séduire les hommes. Un extérieur plus ou moins élégant, en rapport avec les circonstances, de bonnes manières et une forte dose d'hypocrisie ont plus de chance de réussite. Aussi le Diable prend-il des formes plus affables et plus conformes à ses plans malveillants, lorsqu'il veut avoir du succès. Il sait bien que la douceur et un bon visage plaisent aux gens et enlèvent les soupçons:

Va; fay bien devant eulx le doulx[1]
Si qu'ilz ne puissent percevoir
Que tu les veuillez decevoir
Tant que les aies.

[1] *Miracle de la Mère du Pape*, t. II, p. 383, v. 1069.

— dit un diable à son camarade, qui s'apprête à se rendre auprès du pape dans l'intention de le tenter.

Très souvent aussi Satan se contente de suggérer une mauvaise pensée, des sentiments vils et méchants, sans entrer en contact personnel avec sa proie.

Le Diable tâche de bien profiter des occasions. Il guette ceux qui se trouvent dans un embarras ou une gêne quelconque. Il sait que les hommes éprouvés par la souffrance sont plus enclins à accuser Dieu d'injustice et, par là-même, plus disposés à écouter les mauvais conseils ; que souvent les riches, affectés par la perte de leur fortune, pensent moins au salut de leur âme qu'aux moyens de retrouver leurs biens ; que la femme avide d'aventures galantes, mariée à quelque bon bourgeois, succombe facilement à la séduction d'un jeune homme beau et passionné ; que les nonnes, les moines, les ecclésiastiques qui ont gardé quelques désirs mondains, ne se refusent pas toujours un plaisir, même au prix du péché. Il sait aussi qu'il aura jeu facile auprès des mères stériles et irritées contre Dieu qui ne leur accorde pas les enfants ardemment désirés ; enfin que tous ceux qui sont en proie à la détresse et au désespoir n'y regardent pas toujours de si près, quand ils trouvent quelqu'un qui offre de les tirer de leur triste état.

Le Diable fait de son mieux pour surprendre les secrets désirs des hommes. Dès qu'il juge le moment propice pour réussir, il commence à agir en variant ses propositions et ses tentations selon les différents cas. Aux uns il fait des promesses magnifiques qui suffisent à satisfaire les aspirations les plus hardies : des richesses, des honneurs, la puissance. Aux autres il accorde l'accomplissement de souhaits plus modestes, dont ils font dépendre leur bonheur. Quelquefois il essaye de gagner des personnes très pieuses. Car elles aussi ont des désirs inavoués et dont elles ne se rendent pas compte. Il y a des moments dans lesquels l'ermite le plus austère, la pénitente la plus dévote sentent la dureté de leur sort et regrettent les douceurs de la vie qu'ils ont sacrifiées. Le Diable veille toujours et, sans que l'on

s'en aperçoive, l'homme est assailli par Satan, qui tire des avantages de la faiblesse de sa proie, de la situation difficile, où elle se trouve.

Ces calculs diaboliques sont souvent justes et couronnés de succès; d'autres fois, ils n'aboutissent à rien.

Le séducteur d'Eve est charmant. Il sait plaire à la femme d'Adam par des propos galants et flatteurs, dignes d'un Don Juan de vocation. Il n'oublie pas non plus d'abaisser le mari de la belle, peut-être pour relever son propre mérite. Eve convient que son époux est un peu « durs », quoique « francs ». Le diable :

Ainz est mult sers [1].
Cure nen voelt prendre de soi,
Car la prenge sevals de toi.
Tu es fieblette et tendre chose,
E es plus fresche que n'est rose ;
Tu es plus blanche que cristal,
Que neif que chiet sor glace en val,
Mal cuple em fist li criator :
Tu es trop tendre e il trop dur ;
Mais neporquant tu es plus sage,
En grant sens as mis tun corrage.
Por ço fait bon traire à toi.

Eve écoute avec plaisir ces paroles élogieuses et ne déteste point son galant interlocuteur. Satan profite avec habileté de cette disposition d'esprit. Il excite la curiosité et la convoitise de la femme. Son triomphe est complet. Eve mange la pomme qui, selon les promesses de Satan, la rendra pareille à Dieu, et elle en fait goûter à son époux.

Le Diable s'introduit sous l'apparence d'un valet obéissant et dévot dans l'ermitage de Jean le Paulu [2]. Souvent il a essayé de tenter l'austère vieillard. Toujours il a dû se retirer sans avoir réussi à le corrompre. Cette fois ses efforts sont couronnés de succès. Grâce aux insinuations de son serviteur, dont il ne soupçonne pas la nature, l'ermite commet deux crimes terribles : il viole une jeune fille qui,

---

[1] *Jeu d'Adam*, p. 16, v. 224.
[2] *Miracle de Saint Jean le Paulu.*

égarée dans la forêt, lui a demandé l'hospitalité et ensuite, apprenant que la belle étrangère est la fille du roi, il la tue et jette son corps dans un puits pour se soustraire à la vengeance du père outragé.

Pour séduire la courtisane juive qui doit devenir la mère de l'Antéchrist[1], le Diable se déguise en « jouvencel » habillé à la dernière mode. Ses paroles enjôleuses et ses beaux vêtements lui rendent la victoire facile.

Satan tente une jeune fille[2], enfant de parents très pauvres et honnêtes, qui ne savent comment mettre fin à leur misère. Il lui insinue l'idée de vendre sa beauté et sa jeunesse pour subvenir aux besoins de ses parents.

C'est le Diable qui inspire à une nonne de quitter son abbaye[3]. Le Diable suggère à un archidiacre le meurtre de son évêque[4]. C'est lui qui fait de l'empereur Julien un persécuteur des chrétiens, un apostat acharné[5].

Mais c'est surtout auprès des personnes avides de richesses et de dignités que le Diable triomphe le plus souvent. Il fournit volontiers à l'homme ce qu'il désire en fait de bonheur temporel, car il sait que tel est le bon moyen de captiver les âmes. Théophile, ayant perdu sa position et son avoir, jouit pendant sept ans des dons de Satan[6].

Le chevalier prodigue qui a dépensé son bien en folles largesses, au jeu, au cabaret, sans souci du lendemain, doit au Diable de pouvoir prolonger son indigne train de vie[7].

Heureusement les diables ne réussissent pas toujours lorsqu'ils veulent faire succomber les hommes à la tentation. Il suffit d'être très pur et dévoué à Dieu ou à la Vierge pour résister aux insinuations diaboliques les plus sédui-

---

[1] *Mystère du Jour du Jugement.*
[2] *Miracle de la jeune fille laquelle se voulut abandonner à péché.*
[3] *Miracle de la Nonne qui laissa l'abbaye.*
[4] *Miracle de l'Evêque meurtri.*
[5] *Miracle de l'Empereur Julien.*
[6] *Miracle de Théophile.*
[7] *Miracle du Chevalier qui donna sa femme au Diable.*

santes. D'autre part, il y a des moyens sûrs pour déjouer les ruses du Diable, pour provoquer sa retraite honteuse : une prière, le signe de la croix, l'eau bénite ont la vertu de le rendre impuissant, de lui faire avouer sa faiblesse. La foi et les manifestations religieuses sont la meilleure défense de l'homme, car elles le protègent contre son plus cruel ennemi. De même que des guerriers devant les murs trop résistants d'une ville doivent se retirer en renonçant à l'assaut, le Diable, n'osant pas lutter contre un homme muni de ces armes invincibles, se voit obligé de cesser ses attaques et de prendre la fuite.

Lorsque le prévôt délivré du purgatoire va transmettre un message de Notre-Dame au pape, tous croient que c'est Satan qui a pris les apparences du prévôt, considéré comme mort depuis longtemps. Pour être sûrs de la vérité de leur supposition, le cardinal et le chapelain du Saint Père lui donnent des conseils :

Le cardinal :

Sire, je lo que de la croys [1]
Faciez ja le signe sur li,
Car espoir est ç'un annemi
Qui de lui a pris la samblance
Pour vous faire, s'il peut, grevance
Ou mal aucun...

Le chapelain :

Ce conseil est bon, or est un ;
Et je vous diray que feray.
L'iaue benoite preste aray
Si qu'afin que mal ne nous face
Je li jetteray sur la face
Dès qu'il venra.

Le pape :

Bien est, ainsi ne nous pourra
En riens grever.

Ainsi l'homme a des moyens de se préserver des pièges tendus par l'Ennemi, de se débarrasser de lui. Il ne s'agit

[1] *Miracle du Prévôt délivré du Purgatoire*, t. II, p. 268, v. 1099.

que de les mettre en pratique. Dans des cas douteux, lorsqu'on ne sait pas à qui l'on a affaire, il n'est jamais de trop d'employer des moyens empruntés à la religion et réputés infaillibles.

La mère du pape[1], condamnée à un pèlerinage extrêmement pénible, rencontre sur son chemin un diable déguisé. Il prétend être un envoyé du Saint Père, chargé d'un message ayant pour but d'abréger la dure pénitence de la pauvre femme. Elle ne sait ce qu'il faut en penser. Elle est lasse, elle aimerait bien rentrer chez elle pour se reposer de la vie errante qu'elle est obligée de mener. Mais elle est prête aussi à accomplir sa pénitence jusqu'au bout, si cela est nécessaire. Se trouvant dans cette alternative, elle invoque Marie en faisant le signe de la croix. Aussitôt le tentateur disparaît, et la malheureuse reconnaît à quel danger elle vient d'échapper. Satan est très contrarié de son insuccès. Il lui faut une compensation et, d'accord avec un de ses acolytes, il décide de faire son possible pour s'emparer des fils de la pénitente dévote. Le Diable va chez le pape et essaye de lui persuader qu'en imposant à sa mère une pénitence trop rigoureuse, il s'est rendu coupable d'un grand crime. La pécheresse, n'ayant pas pu supporter son dur pèlerinage, aurait abjuré la foi chrétienne pour adorer les idoles. Le pape doute de la vérité de ce récit et adjure le prétendu messager de confesser s'il est l'Ennemi et s'il a menti. Là-dessus le Diable avoue la vérité et s'enfuit.

Satan n'est pas plus heureux auprès de la pénitente Théodore[2]. Il ne réussit point à la séduire, ni par des menaces, ni en lui parlant au nom de son mari, qui, prétend-il, pense uniquement à l'épouse qui l'a quitté et désire ardemment son retour.

Guillaume du Désert[3] résiste victorieusement aux tentations de l'Ennemi. Satan a pris la figure du père de l'er-

---

[1] *Miracle de la Mère du Pape.*

[2] *Miracle de Théodore.*

[3] *Miracle de Guillaume du Désert.*

mite pénitent pour triompher de lui. Mais son subterfuge est employé en vain.

Saint Jean Chrysostome[1] n'est aucunement troublé par les railleries du Diable, qui vient le voir au désert. La vertu de la marquise de la Gaudine[2] est inattaquable.

Le Diable d'ailleurs ne manque pas de se venger de ses insuccès. Guillaume du Désert est puni de sa résistance par des coups et laissé tout seul, presque inanimé, dans un état désespéré. Saint Jean Chrystome est sévèrement châtié parce qu'on lui attribue une lettre anonyme, fort injurieuse pour le roi. C'est le Diable qui en est l'auteur. Il a si bien imité l'écriture du saint que celui-ci est rendu responsable du contenu et doit expier son prétendu crime. Satan joue un bien mauvais tour à la marquise de la Gaudine. L'oncle de cette dame vertueuse est dans ce cas l'exécuteur des méchantes trames diaboliques. Théodore, pareillement, doit payer cher la déception qu'elle a causée au Diable. Mais n'insistons pas.

Le pouvoir de Satan ne s'étend pas seulement sur les personnes adultes, conscientes de leurs actes, mais aussi sur des enfants nouveau-nés qui, grâce à l'influence diabolique, deviennent bientôt très précoces ou des monstres de méchanceté. La faute en est aux mères. Dans un moment de colère contre Dieu, elles conçoivent des enfants qui ont le diable au corps. La punition de leur péché ne retombe pas seulement sur elles, mais aussi sur leurs enfants, qui doivent en porter les conséquences. Ainsi, tout innocents qu'ils sont, « l'Enfant donné au Diable » et « Robert-le-Diable » sont durement éprouvés par la faute de leur mère, et ce n'est qu'après de longues démarches du premier et de ses parents et une pénitence extraordinaire du second, que le Diable est obligé de lâcher prise, et qu'il perd tout pouvoir sur eux.

Ainsi les drames religieux nous font voir dans tous les

---

[1] *Miracle de Saint Jean Chrysostome.*
[2] *Miracle de la Marquise de la Gaudine.*

méfaits, dans tous les crimes provenant de la défaillance de l'homme en face des tentations de la chair et des sens qu'on n'a pas su vaincre, des œuvres du Diable. C'est lui aussi qui est l'auteur ou l'initiateur des calomnies, des délations, des fausses accusations, de différentes actions d'une portée plus ou moins nuisible aux hommes, surtout à ceux qui sont trop humbles ou trop timides pour se défendre avec autorité.

Mais le Diable est souvent malheureux dans ses entreprises. Il doit toujours craindre d'être vaincu ou trompé. C'est ce qui l'a rendu prudent et méfiant. Quand il croit fermement tenir un homme, et qu'il lui promet l'accomplissement de ses désirs, il veut avoir une lettre d'obligation en retour des services qu'il rend. Il n'a pas foi en la parole donnée. Des « lettres pendanz », bien rédigées et bien claires, munies de la signature du débiteur, sont indispensables pour conclure le marché. Trop souvent il a été attrapé pour avoir consenti aux pactes sans avoir demandé un document en échange :

Il te covient[1]
De toi aie lettre pendanz,
Bien dites et bien entendanz ;
Quar maintes genz m'en ont sorpris
Por ce que lor lettres n'en pris :
Por ce les vueil avoir bien dites.

Quelquefois le Diable exige que la lettre soit écrite avec le sang de son futur sujet, avant de lui accorder les jouissances de l'alliance :

De ton sang lettre me feras[2]
Et de ta main tu l'escripras,
Puis après tu seras pourveu.

Il va sans dire que celui qui veut conclure un pacte avec le Diable, doit renier Dieu, la Vierge, les saints, sa foi, pour n'adorer désormais que son nouveau maître :

---

[1] *Miracle de Théophile*, M. et M., p. 145, v. 15.

[2] *Miracle du Chevalier qui donna sa femme au Diable*, Viollet-le-Duc, t. III, p. 453, v. 19.

Voudriiez vous Dieu renoier[1]
Celui que tant solez proier,
Toz ses sainz et toutes ses saintes?
Et si devenissiez, mais jointes,
Hom a celui qui ce feroit
Que vostre honour vous renderoit;
Et plus honorez seriiez,
S'a lui servir demoriiez,
C'onques jor ne péustes estre.
Créez-moi, lessiez vostre mestre.

. . . . . .

... La Trinité regnyeras[2]
Et la foy de toute l'Eglise.....
La Vierge Marie regnieras.....[3]

Les hommes qui deviennent de la sorte des sujets de Satan sont faciles à reconnaître, car il leur donne une règle de conduite très stricte, exactement opposée à celle que doivent suivre les serviteurs de Dieu:

Jamès povre homme n'ameras:[4]
Se povres hom sorpris te proie,
Torne l'oreille, va ta voie;
S'aucuns envers toi s'umelie,
Respon orgueil et félonie;
Se povres demande à ta porte
Si garde qu'aumosne n'en porte
Douçor, humilitez, pitiez,
Et charitez et amistiez,
Jeüne fère, pénitance,
Me metent grant duel en la pance.
Aumosne fère et Dieu proier,
Ce me repuet trop anoier;
Dieu amer et chastement vivre,
Lors me samble serpent et guivre
Me menjue le cuer el ventre.
Quant l'en en la meson Dieu entre
Por regarder aucun malade,
Lors ai le cuer si mort et fade
Qu'il m'est avis que point n'en sente;
Cil qui fet bien si me tormente.

---

[1] *Miracle de Théophile*, p. 141, v. 16.
[2] *Miracle du Chevalier qui donna sa femme au Diable*, p. 455, v. 6.
[3] *Ib.* p. 456, v. 5.
[4] *Miracle de Théophile*, p. 145, v. 26.

Va-t'en ! tu seras seneschaus ;
Lai les biens et si fai les maus :
Ne juger ja bien en ta vie,
Que tu feroies grant folie
Et si feroies contre moi.

Cependant toutes ces précautions sont inutiles, si Dieu s'oppose à la perdition d'une âme, et bien souvent le Diable doit se retirer sans avoir obtenu aucun avantage du pacte, dont il s'était promis de grands profits. Bien au contraire : c'est lui le leurré, puisque, de son côté, il a consciemment rempli les conditions. Il n'est point avare, il pourvoit largement ses clients d'argent, d'honneurs ou de ce qu'ils désirent le plus. Quant aux âmes qui sont le prix de ce qu'il donne et qui lui reviennent de droit, il ne les réclame qu'après de longs délais, et sa magnanimité va jusqu'à se laisser marchander. Les hommes profitent de sa bonhomie pour le tromper avec plus d'assurance et ne se font aucun scrupule d'agir d'une manière malhonnête, même après avoir accepté d'importants services.

« L'enfant voué au Diable[1] » revient de droit à Satan dès sa naissance. La malheureuse mère supplie les diables qui viennent chercher leur proie, de lui permettre de garder l'enfant nouveau-né pendant sept ans. Les diables y consentent et ne reviennent qu'au terme fixé pour la prise de possession de leur victime. La dame qui, depuis qu'elle est consciente du crime terrible qu'elle a commis à l'égard de son fils, n'a pas joui d'une seule minute de tranquillité, prie les envoyés de Satan de lui accorder encore un délai de huit ans, après quoi, affirme-t-elle, elle ne s'opposera plus aux revendications justifiées de son créancier. Ce n'est là qu'une ruse. Car, malgré son anxiété, la coupable ne perd pas l'espoir de gagner du temps et, par la suite, de tromper Satan. Les événements lui donnent raison. Les diables se laissent fléchir et se contentent d'un écrit signé et scellé qui leur assure la possession de l'enfant lorsqu'il aura atteint

[1] *Miracle de l'Enfant donné au Diable.*

l'âge de quinze ans. Mais, grâce à l'intervention de Notre-Dame, les réclamations des diables portant sur l'adolescent sont annulées la veille même du jour fatal qui devait le livrer pour toujours au pouvoir satanique.

Le Diable est aussi « bon diable » à l'égard de Dieu. Malgré ses fréquentes déceptions et l'animosité qui règne entre les deux puissances, il a foi en la justice divine et, dans les cas délicats, il recherche lui-même le jugement du Seigneur.

Après avoir gagné l'âme de « l'archidiacre qui tua l'évêque, » un diable conseille de l'emporter aussitôt « en enfer le chaut ».

1er diable:

Non ferons, Sathan ; ains yrons [1]
Porter la devant le vray juge,
Si dirons qu'il la nous adjuge
Comme nostre acquise.

2me diable:

Tu en parles en bonne guise.
Or soit ; mettons-nous à la voye ;
S'ay ge grant paour que Maroye
Ne la debate.

1er diable:

Que dis tu ? C'est nostre advocate,
Au mains en ceste plaidoirie,
Vien t'en et ne t'en souffres mie :
El n'en a cure.

De même les diables en appellent à Jésus dans le *Miracle de l'Enfant donné au Diable.*

Il est vrai que parfois il leur arrive de n'avoir pas confiance dans l'équité de Dieu à leur égard. Irrités contre lui, ils ne se gênent pas de dire qu'il les trompe:

Touz jours nous jeue Dieu soubz chappe, [2]
Qui nous fait si d'un a un b
Que touz jours nous sommes gabé
Et perdons tout.

---

[1] *Miracle de l'Evêque meurtri*, t. I, p. 138, v. 970.
[2] *Miracle de Pierre le Changeur*, t. VI, p. 249, v. 578.

Ils expriment leurs regrets d'avoir eu recours à Dieu et, comprenant quelle influence Notre-Dame exerce sur son Fils, ils prétendent même très irrévérencieusement que Dieu a peur de sa Mère qui le battrait, s'il ne faisait pas sa volonté :

Esté avons fol et estout [1]
De nous en estre sur li mis,
Car touz jours nous est ennemis
Quant sa mére vient à l'afaire ;
Autrement ne l'oseroit faire,
Et s'il le faisoit, abatuz
Seroit de sa mére et batuz...

Somme toute, sur la scène, le Diable qui représente l'incarnation du mal, est un personnage drôle, prêtant à la raillerie, plutôt, qu'un objet de crainte. Ses hurlements, son langage souvent indécent, ses insuccès continuels devaient égayer les spectateurs plus encore que leur rendre odieuses ses machinations malveillantes, son désir de nuire à tout le monde. Faut-il en conclure que les dévots du moyen âge ne redoutaient pas Satan, ou qu'ils ne croyaient pas à son existence? Nous ne le pensons pas. Ne feignait-on pas plutôt le mépris et l'insouciance à l'égard des diableries, le courage à l'égard de Satan, tout en le croyant aussi perfide et malin qu'il est dépeint dans les pièces de théâtre? La croyance au Diable a dû nécessairement être tout aussi forte que la foi en Dieu. Car les hommes qui voyaient le bien et l'attribuaient à Dieu, ne pouvaient fermer les yeux à l'évidence du mal et ne pas en chercher l'auteur.

La personnification du mal est la conséquence naturelle de la tendance à matérialiser toute chose. Nous sommes convaincu que la représentation du Diable comme ennemi de Dieu, de ses compagnons célestes et du genre humain, tel qu'il nous apparaît au théâtre, correspond aux croyances répandues à son sujet. Quant au côté comique de Satan, ne serait-il pas juste de supposer qu'on se permettait sou-

---

[1] *Miracle de Pierre le Changeur*, t. VI, p. 249, v. 582.

vent de raillier au théâtre une puissance que d'habitude on osait à peine appeler par son nom? qu'on se moquait du Diable en plein jour et en sécurité au milieu d'une société nombreuse, tandis qu'on le craignait d'autant plus dans la solitude et dans l'obscurité? D'ailleurs, sans une vraie peur du Diable, la plupart des actions inspirées par la foi n'auraient pas été accomplies : la croyance à l'enfer aurait perdu sa raison d'être.

CHAPITRE IV

Les Saints.

Leur importance. — Comment acquiert-on la sainteté ? — A quels signes reconnaît-on un saint ? — Les saints dans les *Miracles* : les bienheureux au paradis, les martyrs, différents saints.

La croyance aux saints, si générale et si vivante au moyen âge, est abondamment représentée dans le théâtre que nous étudions. Nous avons vu que la religion médiévale est le monothéisme. On croit en un seul Dieu. Cependant le culte de la Vierge, prenant des proportions démesurées, devient une adoration. Il y a des hommes qui arrivent à préférer Notre Dame au Créateur ; il y en a d'autres qui restent attachés à la Reine du Ciel, tandis qu'ils négligent leurs devoirs envers Dieu. Nous en pouvons dire presque autant du culte en l'honneur des saints. Aux yeux des pieux catholiques du moyen âge, un saint est un homme qui a su mériter la gloire éternelle et qui, une fois au ciel, peut rendre d'importants services à ses amis terrestres en intercédant pour eux. De là vient que dans la vie de certaines personnes le saint patron supplante Dieu : c'est lui qu'on prie et qu'on vénère ; c'est de lui qu'on attend tous les biens ; c'est à lui qu'on attribue des miracles. Dans tous les cas, l'importance des saints est très considérable. Qui a su gagner l'amitié d'un bienheureux, peut être sûr de n'être jamais entièrement délaissé ; quand tous les autres hommes auraient abandonné le serviteur d'un saint, le secours de son ami céleste ne lui fera pas défaut. Car les saints, vivant

au ciel, ont toutes facilités pour communiquer avec Dieu et la Vierge et n'oublient jamais les hommes qui leur sont dévoués. De nombreux exemples, connus de tout le monde, sont là pour attester le fait.

Mais avant de devenir des saints, les élus de Dieu ont dû mériter la gloire éternelle, la vie au paradis. Que faut-il faire pour arriver à la sainteté ? Comment peut-on être sûr qu'un homme appartient au nombre des élus ?

Des personnes très pures et très vertueuses, entièrement dévouées à Dieu, peuvent être des saints, déjà pendant leur vie terrestre. D'autres ne deviennent saints qu'au moment de leur mort. Des souffrances endurées au nom de Dieu, une mort héroïque due à la constance dans la foi, méritent la sainteté à celui qui les supporte sans fléchir. Un grand pécheur peut aussi devenir un saint, soit qu'il rachète sa faute par une pénitence rigoureuse, soit qu'il en obtienne le pardon par une contrition excessive. Si Dieu prend en gré son repentir, rien ne peut empêcher que le coupable n'entre dans la gloire. Aux yeux du Seigneur toute une vie honnête a souvent moins de valeur que le repentir et la pénitence d'un criminel.

La sainteté d'un individu se manifeste par des miracles que Dieu lui fait faire, ou qu'il opère en sa faveur. Des prodiges émerveillent les hommes et convertissent les incrédules. Cependant, le pouvoir de guérir des malades, de ressusciter des morts, de produire toute espèce de phénomènes surnaturels, vient souvent du Diable. Mais on peut reconnaître, à deux indices incontestables, si c'est un homme de Dieu ou un serviteur de Satan qui est l'auteur d'un miracle. Un saint ne peut faire que ce qui sert à l'accroissement de la gloire de Dieu, et ses prodiges sont durables. Satan, au contraire, fait accomplir des miracles propres à diminuer la gloire de Dieu ; de plus, ses artifices s'évanouissent aussitôt, si telle est la volonté du Seigneur [1]. Au moment du décès et après la mort d'un saint, Dieu peut faire con-

[1] *Mystère du Jour du Jugement.*

naître sa sainteté de beaucoup de manières, qui sont toujours des témoignages de sa grandeur et ne manquent jamais d'être à l'avantage de l'espèce humaine.

Les légendes des saints, dramatisées dans les *Miracles*, sont empruntées pour la plupart à la *Légende dorée* et, reposant sur des traditions populaires très en vogue alors, ne sont que la reproduction exacte ou l'illustration des croyances répandues sur le compte des saints. Nous voyons des saints qui, habitant déjà le ciel, rendent des services à leurs amis sur la terre, ou quittent parfois leur demeure et viennent rejoindre les hommes, tantôt pour un message que Dieu leur confie et dont ils ont hâte de s'acquitter, tantôt pour des miracles qu'ils opèrent au nom de la puissance et de la miséricorde divines.

D'autres sont représentés pendant leur vie sur la terre: des martyrs, qui emploient leur vie à faire du bien au nom de Dieu et qui, en butte aux persécutions féroces des ennemis de l'Eglise, refusent de renier leur foi malgré les plus cruelles souffrances; des hommes et des femmes qui parviennent, par différents moyens, à vivre et à mourir en odeur de sainteté.

Dans le premier groupe nous pouvons ranger tout d'abord Saint Nicolas, dans le *Jeu* qui porte son nom. L'armée des croisés est défaite par les païens. Tous les soldats chrétiens, à l'exception d'un seul, ont péri. Les Sarrasins trouvent ce survivant, le «prud'homme», agenouillé devant une image de Saint Nicolas. Traduit devant le roi païen et interrogé sur son «Mahon cornu», le «prud'homme» en fait l'éloge: Saint Nicolas est le patron des biens terrestres, rien de ce qu'on a mis sous sa garde ne peut être perdu. Mais il a beaucoup d'autres pouvoirs et vertus, très précieux pour les hommes:

Sire, chou est sains Nicolais[1]
Qui les desconsillies secourt;
Tant sont ses miracles apertes:
Il fait r'avoir toutes ses pertes;

[1] *Jeu de Saint Nicolas*, p. 60, v. 518.

Il ravoie les desvoies,
Il rapele les mescreans,
Il ralume les nonvoians,
Il resuscite les noïies ;
Riens qui en se garde soit mise,
N'ert ja perdue, ne maumise.
Tant ne sera abandonnee ;
Non se chis palais est plain d'or,
Et il geust seur le tresor :
Tel grasse li a Diex donnee.

Le roi, incrédule, veut éprouver le saint. Il fait annoncer par tout le pays que son trésor restera ouvert ; ni clef ni serrure ne le protégeront. Seule l'image de Saint Nicolas est posée dessus. Trois voleurs croient pouvoir profiter de l'occasion. La nuit venue, ils s'introduisent dans le palais et emportent le trésor. Le roi et les courtisans se désolent. Mais le saint ne se laisse pas railler : son image doit suffire pour protéger ce qui lui est confié. Il apparaît aux voleurs épouvantés et les accable de ses reproches :

Mout par feistes grant desroi [1],
Quant l'osastes onques penser.
Bien deust le tresor tenser
L'image qui estoit sus mise.

Les larrons se hâtent de rapporter ce qu'ils ont pris. Le pouvoir du saint est démontré, le « prud'homme », destiné à une mort cruelle, est sauvé, les païens se convertissent en confondant Saint Nicolas avec Dieu.

Le roi païen :

En lui est mes cuers si entirs [2]
Que jamais ne querrai autrui.

N'importe, il est bon chrétien, quoiqu'il n'ait qu'échangé le dieu Tervagan contre le dieu Nicolas.

Un autre miracle est opéré par Saint Mercure, patron de la ville de Césarée. L'empereur Julien l'Apostat, persécuteur acharné des disciples de Jésus, a juré d'exterminer les

[1] *Ib.*, p. 99, v. 1298.
[2] *Ib.*, p. 106, v. 1443.

chrétiens de cette ville. La cause de sa fureur contre les malheureux habitants de Césarée est très futile : Saint Basile, l'évêque chrétien, a offert trois pains d'orge à l'empereur, dans l'intention de l'honorer. Julien ne le prend pas ainsi ; il se croit insulté et menace les chrétiens d'un châtiment terrible. Obligé de se mettre en campagne, il remet à plus tard l'exécution de ses projets de vengeance. L'empereur parti, Saint Basile exhorte les fidèles à invoquer la protection de Notre-Dame et des saints contre l'impie persécuteur. La Vierge entend les prières et décide de se servir du patron de la ville pour les exaucer. Elle ordonne à Saint Mercure d'aller tuer l'empereur. Le saint prend ses armes qui, en guise de reliques, sont enfermées dans une châsse à l'église, et exécute l'ordre reçu. Saint Basile, qui a eu une vision de tout ce qui s'est passé, veut s'assurer de ne pas avoir été abusé. Il examine la châsse précieuse et la trouve vide. Au bout de quelque temps, les armes du saint y rentrent miraculeusement, teintes encore du sang de Julien[1].

Dans le *Miracle du Pape qui vendit le baume*, Dieu se sert de Saint Pierre pour ramener dans le bon chemin le chef de l'Eglise. Le pape a gravement péché contre le saint : il a consenti, pour la somme de deux cents besants, de priver l'Apôtre d'un baume très précieux qu'un homme, engagé par un vœu, fournissait pour l'entretien de deux lampes dans la chapelle de Saint Pierre. Le saint a bien vu ce qui s'est passé, mais il n'a pas voulu se plaindre à Dieu. Il se souvient que Jésus avait enseigné de pardonner au pécheur :

quant jadis[2]
Pape m'euz fait, tu me dis
Quant de pecheur te demandoye
Se par set foiz le recevroye
A mercy, se pechié l'encombre,
Que non set foiz, mais par le nombre,
De soissante et dis, pére chier...

---

[1] *Miracle de l'Empereur Julien.*
[2] *Miracle du Pape qui vendit le baume*, t. I, p. 365, v. 280.

Dieu veut bien exercer sa miséricorde; mais il faut que Saint Pierre aille épouvanter le pape pour l'amener au repentir. Saint Pierre s'acquitte de sa mission, en menaçant le coupable des peines de l'enfer pour l'avoir privé de lumière :

Et pour ce que privé tu m'as[1]
De lumiére, privé seras
De la clarté qui sanz fin dure,
Et en enfer en paine dure
Et en tenébres seras mis.

C'est Saint Pierre aussi qui absout le pape repentant. Quant aux escarboucles qui doivent remplacer les anciennes lampes dans la chapelle du saint, il les fait porter à la chapelle de la Vierge et suspendre en honneur de la Mère de Dieu.

Saint Prist se montre ami fidèle de celui qui l'a si souvent invoqué et qui a si bien solennisé ses fêtes. Le prévôt Etienne, qui languit au purgatoire, l'a bien honoré toute sa vie; il n'est donc que juste de se souvenir de lui lorsqu'il est en détresse. Etienne :

m'a fait[2]
Honneur et mainte reverance
Et especialement en ce
Que touz jours ma feste gardoit
Conme cil qui fiance avoit
En moy tresespecialement...

... dit le saint à ses compagnons Saint Laurent et Sainte Agnès. Il sait si bien parler en faveur de son protégé qu'il obtient le pardon des bienheureux que le prévôt a offensés, ainsi que l'intercession de la Vierge. Sur un ordre de Notre-Dame, il va en personne au purgatoire pour en retirer le malheureux pécheur.

Quelques saints, séjournant au ciel, n'ont que de petits rôles dans les *Miracles*. Saint Paul, Saint Jean, Saint Laurent, Sainte Agnès, etc., accompagnent Dieu et la Vierge

---

[1] *Ib.*, t. I, p. 366, v. 334.
[2] *Miracle du Prévôt délivré du Purgatoire*, t. II, p. 252, v. 602.

dans leurs visites ou sont chargés de différents messages de moindre importance. Ainsi, Saint Paul et Saint Pierre sont envoyés auprès de l'empereur Constantin pour lui indiquer le moyen d'être guéri de la lèpre[1].

Plus nombreuses sont les apparitions des saints martyrs sur la scène. Ils accomplissent des miracles, ils guérissent des malades, ils font leur possible pour convertir les infidèles à la foi de Jésus. Vivant dans des pays païens, ils ne craignent pas de se dire chrétiens, de prêcher l'Evangile, de blâmer l'idolâtrie. Naturellement ils s'attirent des persécutions.

Tous se distinguent par un trait caractéristique : le désir de souffrir pour Dieu, comme Jésus a souffert pour eux. Les offres les plus séduisantes ne réussissent pas à ébranler leur foi, aucun n'abjure sa religion, aucun ne consent à sacrifier aux idoles, ne fût-ce que pour la forme.

Tous, au contraire, sont animés d'un zèle extrême de convertisseur. Au milieu des plus affreux supplices, ils ne cessent point de prier pour ceux qui les persécutent et les torturent ; ils demandent à Dieu de faire servir leur mort à la conversion des païens qui sont témoins de leur martyre. Ils louent Dieu et la Vierge jusqu'au dernier moment, et jamais un reproche ni un murmure ne leur échappe. Ils se recommandent à Dieu en lui rappelant que c'est en son nom qu'ils souffrent et que, pour cette raison, il leur doit la force nécessaire pour endurer tous les tourments.

Pleins de douceur envers leurs bourreaux, ils ne font aucune difficulté de leur obéir et leur pardonnent de grand cœur. Les nouveaux convertis, païens d'hier, ne se distinguent point en leurs sentiments des chrétiens les plus affermis dans leur foi : comme eux, ils désirent souffrir, comme eux, ils meurent avec joie. Souvent des païens convertis regrettent de ne pas pouvoir courir au martyre et envient leurs frères plus heureux qu'eux. L'ermite Barlaam, cité devant le roi Avenir, expose les raisons qui l'ont

---

[1] *Miracle de Saint Sevestre.*

décidé à devenir chrétien et à renoncer au monde. Il espère que le roi le fera mourir, et il se désole lorsque le roi le renvoie sans lui avoir fait de mal.

E! Diex, pour quoy m'est-il ainsi [1]
Qu'il ne m'a fait morir pour toy?
Bien feusse eureux s'en ta foy
Morusse ainsi.

La conviction seule que leur vie est encore nécessaire, qu'ils peuvent être utiles au christianisme, est capable d'empêcher ces fanatiques de s'offrir aux persécutions. Volontiers ils se dénoncent eux-mêmes comme chrétiens, afin de mériter le ciel en versant leur sang pour la foi.

Les jeunes gens sont aussi fermes que les vieillards et, s'il se peut, plus empressés encore, plus enthousiastes. Saint Panthaléon, âgé de quinze ans seulement, tout joyeux que Dieu l'ait choisi pour s'offrir en sacrifice, se déclare prêt au martyre. L'empereur lui rappelle le sort d'un chrétien supplicié. Panthaléon répond :

Se tel viellart pour le non [2]
Dieu a voulu tant soustenir,
Je qui sui jeune et a venir,
Encore doy je miex souffrir
Et moy a plus grant peine offrir

Courageusement il va au-devant des tourments les plus cruels, et lorsqu'on le conduit à la mort, il s'en réjouit :

Amis, par ceste mort delivre [3]
Seray de la mort pardurable ;
Pour ce l'ay je bien agreable
Et bien me plaist.

D'où venait la force des martyrs, comment ont-ils pu résister si longtemps aux souffrances et mourir avec tant d'héroïsme, la joie au cœur, les louanges de Dieu aux lèvres? Evidemment les dévots du moyen âge ne songeaient

[1] *Miracle de Barlaam, Josaphat et le roi Avenir*, t. III, p. 256, v. 352.
[2] *Miracle de Saint Panthaléon*, t. III, p. 349, v. 1146.
[3] *Ibid.*, p. 367, v. 1641.

pas à expliquer ces merveilles autrement que par l'intervention divine. Dieu et la Vierge n'abandonnent pas leurs élus ; s'il est nécessaire, ils descendent en personne ou envoient des anges pour soulager et protéger leurs fidèles. C'est grâce au secours d'en haut que Panthaléon peut endurer son supplice, que les mains des bourreaux en train de le torturer se dessèchent. Deux prêtres païens et le médecin Miron tombent foudroyés tous les trois, tandis que s'éteint le feu allumé sous le chaudron où on a mis Panthaléon. L'épée se plie miraculeusement au moment où il doit avoir la tête tranchée. Saint Ignace marche nu-pieds sur des charbons ardents sans se faire de mal. Un ermite que Dieu lui envoie dans sa prison, le console et le guérit de ses blessures à l'aide d'un onguent, don de la Vierge. Un ange, le même qui a servi de guide à l'ermite, apporte la nourriture au détenu. Les lions lâchés sur le saint le tuent enfin, mais se détournent du cadavre sans vouloir le dévorer[1]. Saint Laurent jouit du secours de l'ange Michel qui vient du ciel pour essuyer le sang de ses blessures et l'encourager à la persévérance[2]. Tous les martyrs ont des visions, ils entendent des voix, de la musique, et sentent un parfum délicieux.

Reste à considérer les saints dont la vie, plus ou moins édifiante dans ses vicissitudes, se déroule, pour ainsi dire, sous les yeux des spectateurs. Leur sainteté est due à des causes diverses : tantôt à une vie exemplaire, vouée à Dieu et au bien du prochain, active et utile ; tantôt à une pénitence extraordinaire qui rachète tous les péchés ; tantôt à l'abandon du monde, de ses plaisirs et de ses biens qu'on échange contre la solitude, la pauvreté, l'ascétisme.

Saint Basile[3], l'évêque de Césarée, est un digne ecclésiastique qui ne s'occupe que du bien de ses ouailles. Aussi ses prières sont-elles efficaces. Dieu et la Vierge lui témoignent leur amitié en faisant tuer l'empereur Julien.

---

[1] *Miracle de Saint Ignace.*
[2] *Miracle de Saint Laurent.*
[3] *Miracle de l'Empereur Julien.*

Saint Sevestre est un pape plein de mérite et qui tâche de faire de son mieux en convertissant les païens [1].

Saint Jean Chrysostome doit sa sainteté moins à ses qualités et à son honnêteté qu'à l'humilité avec laquelle il supporte les dures épreuves qui lui sont réservées. Protégé au désert par la Vierge, il veut écrire un livre de louanges en son honneur. Le Diable renverse son encre. Jean commence à écrire avec sa salive : les lettres sont changées en or. Lorsque, diffamé, il est envoyé en punition dans un couvent, il recouvre miraculeusement sa main que le roi lui a fait couper, et un ange proclame son innocence [2].

Saint Alexis renonce au monde et vit en mendiant pendant dix-sept ans sous le porche d'une église. Par excès d'humilité il n'ose pas entrer dans le sanctuaire. Dieu fait connaître le saint homme au sacristain et ordonne à ce dernier de l'amener devant l'autel. Alexis s'échappe. Il croit ne point mériter l'honneur qui lui arrive. Il veut vivre inconnu et tout à sa dévotion. Dieu dirige à Rome le bateau sur lequel il fuit. Là, dans la maison de ses parents, il habite pendant dix-sept ans encore, sans se faire reconnaître, malade et pauvre, subissant les mauvais traitements des valets de son père. Dieu ordonne à Alexis d'écrire sa vie ; au moment de la mort de son serviteur dévoué, il révèle sa sainteté aux gens assemblés à l'église et fait chercher son âme [3].

Le duc Guillaume a entaché sa conscience de beaucoup de péchés. Mais son repentir, sa vie austère dans un ermitage, effacent ses crimes. La Vierge le guérit des coups qu'il a reçus des diables et, à sa dernière heure, sur un ordre de Dieu, elle emporte l'âme de Guillaume au paradis [4].

L'austérité de la vie solitaire n'empêche pas l'ermite Jean de commettre un crime ignoble. Après une pénitence extraordinaire, qui dure sept ans, Dieu lui pardonne par la

---

[1] *Miracle de Saint Sevestre.*
[2] *Miracle de Saint Jean Chrysostome.*
[3] *Miracle de Saint Alexis.*
[4] *Miracle de Saint Guillaume du Désert.*

bouche d'un enfant nouveau-né et atteste la sainteté du coupable en ressuscitant à sa prière la jeune fille que celui-ci a assassinée [1].

Sainte Bautheuch est une femme extrêmement charitable qui ne songe qu'à faire du bien aux pauvres et aux malheureux. Sa foi en la justice divine va si loin qu'elle n'hésite pas à punir cruellement ses fils, afin de leur épargner la souffrance dans l'autre monde [2].

L'abbesse délivrée, la femme du roi de Portugal, la mère du pape, Guibour qui fit étrangler son gendre, Pierre le Changeur, Robert le Diable, etc., etc., tous les personnages pour lesquels Dieu et la Vierge ont, dans les *Miracles*, des bontés particulières, sont plus ou moins des saints, sans qu'on leur donne officiellement cette épithète.

---

[1] *Miracle de Saint Jean le Paulu.*
[2] *Miracle de Sainte Bautheuch.*

CHAPITRE V

Le Ciel, l'Enfer, le Purgatoire.

L'immortalité de l'âme. — Les suppositions relatives au sort de l'âme après sa séparation du corps. — Les traditions anciennes. Leur développement au moyen âge. — Le ciel, l'enfer et le purgatoire d'après les pièces de théâtre.

L'immortalité de l'âme est un des articles de foi fondamentaux des chrétiens. La conviction que seul le corps de l'homme est soumis à la mort et à la putréfaction, que son âme ne meurt pas, qu'elle vit éternellement, devait faire naître nécessairement des suppositions relatives au sort de l'âme après sa séparation du corps. La Bible donnait des idées vagues sur le ciel et l'enfer. Les allusions de Jésus, concernant la vie future, ne pouvaient suffire aux fidèles pour se représenter d'une manière précise les destinées de l'âme après la mort de la chair. Toutefois, les chrétiens savaient que les âmes des justes étaient admises au ciel, dans la résidence de Dieu, tandis que les âmes des impies et des infidèles étaient précipitées en enfer, au séjour du prince des ténèbres et des démons; ils n'ignoraient pas que les âmes des justes allaient au devant de la vie éternelle, du bonheur parfait sans fin : qu'au contraire, celles des réprouvés ne pouvaient échapper à la mort perpétuelle, aux peines terribles sans fin, elles aussi. Enrichies d'un passage de la I Epître de Saint Paul aux Corinthiens (Ch. III, 13-15), d'où sortit la croyance au purgatoire, ces traditions anciennes, interprétées et développées par les saints et les

Pères de l'Eglise, atteignirent leur plus haut degré de développement au moyen âge et devinrent une des convictions les plus puissantes, la plus puissante même, du monde chrétien médiéval, l'arme la plus redoutable dans la main des prêtres pour se soumettre les croyants. Le mystère impénétrable qui enveloppe le sort des âmes, l'impossibilité de connaître leur séjour tant que l'homme se trouve sur la terre, l'absence de certitude en ce qui concerne la vie après la mort, devaient immanquablement exercer un charme tout particulier sur les esprits des Français du moyen âge. Les points de départ donnés, l'imagination, ne se heurtant pas à la réalité des faits, ne pouvait pas ne pas créer des fictions bizarres, propres à tenir en éveil la conscience des innocents et des coupables.

Dans nos pièces, les croyances sur le ciel, l'enfer et le purgatoire se manifestent surtout dans l'effroi inspiré par l'idée des peines éternelles d'un côté et dans l'espoir des jouissances célestes de l'autre. Cependant nous y trouvons aussi de nombreux détails, se rapportant à l'image que se faisaient les « vrais » chrétiens de la vie future et des lieux où elle s'écoule.

Donc, à l'heure suprême de la mort, l'âme se sépare du corps de l'homme et quitte la terre pour la demeure qui lui est destinée. Mais le même lieu n'est pas assigné à toutes les âmes. Celle qui, pendant sa vie terrestre, a su plaire à Dieu et obtenir sa grâce par différents moyens, est récompensée de son amour, de ses bonnes œuvres ou de son repentir. Sa demeure désormais est le paradis. Les âmes des hommes qui ont été coupables de quelques légers méfaits, de fautes vénielles non expiées, subissent les peines du purgatoire. Enfin, les âmes des grands pécheurs impénitents, des impies et des incrédules, sont condamnées à l'enfer.

Quel est le sort de ces différentes âmes, quelle est la vie qu'elles mènent dans leurs habitations respectives, et quel est l'aspect de celles-ci?

Rien n'égale le bonheur et la joie des élus que Dieu a

admis au paradis. Ils y vivent dans une béatitude parfaite, sans soucis, sans crainte, sans douleur. La souffrance et la tristesse sont exclues de ce lieu béni. Aucune des misères de la terre, aucune des passions humaines n'atteint les habitants du ciel :

Par dessa sera vostre hostez [1]
Saintes gens, trestuit estes roys,
Jamais jour n'avroiz nuls desroiz,
Fain ne soif, meschief ne mesaise,
Jamais chose qui vous desplaise
Ne verrez ne ne panserez,
Touz jours mais en joye serez,
Et serez tuit empli de grace,
Et si verroiz Dieu en la face,
Plus grans merites avrez que anges.

Toujours jeunes, toujours belles, ces âmes passent leurs jours dans une harmonie que personne ne trouble, dans l'amour sans bornes. Une fois au ciel, on ne peut plus haïr :

Haainne ne peut en nous estre [2]
Puisqu'en gloire sommes celestre,
Car en grace sommes parfaiz.

Toujours en compagnie de Dieu, de la Vierge, des anges et des saints, les âmes bienheureuses assistent et prennent par aux délibérations divines et peuvent rendre des services à leurs amis qui vivent encore sur la terre. — La beauté de la demeure céleste ne saurait être imaginée. Rien dans ce monde ne lui est comparable. Si l'on accumulait toutes les belles choses connues des hommes, en éliminant les laides, on ne parviendrait jamais à se faire une image qui reproduirait de loin la splendeur céleste. Elevé au-dessus de la terre, ce lieu de délices renferme tout ce qui peut charmer les sens. De beaux arbres, des fleurs magnifiques y réjouissent les yeux. L'atmosphère y est imprégnée d'un parfum exquis. Des chants mélodieux et une musique harmonieuse

[1] *Mystère du Jour du Jugement*, p. 255, v. 412.
[2] *Miracle du Prévôt délivré du purgatoire*, t. II, p. 253, v. 627.

y ravissent l'ouïe. Une lumière éclatante plane au-dessus de toutes ces merveilles.

L'enfer diffère du tout au tout du royaume céleste dont Dieu est le souverain, où l'amour est la règle, et la douceur, la loi. C'est un gouffre qui engloutit ses victimes. Lucifer y est le maître absolu, et son règne n'est rien moins que doux. La souffrance et le malheur y sont le partage des âmes qui se sont condamnées par leur vie coupable en ce monde aux supplices éternels, à la mort perpétuelle. Elles n'éprouvent plus aucun plaisir, aucune joie. Des peines atroces, des tourments épouvantables leur sont réservés. Tout ce qu'un cerveau humain peut inventer pour torturer ses semblables ne supporterait pas la comparaison avec l'horreur des supplices dont les diables châtient leurs victimes. C'est surtout les flammes qu'il y faut redouter, car elles servent principalement d'instrument de torture. En somme, l'enfer ressemble à une cuisine immense. Un grand feu y est entretenu continuellement. Les diables y font l'office de cuisiniers. Les âmes y sont matière à cuire. Les unes sont exposées directement aux flammes, les autres bouillent dans des chaudrons énormes. Les peines des unes et des autres ne finiront jamais; elles les endureront éternellement. Les autres supplices sont tout aussi terribles, pires encore, s'il se peut. Et jamais on n'y voit la moindre lumière, jamais un rayon de soleil ne vient égayer les malheureuses âmes prisonnières de l'enfer. Dans ces ténèbres épaisses, on n'entend d'autre bruit que les cris atroces arrachés aux victimes par la douleur, que les hurlements épouvantables des démons. Une odeur fétide de chair brûlée et de soufre emplit l'air et augmente l'horreur de l'endroit. Pas une âme amie, pas un être qui vienne dire une bonne parole ou consoler les pauvres détenus. Les diables sont des monstres de méchanceté : au lieu de s'apitoyer sur le sort de leurs victimes, ils les raillent, les injurient, les poussent, les battent.

Théophile, qui renie Dieu et se donne au Diable, ne se fait point d'illusions sur les peines auxquelles il expose son âme. Il est très abattu en y songeant :

Que fera ma chetive d'âme [1]?
Ele sera arse en la flame
D'enfer le noir.
Là la covendra remanoir :
Ci aura trop hideus manoir,
Ce n'est pas fable.
En cele flame pardurable
N'i a nule gent amiable ;
Aniçois sont mal, qu'il sont deable :
C'est lor nature ;
Et lor mesons r'est si obscure
C'on n'i verra jà soleil luire,
Ains est un puis touz plains d'ordure.
La irai gié.

Mais le pire de tout est que ces tourments ne cessent jamais. Il n'y a nul espoir de sortir de l'enfer, du moment qu'on s'y trouve. Les diables ne lâchent pas leurs prisonniers, et, d'ailleurs, il est trop tard pour se repentir des péchés commis. Dieu n'entend plus les plaintes : il ne pardonne plus à l'âme qu'il a jugé avoir mérité la damnation.

Le purgatoire, au contraire, quoique affreux, lui aussi, n'est qu'un lieu de transition, d'où les âmes passent au ciel. Il faut qu'elles y expient leurs péchés et se purifient avant d'être admises en la présence du Seigneur. Le purgatoire ressemble beaucoup à l'enfer. Les diables règnent ici comme là et se font fête des châtiments imposés à l'homme, et qui sont tout pareils à ceux de l'enfer ; leur vue seule est une punition et fait frémir d'horreur. Le feu, les chaudrons, les fers chauds, les coups, les mauvais traitements ne sont point épargnés aux âmes qui s'y trouvent. Pourtant l'espoir de pouvoir quitter cet endroit funeste, rend les peines auxquelles on y est astreint moins dures. Il y a différents moyens capables d'abréger le séjour d'une âme au purgatoire. Le plus avantageux, c'est de s'assurer de son vivant l'amitié d'un saint. Par son intermédiaire, l'âme peut être délivrée du purgatoire avant le terme que Dieu lui a assigné. Le prévôt Etienne, que Dieu a envoyé au

[1] *Miracle de Théophile*, p. 142, v. 4.

purgatoire en punition de ses fautes, doit sa délivrance aux démarches de son patron, Saint Prist, auquel il a voué un culte spécial.

Les messes ont aussi un grand pouvoir libérateur. Il faut que des amis survivants fassent célébrer des messes à l'intention du défunt qui se trouve au purgatoire. La Vierge ordonne au prévôt Etienne d'aller faire chanter une messe pour son frère qui se trouve au purgatoire en punition de son avarice:

Et que je li mans qu'il ne laisse[1]
Pour riens que demain une messe
Ne chante pour li solempnelle
Et que par ce de la cruelle
Peine ou il est sera hors mis
Et venra s'ame en paradis.

Les prières, les aumônes, les bonnes œuvres ont la même efficacité. Le fils de l'empereur assassiné par Dacien donne tout ce qu'il possède au pape en lui recommandant de le distribuer aux pauvres afin de secourir son père:

Je vous pri soiez diligens[2]
De tout donner aux povres gens
L'avoir que vous ay envoié,
Afin que plus tost avoié,
Soit d'estre hors du purgatoire
Mon pére et translaté en gloire.

L'hôtelier qui a recueilli Osanne lègue à celle-ci tout son bien au moment où il part en pèlerinage avec sa femme. Il n'oublie pas de recommander le salut de leurs âmes à leur légataire:

Or pense conment par suffrages[3],
Par aumosnes, messes, priéres,
Et par biens faiz d'autres maniéres
Tu faces tant que nous puissons,
Se de ce siecle trespassons,
Venir au repos de lassus
Et de purgatoire estre ensus
Et Dieu veoir.

---

[1] *Miracle du Prévôt délivré du purgatoire*, t. II, p. 265, v. 1003.
[2] *Miracle de Saint Laurent*, t. VII, p. 265, v. 1093.
[3] *Miracle du Roi Thierry*, t. V, p. 323, v. 1933.

Ainsi les pauvres âmes qui se trouvent au purgatoire peuvent ne pas désespérer; elles ont la consolation de penser que leurs peines ne dureront pas éternellement, que, tôt ou tard, un jour viendra où elles seront appelées à quitter l'horrible lieu de supplices pour entrer au paradis et partager la félicité des élus.

CHAPITRE VI

L'Antéchrist et le Jugement dernier.

Sources des croyances qui se rattachent à ce sujet et leur popularité. — Le *Mystère du Jour du Jugement*.

Les croyances concernant la venue de l'Antéchrist et le jugement dernier reposent sur différents passages bibliques. En particulier, l'apparition de l'Antéchrist est annoncée dans la II^me^ Epître de Saint Paul aux Thessaloniciens (Ch. II 3-4, 8-12) et dans l'Apocalypse (Ch. XI 7, XIII 1-8, 11-16, XVII 7-8, 12-13, XIX 19-20).

Développées et vulgarisées par divers auteurs, tels que Saint Grégoire-le-Grand, Adson, Honorius d'Autun, Guillaume de Saint-Amour, Thomas d'Aquin, ces allusions bibliques relatives aux événements qui précéderont et accompagneront la fin du monde sont devenues très populaires au moyen âge. On croyait que la fin du monde approcherait en raison directe de l'augmentation du vice. Dieu attendra jusqu'à ce que le mal ait envahi l'humanité entière, jusqu'à ce que tous, ou à peu près, soient tombés au pouvoir de Satan. C'est alors que le Seigneur procédera à la distribution des peines et des récompenses éternelles. Les tombes s'ouvriront, les morts ressusciteront et paraîtront devant le Juge suprême. La crainte et le désarroi régneront parmi les coupables, et ils regretteront en vain d'avoir si mal agi pendant leur vie terrestre. Mais, avant ce jugement dernier, l'Antéchrist naîtra. Quel sera cet être redoutable ? Le contraire exact de Jésus, un imposteur qui,

se donnant pour un envoyé de Dieu, réussira à s'attacher les hommes et à les induire au péché. La naissance de l'Antéchrist sera surnaturelle. Mais, tandis que Jésus avait pour père le Saint Esprit, l'Antéchrist sera engendré par le Diable; tandis que la mère de Jésus a été une vierge pure, celle de l'Antéchrist sera une prostituée. Jésus-Christ voulait le bonheur du genre humain, son but était de sauver le monde. L'Antéchrist voudra le malheur des hommes, son but sera de les faire damner. Cependant, grâce à la puissance qu'il devra au Diable, cet imposteur fera des miracles en quantité, il étonnera le monde entier et séduira les hommes. Ayant pris les apparences d'envoyé de Dieu, on le croira le vrai Messie à cause de ses prodiges et on l'adorera, malgré les avertissements des prophètes qui viendront prémunir les fidèles contre lui.

Souvent, au moyen âge, on croyait la fin du monde proche, on l'attendait avec angoisse, les imaginations étaient obsédées par les idées relatives à cet événement effrayant.

Dans les dernières années du XIV^me^ siècle, un auteur dramatique français s'empara du sujet pour en faire un *Mystère*. Il utilisa les opinions des théologiens, les œuvres des écrivains et des poètes, ainsi que les traditions populaires et, de cette façon, il composa une pièce de théâtre qui est bien propre à nous renseigner sur les croyances les plus répandues au moyen âge sur l'Antéchrist et le jugement dernier. Ce *Mystère* nous fait voir la naissance de l'Antéchrist, les circonstances de sa vie, les faits qui illustreront son règne; sa mort suivie du jugement dernier, soit la plupart des événements redoutables et terrifiants qui, selon la tradition, ne manqueront pas d'arriver, lorsque Dieu jugera le temps opportun pour l'accomplissement des prophéties.

L'analyse du *Mystère du Jour du Jugement* donnera une idée plus exacte de ces croyances.

Les diables, pleins de joie à cause de la corruption du monde, choisissent la femme qui doit donner naissance à l'envoyé satanique. Une courtisane juive de la tribu de

Dan, demeurant à Babylone, est désignée pour jouer ce rôle. Séduite par Enginguart, travesti en élégant jeune homme, elle met au monde l'Antéchrist. L'enfant est précoce. Les diables s'occupent de son éducation, afin de le préparer à l'œuvre à laquelle il est destiné. Dieu connaît les projets funestes que ses ennemis infernaux ont formés au détriment de l'humanité. Il les laisse faire. Mais le Seigneur ne veut pas non plus que les hommes périssent sans être avertis du danger qui les menace. Il désire prévenir ses enfants pour qu'ils soient sur leurs gardes. Dans ce but, un ange est envoyé au paradis terrestre pour transmettre un message de Dieu aux prophètes Enoch et Elie. L'ange ordonne à ceux-ci, au nom du Seigneur, de quitter leur retraite et de se rendre sur la terre, où ils devront faire tout ce qu'ils pourront pour prémunir les hommes contre les mauvaises intentions du faux Messie. Les deux prophètes obéissent aussitôt. Sachant qu'ils vont au-devant du martyre, ils s'encouragent mutuellement. Arrivés parmi les hommes, ils leur adressent des discours éloquents, et rappellent à leur mémoire Jésus-Christ: ils parlent de sa naissance, de sa vie, de sa passion, de sa mort, de sa résurrection, de son ascension. Puis, ils annoncent le règne prochain de l'Antéchrist et donnent tous les détails concernant la personne et la mission de cet ennemi de l'humanité. Cet enfant de Satan, disent-ils, va prétendre qu'il est le seul fils de Dieu et que Jésus n'a été qu'un imposteur. Il fera croire qu'il est le vrai Messie possédant la toute-puissance sur la terre comme sur la mer. Or il faut bien se garder d'avoir confiance en ces mensonges. Car l'homme qui parlera ainsi est un « ennemi », ne pensant qu'à la perdition de l'humanité. Sa puissance vient du Diable. Tous ses miracles — et il en fera beaucoup — n'auront pour but que de séduire les chrétiens, afin de détruire la chrétienté. Dieu, plein de colère contre les hommes, ne s'opposera pas aux iniquités de l'Antéchrist; mais, après quelque temps, il le fera périr et le précipitera en enfer. Enoch et Elie donnent aussi des conseils sur les moyens à prendre afin d'éviter les dangers

que comporterait la foi en ce faux Messie. La piété ne peut manquer de préserver l'homme des embûches de l'envoyé de Satan. Celui qui fera pénitence, qui priera et servira Dieu, ainsi que la Vierge, ne tombera pas au pouvoir de l'Antéchrist et échappera au sort terrible dont sont menacés les impies qui succomberont à ses perfides tentations.

L'Antéchrist, entre temps, a grandi, il est arrivé à l'âge où il peut entreprendre sa mission. Satan vient tenter l'adolescent. Il lui promet la toute-puissance et la souveraineté sur tous les hommes, à condition qu'il consente à devenir son disciple. Jésus avait résisté victorieusement à une tentation analogue. L'Antéchrist succombe aux insinuations diaboliques. Il veut devenir « sires de tout le monde » et se soumet sans difficulté aux exigences de Satan :

Satan :

Or te faut bien a moy entendre[1],
Il te convient Dieu renoier,
Et a moy dou tout octroier
Et corps et ame tout ensamble.
Je suis cilz par qui terre tramble :
Je te feray estre honorez
Seur trestous, et estre aourez,
Mais que tu me conventeras
Que jamès jour bien ne feras,
Ainçois destruiras sainte Esglise ;
Et si mettras en telle guise
Trestoute la crestïenté
Que tuit seront acravanté
Cil qui a toy n'obeiront,
Et qui de Jeshus bien diront.
Filz Dieu te feras appeller,
En ne te pourra riens celer
Que tu ne puisses tout savoir,
Donner pourras or et avoir ;
Nes les mors feras tu revivre ;
Saiches, tu feras a delivre
Toute ta voulenté en terre.

L'Antéchrist :

Je vueil ce grant tresor conquerre,
Vos homs devien de corps et d'ame.

[1] *Le Jour du Jugement*, publié par E. Roy, p. 224, v. 548.

Désormais l'Antéchrist est puissant et s'applique à utiliser les dons de Satan. Comme Jésus, il se dit Fils de Dieu :

> En terre vien de par mon père [1]
> Dieu tout puissant...

Il prétend être en possession de l'omnipotence et de l'omniscience et engage les hommes à croire en lui et à sa mission, qui consisterait à conduire ses fidèles au paradis. Pour prouver la vérité de ses paroles, il est tout prêt à accomplir des miracles, à guérir des malades. Il rend la vue à un aveugle. Les Juifs, témoins de ce prodige, convaincus de sa divinité, le proclament leur Messie. Une « monnaie » est battue à l'effigie de l'Antéchrist. Tous ceux qui croiront au nouveau dieu, seront obligés de la porter en signe de ralliement. Les Juifs décident de mettre à mort tous les hommes qui refuseront de se convertir à l'Antéchrist et d'adorer son image. Le Fils de Marie est déclaré imposteur, et défense est faite de lui adresser des prières. L'Antéchrist continue à opérer des miracles. Il guérit un lépreux et ressuscite un mort, enseveli depuis dix ans. Ces prodiges lui amènent des croyants en foule. Après avoir délibéré sur ses vertus, qui dépassent les vertus de Jésus-Christ, les dix rois qui se partagent le monde viennent lui rendre hommage. L'Antéchrist se vante aux rois de ce qu'il a accompli et de ce qu'il peut faire. Un des rois convient de la réalité des miracles du nouveau Messie, mais il s'étonne de son manque de charité : l'Antéchrist ne donne rien aux pauvres et ne les aime pas. C'est la seule chose qui les fait douter encore de lui. L'Antéchrist fait droit aux réclamations des rois. Quelques pauvres, qui apparaissent juste à point, reçoivent de lui de riches aumônes. La générosité dont ils sont témoins écarte les derniers doutes des rois. Après avoir renié Jésus et sa Mère, ils se donnent corps et âme à celui qu'ils croient le vrai dieu. L'Antéchrist leur promet le paradis et le salut. Son langage ressemble ici encore au langage de Jésus :

---

[1] *Ib.*, p. 224, v. 586.

Cil qui de cuer me serviront [1],
Il ne perdront mie leur poinne,
Pour vérité je vous tesmoingne
En paradis trestout seront
Decoste moy, et me feront
Tuit service, comme a mon pére ;
Je suis soulaux, je suis lumiére,
Je suis joye, je suis confors ;
En paradis, ma maison fors,
Tuit my amy sauvé seront.

Enoch et Elie n'ont pas cessé de prêcher contre l'Antéchrist. Les disciples de celui-ci, pleins de colère contre les deux prophètes, s'emparent d'eux pour les amener devant leur dieu. Enoch et Elie ne montrent aucune crainte. Ils parlent de Dieu et des bontés qu'il a eues pour eux ; ils menacent l'Antéchrist, l'injurient et lui prédisent sa chute, la terrible punition qui l'attend : la mort, qui ne tardera pas à venir après l'accomplissement des événements que les Ecritures ont annoncés. L'Antéchrist les condamne à la décollation. Au moment où les bourreaux s'acquittent de leur devoir, la terre tremble. Tout effrayés, les gens demandent à l'Antéchrist ce que signifie ce miracle. Le faux Messie leur fait croire que la terre tremble sur son ordre. Désirant subjuger tous les hommes, l'Antéchrist fait venir le pape et ses cardinaux. Le Saint Père reste impassible sous les injures de l'Antéchrist ; il pardonne à son ennemi et l'exhorte au repentir. Furieux, l'Antéchrist fait mettre le pape en prison avec les rares cardinaux qui lui sont restés fidèles. Les autres, renégats, vont prêcher la loi nouvelle par toute la terre [2]. Bientôt ils reviennent pour annoncer que tous les hommes ont reconnu l'Antéchrist comme vrai dieu, puisqu'il a le pouvoir de faire tant de miracles.

---

[1] *Ib.*, p. 232, v. 1018.

[2] M. E. Roy démontre (p. 140-154) que cet épisode se rapporte à un événement contemporain. Il n'a donc aucune valeur au point de vue des croyances religieuses médiévales. Il s'agit du pape Benoît XIII d'Avignon et des luttes que suscita sa déposition. Les cardinaux représentent le Sacré Collège d'Avignon, dont les membres, à peu d'exceptions près, s'étaient engagés (1395) à accepter l'abdication du pape si elle se faisait.

Dieu n'a pas oublié les deux saints martyrs. Un ange ressuscite Enoch et Elie, et ils montent au ciel à la vue des quelques chrétiens fidèles à Jésus-Christ. La nouvelle miraculeuse se propage. Deux mille personnes renoncent à l'Antéchrist pour revenir à la foi chrétienne. L'Antéchrist soutient que la résurrection des prophètes est un stratagème qu'il a imaginé pour éprouver ses partisans. Il menace de mort les chrétiens. Mais son règne touche à sa fin. Dieu a perdu patience. Saint Jean appelle les anges pour leur remettre sept fioles. Dieu y a mis sa colère. Les anges doivent répandre le contenu de ces fioles sur les hommes et sur l'Antéchrist pour que Dieu soit vengé. Des signes terribles et surnaturels annoncent que la fin du monde arrivera bientôt[1]. Le temple est déjà rempli de fumée et sa porte fermée, pour que personne n'y puisse pénétrer avant l'accomplissement de l'œuvre. Le soleil prend une teinte étrange, le «grand fleuve» se dessèche. Partout les rivières sont pleines de sang. Les anges s'acquittent de leur devoir.

L'Antéchrist tombe mort, ainsi que tous les Juifs, qui expirent en maudissant Dieu, en proférant des paroles haineuses. L'aveugle reperd la vue, le lépreux reprend la lèpre, l'homme ressuscité tombe en pourriture. Il est trop tard pour le repentir. Les diables essayent de lutter pour leur cause. Baucibuz veut combattre les chrétiens avec vingt-cinq armées des Jayans et des Jupians. Les rois comprennent leur faute et demandent grâce à la Vierge. L'effroi et le désordre règnent partout. Le jugement est proche.

Dieu est plein de colère, car le péché a envahi le monde

---

[1] Nous ne parlerons pas des célèbres quinze signes qui, d'après l'opinion des croyants du moyen âge, devaient précéder la fin du monde ou coïncider avec elle. Des vers sur ces quinze signes, faisant suite au *Jeu d'Adam*, se trouvent dans l'édition de Luzarche et Palustre, ainsi que dans celle de Grass, datant de 1891. Dans sa nouvelle édition du *Jeu d'Adam* (1907), M. Grass, convaincu que ces vers ne faisaient point partie du drame en question, les laisse entièrement de côté. Quant aux pièces de théâtre que nous étudions, elles ne renferment point de détails sur les terribles quinze signes que le monde chrétien médiéval attendait avec tant d'angoisse.

entier à un tel point que rien n'est resté sans tache. Tous les hommes sont coupables. Le Créateur décide de ne plus souffrir cet état de choses. Il veut ressusciter les morts et les juger : les bons seront récompensés, les mauvais punis :

Tuit se sont a pechié offert.[1]

Leur mauvaistié ay trop soulfert,
Plus ne soulfreray vrayement,
Quar il sont sanz repentement.
Justes suiz, droiz est que je juge
En maniére de veray juge ;
Touz les mors vueil resusciter,
Les bons de tout mal acquitter,
Et les mauvais mettre en l'ordure
D'anfer ; tuit morront par arsure
Cil qui ou mont seront trouvé,
Et puiz seront li esprouvé
En paradis, en corps et ame,
E li mauvais touz jours en flame
Seront, sanz nul confort trouver.

Les anges et les saints apprennent l'intention de Dieu. Ils ont peur, ils craignent les punitions. Tous s'adressent à la Vierge pour lui demander d'intercéder pour eux. Ils lui rappellent les services qu'ils lui ont rendus, les martyres qu'ils ont soufferts pour le nom de Dieu.

La Vierge consent à les recommander à son Fils. Dieu la rassure : les mauvais seuls seront punis, les bons et tous ceux qui ont servi et aimé Notre-Dame entreront dans la gloire. Elle-même sera couronnée.

Sans tarder davantage, Dieu ordonne à Saint Jean d'aller achever la destruction de la terre. Il doit tout mettre à feu. Ensuite les quatre évangélistes sont envoyés aux quatre coins du monde pour réveiller les morts, réunir les âmes à la chair et les appeler au jugement.

Aussitôt les tombes se vident. Les pécheurs montrent leur effroi, expriment leur angoisse. Un mauvais évêque, une abbesse coupable, un roi avide et avare, un bailli injuste, un prévôt malhonnête, un avocat qui s'est soucié

[1] *Ib.*, p. 244, v. 1701.

plutôt du gain que de la bonne cause, une reine orgueilleuse et adultère, un avare qui n'a jamais fait d'aumônes, un usurier, sa femme, sa servante se lamentent des péchés qu'ils ont commis et regrettent de ne pas avoir vécu de manière à mériter la miséricorde divine. Tous savent qu'ils iront en enfer. Même l'enfant de l'usurier, nourri du commerce de son père, craint la punition de Dieu.

Le Seigneur commence par la condamnation de l'usurier et de sa famille. Aussitôt les diables les emmènent en leur racontant quelles peines ils vont leur prodiguer.

L'évêque débauché et son amie, la « prieuse », gémissent de leurs péchés qui les feront damner.

Dieu rappelle aux hommes ressuscités ce qu'il a fait pour les sauver. Maintenant que tous ont cessé de croire en lui et l'ont renié, il est trop tard pour se repentir. Les bons sont rangés d'un côté, les mauvais, de l'autre. Les anges portent la croix, la lance, les instruments du divin supplice et reprochent aux Juifs la cruauté avec laquelle ils ont fait périr Jésus. Pour récompenser les Apôtres de leur fidélité et de leur zèle, le Seigneur les invite à juger avec lui les douze légions d'Israël. Les Apôtres procèdent au triage. Ils menacent et injurient les coupables et encouragent les innocents. Le Seigneur prononce la sentence. Il juge toutes les actions des hommes envers leurs semblables en les considérant comme faites à lui-même. Les justes qui ont fait du bien à leur prochain sont récompensés :

Venez sa, li beneüré[1] ;
De tout mal estes espuré,
Persevez le regne mon pére,
Desormais vueil qu'il vous appére,
Pieça le vous ay apresté,
Appareilliez vous a esté
Des le conmancement dou monde,
Vous estes tuit de pechié monde,
Jamais jour pechier ne pourroiz,
Tout sera fait ce que voudroiz,

[1] *Ib.*, p. 254, v. 2312.

Et avrez joie pardurable.
En vous n'ont plus pouoir li deable.
Quant j'oy fain, mangier me donnastes.
Quant j'oy soif, et vous m'abevrastes.
Quant j'oy froit, vous me recouvristes.
Quant en prison estoie tristes,
Confort me feïstes et joie.
Et quant chies vous hostel queroie,
Voulentiers le m'avez donné :
Pour ce vous a abandonné
Mes péres son saint paradis.

Les mauvais qui n'ont point soulagé la misère de leurs frères sont punis :

Mauvais, alez, plus ne tardez[1],
Ou feu d'enfer touz jours ardant.
Ne vous alez plus atardant.
Alez en poinne sanz fenir.
Jamais jour ne pouez venir
En estat de salvatïon,
Sanz fin et sanz redampcïon,
Touz jours ne soiés en ardure,
En la chartre d'enfer obscure.
Quant de fain vous m'avez veü
Morir, ne m'avez repeü.
Quant j'oy soif, ne me secourutes.
Quant fu nuz, envers moy durs fustes.
De moy donner de vostre robe.
Tant avoiés le cuer si gobe ;
En prison vous m'avez laissié,
Que vers moy n'estes abaissié
En moy faire bien ne confort.
Or alez sanz nul reconfort,
Touz jours en poinne doulereuse.

Là-dessus les portes de l'enfer s'ouvrent pour les coupables et celles du ciel pour les bons.

---

[1] *Ib.*, p. 254, v. 2351.

CHAPITRE VII

L'Eglise.

Sa puissance et son prestige. — La seule vraie foi. — Le baptême. — Les devoirs du chrétien envers l'Eglise : les services, la confession, la pénitence. — L'autorité du clergé est due à la crainte. — L'infaillibilité du pape. — Les privilèges du clergé.

Les *Miracles* nous font voir d'une manière évidente, par nombre de détails, la toute-puissance de l'Eglise au moyen âge, l'autorité de ses prêtres, l'importance attribuée à ses doctrines et à ses institutions, ainsi que les croyances qui s'y rattachent et qui ont permis au clergé d'établir son pouvoir, d'assujettir le peuple, d'exercer une sorte de tyrannie illimitée.

L'Eglise est considérée comme une institution divine, sainte, inattaquable. Les pasteurs, avec leur chef, le pape, qui a reçu son pouvoir directement de Jésus, sont les représentants du Seigneur sur la terre, les dépositaires de sa volonté. Tous les hommes, les grands de ce monde aussi bien que le peuple, doivent se soumettre docilement et subir sans murmurer le règne souvent arbitraire des ministres puissants de Dieu. Il faut leur obéir, comme on obéirait à Dieu lui-même, car ils connaissent le mieux tout ce qui concerne les vérités de la foi. On est convaincu que les dogmes et les doctrines enseignés par les prêtres sont des révélations, que leurs fonctions ecclésiastiques sont l'exécution d'ordres divins. Cependant on s'aperçoit du relâchement des mœurs du clergé. Tout le monde sait que les prêtres ne sont point exempts de vices et de défaillances. Des hommes d'esprit

ne se gênent pas de signaler les défauts du clergé, depuis le simple curé de village, jusqu'au successeur de Saint Pierre, le pape. On blâme leur vie privée, la légèreté avec laquelle ils traitent leurs devoirs sacerdotaux, leur avidité, leur opportunisme.

Nous voyons représentés des papes qui ne sont pas à la hauteur de leur position, des cardinaux insignifiants ou donnant des conseils insipides au Pontife ; des évêques et des abbés débauchés, une abbesse qui a un amant, une nonne qui se marie, un prêtre qui ne garde pas le secret de la confession ; un curé de village qui, à cause du mauvais temps, refuse d'aller entendre la dernière confession d'une mourante ; un archidiacre qui, par jalousie, devient assassin, etc. Mais la puissance de l'Eglise n'est pas amoindrie et ne souffre pas des attaques dirigées contre ses serviteurs. Son prestige subsiste, ses prêtres jouissent du respect des croyants, qui voient en eux des intermédiaires indispensables entre le Seigneur et les hommes, ses édifices — les maisons de Dieu — sont le séjour préféré du peuple, le refuge des malheureux et des coupables.

Quelle est cette Eglise?

C'est l'Eglise catholique, la seule vraie, la seule qui conduise ses enfants à la gloire éternelle. Il n'y a qu'une seule vraie foi, une seule manière d'être chrétien, et l'Eglise catholique en a le monopole. Le catholicisme est la religion du Christ, et tous les autres cultes sont des mensonges ou des idolâtries et leurs adeptes, des impies, des hérétiques ou des adorateurs du Diable. Tous ceux qui n'appartiennent pas à l'Eglise seront damnés pour l'éternité. Le même sort attend quiconque porte atteinte à la sainte Eglise ou essaye d'y répandre la discorde. Dieu ne laisse pas impuni un tel sacrilège. Les saintes Ecritures sont là pour témoigner de la colère divine dans des cas pareils. La terre ne dévora-t-elle pas Dathan et Choré en punition de la discorde qu'ils avaient semée dans la synagogue?

Les hommes coupables d'un péché identique s'attirent inévitablement la vengeance divine :

l'eglise est[1]
Une, qui ne tient, qui bien l'esme,
C'un Dieu, c'une foy, qu'un baptesme;
Et qui de ceste eglise est hors
Il perist en ame et en corps.
Ainsi con ceulx firent jadis
Que Noé en l'arche n'ot mis,
Et conme Dathan et Choré
Qui touz vis furent devoré,
Car terre dessoubz eulz s'ouvri
Et en abisme les couvri,
Pour le descort, ce n'est pas gogue,
Qu'orent mis en la sinagogue.

. . . . . .

Encore vueil je dire un point[2]
Sire, qui est tout vray prouvé.
Il n'est pas en escript trouvé
Que nul qui ait discorde mis
En l'eglise, tant ait d'amis,
Que Dieu ne l'ait puni griefment
Et s'en soit venchiez cruelment.

Puisque seuls les membres de la sainte Eglise peuvent aspirer à la gloire éternelle, et que le paradis n'est accessible qu'à eux, il est très avantageux d'être catholique. Le baptême est la cérémonie qui fait admettre l'homme au sein de l'Eglise. Comme Jésus Christ a été baptisé par Saint Jean, de même les enfants nouveau-nés de parents chrétiens et les adultes désireux de devenir chrétiens doivent être baptisés par un prêtre au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit. Sortis des fonts baptismaux, oints du saint chrême, ils sont membres de l'Eglise et héritiers du ciel. Au contraire, ceux qui ne sont pas baptisés ne pourront jamais jouir des bienfaits promis aux « vrais » chrétiens, jamais ils ne pourront voir le paradis :

se ne l'aprenez[3]
Et que soiez crestiennez,
Venir ne pourrez en la gloire
Des cieulx, ceci est chose voire.

---

[1] *Miracle de Saint Guillaume du Désert*, t. II, p. 17, v. 361.
[2] *Ib.* v. 375.
[3] *Miracle de Clovis*, t. VII, p. 238, v. 1281.

Les enfants nouveau-nés ne sont pas exclus de cette règle sévère. L'âme d'un enfant mort avant qu'on ait eu le temps de le faire baptiser, ne peut pas participer à la gloire céleste, elle va à l'enfer. C'est pourquoi les parents ne doivent pas tarder à accomplir ce devoir sacré à l'égard de leurs enfants. Si le petit être est chétif, il faut se dépêcher de le porter à l'église, afin que le baptême assure le salut de son âme. Comme on ne sait jamais si l'enfant sera assez fort et vivra assez longtemps pour devenir chrétien, les parents font bien de s'inquiéter du sort de leur progéniture avant la naissance. Des vœux, des pèlerinages, entrepris dans cette intention, ont beaucoup d'efficacité. Un bourgeois fait le vœu suivant :

Doulce mére Dieu, je vous proy [1]
De cuer plaise vous sauver moy
Ma doulce compaigne loyal
Et que l'enfant, vierge royal,
Dont travaille puist mettre hors
Sain et sauf, vivant l'ame ou corps,
Si qu'il puist recevoir baptesme
Et de la sainte huile et du cresme
Estre enoint conme crestien,
Et je vous promet une rien
Que pour chose, tant me soit male,
Ne lairay qu'au Puy de la Sale
Ne voise mon corps traveillier
Et en vostre moustier veillier
Com pelerin.

Les âmes des personnes mortes au moment du baptême s'en vont tout droit au ciel. Quels qu'aient été les crimes d'un païen converti, il participe à la gloire éternelle, il jouit de la compagnie des saints s'il meurt au moment où l'eau du baptême le lave des souillures du péché ou tout de suite après. Saint Basile dit à Libanius qu'il vient de baptiser :

se tu maintenant moroies [2],
Tout droit en paradis yroies
Avec les sains.

[1] *Miracle de l'Enfant ressuscité*, t. II, p. 299, v. 489.
[2] *Miracle de l'Empereur Julien*, t. II, p. 209, v. 1062.

L'Eglise impose des devoirs à ses enfants. Les chrétiens, hommes, femmes et enfants, sont obligés d'assister aux différents services, à la messe, aux matines, aux sermons, etc., etc. Du reste, ce n'est pas seulement un devoir d'aller à l'église, mais aussi un plaisir. Souvent on a l'occasion d'y entendre un bon prédicateur qui charme son auditoire par l'éloquence de son discours ou par le don d'émouvoir, de remuer ce qu'il y a de plus profond dans le cœur humain. Il arrive que, en entendant l'appel fait à leur conscience par un saint ermite ou un évêque plein du feu divin, des pécheurs endurcis regrettent leurs fautes, des personnes, éprises du monde, se décident à le quitter. C'est à l'église qu'il est bon de prier, de réciter ses oraisons, ses ave. C'est là qu'on peut, mieux que partout ailleurs, soulager son cœur, exposer ses griefs et ses besoins à la Vierge, c'est là surtout qu'il faut la remercier des grâces obtenues. Puis, tout le monde sait que l'église est l'endroit préféré de Notre-Dame et des saints, qu'ils y descendent souvent pour apparaître aux fidèles et qu'en s'attardant devant un autel ou en s'endormant au milieu de ses prières, le catholique dévot a bien des chances d'être gratifié de songes merveilleux, de visions célestes.

L'assiduité et la régularité aux services n'est pas tout ce que l'Eglise demande à ses membres. Elle exige que le chrétien confesse ses fautes. Car, malheureusement, depuis la chute d'Adam, personne n'est exempt de péché. Mais le repentir et la contrition peuvent racheter les péchés d'un vrai chrétien, s'il consent à les avouer au prêtre et à les expier. La confession doit être complète, surtout avant la mort. C'est une grande faute de ne point se conformer à cette loi de l'Eglise. L'homme qui meurt sans avoir purgé sa conscience ou ayant celé quelque mauvaise action, est damné sans miséricorde. Souvent, en ce monde déjà, Dieu envoie des punitions terribles aux personnes qui refusent de se confesser. Mais ces peines ne sont rien en comparaison de celles que l'impénitent endurera après sa mort, lorsqu'il sera damné. Le pape met en garde contre ce dan-

ger le frère de l'empereur de Rome, qui préfère supporter les souffrances de la lèpre qu'avouer son crime :

Si vous ne perdez que le corps [1],
Biau filz, il ne pourroit chaloir ;
Mais de l'ame perdre voloir
Qui est faicte à la Dieu ymage
Vraiement, c'est trop grand damage ;
Et s'elle va a dampnement,
Si fera le corps ensement ;
Voire tant com Dieu sera Diex ;
Si vous pri, biau filz, pour le miex,
Dites tout et n'y faites compte.
Ainsi ferez au dyable honte,
Et les anges esjoïrez,
Et ainsi vous vous sauverez
Parmy ceste euvre.

Souvent les événements prouvent combien la confession est utile. De nombreux malheurs, tels que la persécution de femmes innocentes, la perte de l'honneur chez un honnête homme, l'exposition d'enfants nouveau-nés, etc., peuvent être causés par des crimes inavoués.

Certes, dans des cas délicats, il est très difficile de se confesser. Mais, plus on a de peine à avouer une faute, plus il est méritoire de le faire :

Or me dites, je vous en proy [2],
Sanz riens celer ce qu'avez fait
En penser, en parler, en fait,
Soit d'envie, d'orgueil ou d'ire.
Car plus arez honte du dire,
Plus y acquerrez grans merites
Et miex aussi en seres quittes,
Je vous promet.

On peut se résoudre à l'aveu d'un péché d'autant plus facilement, que la confession doit rester secrète. Le prêtre n'a le droit de communiquer à personne les révélations de ses pénitents. L'ecclésiastique qui enfreint cette règle sacrée est sévèrement puni dans ce monde et dans l'autre. La

[1] *Miracle de l'Impératrice de Rome*, t. IV, p. 306, v. 1927.
[2] *Miracle de la Mère du Pape*, t. II, p. 354, v. 138.

Vierge ordonne de brûler vif le prêtre indiscret qui a répété au roi de Portugal la confession de son épouse, la reine. Notre-Dame le trouve plus coupable que cette dernière, qui a entaché sa conscience de deux assassinats [1].

La confession ayant une importance si considérable, il n'y a rien d'étonnant que Dieu en personne ordonne parfois au pécheur de s'y soumettre. Trouvant le repentir insuffisant et sans valeur, il commande aux hommes de joindre au regret l'aveu de la faute.

Le roi d'Espagne se repent d'avoir abjuré la foi chrétienne. Dieu lui dit :

A Romme tout droiz t'en iras[2] ;
La ton pechié confesseras :
Puisqu'a repentence es venuz.
Il le fault, tu y es tenuz,
Ou ce que tu fais rien ne vault.

Le confesseur doit décider de la gravité de la faute commise et, selon son jugement, imposer la punition et absoudre le pénitent. Il y a trois catégories de péchés : celui contre Dieu et sa Mère, celui contre son prochain et celui contre soi-même. Il va sans dire que les péchés contre Dieu ou sa Mère sont les plus graves et que leur expiation est la plus difficile. Au fond, l'homme ayant offensé Dieu ou Notre-Dame devrait porter les conséquences de son crime à tout jamais, il mérite la damnation parce qu'il est coupable envers des êtres éternels, infiniment grands, infiniment saints. Mais, grâce à la miséricorde divine, le vrai repentir supplée dans ce cas à la pénitence. Les fautes contre son prochain et contre sa propre personne, de beaucoup moins graves, peuvent être effacées plus facilement.

Dans le cas où un confesseur serait embarrassé en face d'un grand péché et ne saurait quelle pénitence enjoindre au coupable qui désire expier ses erreurs, il a le droit d'envoyer le pécheur à un supérieur plus compétent, à un

[1] *Miracle de la Femme du roi de Portugal.*
[2] *Miracle d'Ostes, roi d'Espagne*, t. IV, p. 372, v. 1571.

ermite ou même au pape. Le pape a le pouvoir suprême de pardonner les fautes au nom de Dieu. Mais lui aussi peut hésiter devant un cas grave et alors, indécis, il est tenu d'adresser le coupable à quelque saint ascète ou à son confesseur à lui. D'autres fois, le confesseur, n'osant absoudre le pécheur, est conseillé par Dieu, qui lui fait connaître sa volonté à l'égard du pénitent.

Les expiations peuvent être différentes, quelquefois extrêmement dures. Des macérations, des jeûnes, des prières, un pèlerinage sont des pénitences ordinaires. Mais pour des crimes extraordinaires offensant la majesté divine ou ayant causé de grands malheurs aux hommes, le confesseur fait bien d'imposer au coupable des punitions très rigoureuses et prolongées.

Le pape, dans *le Miracle de la Mère du Pape*, enjoint à sa mère, qui a offensé la Vierge, d'errer pendant dix ans en mendiant son pain et en demandant son pardon dans les différents lieux de pèlerinage, sans jamais coucher deux nuits dans le même endroit. Elle doit rester jusqu'au lever du soleil là, où la nuit la surprend, fût-ce au milieu d'une forêt ou d'un désert.

Robert-le-Diable doit feindre la folie, rester muet et ne manger que ce qu'il pourra enlever aux chiens.

La confession et l'expiation annulent toujours le péché. On peut être sûr d'obtenir le pardon, même si l'on commet une faute dont on connaît la gravité, pourvu qu'on ait l'intention d'en faire l'aveu et la pénitence. La reine de Portugal en est un exemple. Décidée à tuer celui qui l'a violée, elle dit :

Vierge, la penance en feray [1],
Quant confessée m'en seray.

Pourtant la Vierge a des bontés toutes particulières pour elle.

Les impénitents sont mis hors de l'Eglise, ils n'ont plus le droit de participer aux saints sacrements. Lorsqu'un

[1] *Miracle de la Femme du roi de Portugal*, t. I, p. 175, v. 716.

excommunié se repent enfin et demande à faire pénitence de ses péchés, il est obligé de se « peiner » beaucoup avant d'obtenir l'absolution. Le pape a excommunié Guillaume, duc d'Aquitaine[1], pour le punir de sa mauvaise vie et du schisme qu'il a voulu introduire dans l'Eglise. Saint Bernard réussit à amener Guillaume au repentir. Effrayé par l'énormité de ses péchés, le duc se confesse à un ermite. Celui-ci lui fait revêtir son haubert sur la chair nue et fait sceller l'armure par un forgeron. Puis il envoie son pénitent au pape. Le pape le renvoie au patriarche de Jérusalem ; ce dernier le conduit à un ermitage, où Guillaume doit finir ses jours en expiant durement ses fautes.

Godard est un paroissien désobéissant et insubordonné. Il ne se soucie pas de ses devoirs de chrétien et se conduit très mal envers tout le monde, surtout envers son curé, qu'il injurie chaque fois qu'il en a l'occasion. Le digne prêtre essaye en vain de corriger son paroissien et finit par l'excommunier. Godard se moque de la sentence portée contre lui :

Sire prestre, quelle enseigne ont[2]
Ceulx qu'esconmenier voulez,
Plus que ceulz que vous absolez?

Bientôt après, le curé meurt en pèlerinage. Un autre le remplace. Godard n'a pas changé de conduite. Cependant le nouveau pasteur réussit à éveiller la conscience du mauvais paroissien en lui représentant la gravité de ses péchés et en lui mettant en perspective la damnation, s'il meurt impénitent :

Car tu dois savoir et veoir[3]
Que riens ne te peut pourveoir
De la voie de sauvement
Fors l'église par sacrement
Des mains de prestre celebré ;
Et se de pechié encombré

---

[1] *Miracle de Saint Guillaume du Désert.*

[2] *Miracle du Paroissien excommunié*, t. III, p. 13, v. 320.

[3] *Ib.*, p. 24, v. 695.

Te sens ou de sentence aucune,
Et tu meurs en telle rancune
Sanz estre repentant confès,
A t'ame fault porter ton fès ;
Car prestre jamais par nul tour
Ne te donroit ton creatour.
Se vrais confès premier n'estoies ;
Et s'autrement le recevoies
Tu prendroies indignement
Le corps Dieu a ton dampnement,
Lequel don sainte eglise ordonne
Que prestre soit qui le te donne.
Or ne peuz tu avoir tel don,
Se tu meurs : car onques pardon
A ton curé ne requeris
Des maulx qu'a li faire queris ;
Ains est mors sanz qu'il t'ait absolz ;
Cil damages a droit resolz
Ne te sera.

Godard comprend qu'il est très coupable, il se repent, mais le nouveau curé ne peut pas l'absoudre. Le malheureux pécheur va trouver le grand pénitencier du pape et lui confesse ses fautes. Celui-ci l'envoie à un ermite égyptien qui, à son tour, adresse le pénitent à un saint homme qui contrefait le fou pour l'amour de Dieu et de la Vierge. A la prière de ce dévot extraordinaire, Notre-Dame descend dans l'église où il se tient avec Godard. Elle se fait accompagner par le curé bienheureux qui a excommunié son paroissien, et elle lui ordonne d'absoudre le pénitent.

L'importance attribuée aux institutions de l'Eglise explique l'autorité du clergé. Seuls les prêtres, les hommes consacrés par l'Eglise, ont le droit d'administrer les saints sacrements, de baptiser, de confesser, d'absoudre, d'excommunier. Cela signifie que le prêtre décide, pour ainsi dire, de l'avenir d'une âme, qu'il lui ouvre ou ferme le paradis. C'est pourquoi les dévots n'osent pas s'opposer à la tyrannie cléricale, aux exigences les plus dures des serviteurs de l'Eglise. La crainte de la damnation en cas de désobéissance agit sur les hommes les plus puissants, sur les chevaliers les plus intrépides bravant tous les autres dangers,

sur les femmes et les jeunes filles innocentes, comme sur les pires scélérats, et les amène tous, sans distinction, aux genoux des prêtres, humbles et soumis, demandant grâce et obéissant aux commandements de leurs directeurs de conscience.

La bénédiction des prêtres, surtout celle du pape, est très recherchée. Les rois la sollicitent avant de se rendre en pèlerinage, les grands pécheurs l'implorent comme une faveur toute particulière. Tant pis si le prêtre est un homme indigne. Ayant reçu les ordres, il a tous les droits que comporte sa situation.

On est convaincu que le pape, en tant que chef de l'Eglise, ne peut se tromper en ce qu'il dit et que les hommes, par conséquent, n'ont rien à craindre pour leur salut, même s'ils agissent d'une manière étrange, pourvu que ce soit avec la permission du Saint Père. Le roi de Hongrie, veuf, lié par un vœu, ne peut se remarier qu'avec une femme ressemblant du tout au tout à sa première épouse. Or, seule sa fille répond à cette condition. Les chevaliers pressent leur souverain de l'épouser. Le roi ne veut pas se décider à cette union sans avoir le consentement du pape. Celui-ci, après avoir consulté ses cardinaux, ne fait point d'opposition et autorise un mariage contraire aux lois de la nature et défendu par l'Eglise. Le roi peut donc en toute conscience céder aux prières de ses chevaliers, et il veut le faire :

> Puisque c'est chose qui peut estre [1]
> Faicte par le gré de l'église,
> De moy sera a femme prise...

Il semble bien que ce détail, se rapportant à l'infaillibilité du pape, soit plutôt une satire. Pourtant, dans la suite, le pape reste impuni, seule la jeune fille porte les conséquences des projets pervers qu'on avait eus sur elle.

Naturellement des dignitaires si estimés par tout le monde, exerçant une autorité sans bornes, doivent jouir de privilèges tout spéciaux. Les *Miracles* ne nous appren-

[1] *Miracle de la Fille du roi de Hongrie*, t. V, p. 12, v. 288.

nent pas grand'chose là-dessus. Cependant, dans le *Miracle du Prévôt délivré du Purgatoire*, nous voyons le personnage principal du drame enfreindre deux lois concernant le clergé : il cite deux prêtres devant son tribunal, afin de leur faire payer une amende pour avoir passé sur ses terres. Ceux-ci se récrient, prétendant qu'il n'a pas le droit de les juger. Le procureur de Sainte Agnès :

je suis homme d'eglise[1],
Ne suis tenuz en nulle guise
De cy respondre.

Furieux de l'opposition des prêtres, le prévôt leur enlève des terres appartenant aux églises dont ils sont les serviteurs. Trouvé très coupable, il est sévèrement puni par Dieu.

Dans la seconde partie du discours de l'empereur Constantin, prononcé après sa conversion, nous trouvons mentionné le droit d'asile, la défense de construire des églises sans l'autorisation de son « prelat », et la dime :

quant il avenra[2]
Qu'aucun malfaiteur a garant
Pour quelque meffait apparant
Qu'il ait fait, s'en fuit en l'eglise,
Qu'il y soit sauf et ait franchise.
Et après que nulz ne se fie
Tant de soy qu'eglise edifie
En quelque ville que ce soit,
Se licence avant n'en reçoit
De son prelat. Et li septimes
Est que j'ordene que les dymes
Soient aux eglises données,
De quoy elles seront doées
A touz jours mais.

[1] *Miracle du Prévôt délivré du Purgatoire*, t. II, p. 238, v. 187.
[2] *Miracle de Saint Sevestre*, t. III, p. 214, v. 750.

CHAPITRE VIII

Les Païens et les Conversions.

Les infidèles sont exclus du paradis. — Ils sont peu intéressants. — Le désir de convertir les païens. — La sympathie et l'intérêt pour ceux qui ont consenti à adopter le christianisme. — Dans les *Miracles*, les néophytes deviennent des chrétiens modèles. — Les conversions sont obtenues par des moyens divers ; elles ne sont jamais le résultat d'un besoin intime de foi. — Les conversions sur la scène devaient servir de leçon aux spectateurs pour le cas où ils se trouveraient en présence d'un infidèle.

La foi en une seule vraie Eglise développe nécessairement l'intolérance et fait naître le désir de lui amener des adeptes.

Nous avons constaté dans le chapitre précédent que seuls les « vrais croyants », c'est-à-dire les catholiques intransigeants, étaient considérés au moyen âge comme pouvant entrer au paradis. Les hérétiques et les impies, ainsi que les Juifs et les païens — les « adorateurs des idoles » — passaient pour en être exclus à tout jamais. Si les premiers étaient excommuniés par l'Eglise et destinés à périr « en âme et en corps », on croyait que le sort des seconds n'était pas plus doux, qu'ils devaient souffrir éternellement de peines inimaginables :

> Car les dyables aourez[1]
> Par les ydoles qu'honnorez
> Et devant qui vous enclinez
> Conme a Dieu : par quoy destinez

[1] *Miracle de Saint Ignace*, t. IV, p. 97, v. 676.

Estes a mort perpetuelle,
Si angoisseuse et si cruelle
Que bouche ne la pourroit dire.
La souffrerez vous grief martire
De fait sanz fin.

Les *Miracles* nous montrent que le pieux catholique du moyen âge, envisageant le monde au point de vue de sa religion, condamne les hommes qui ne partagent pas ses opinions orthodoxes et ne s'intéresse à ceux qui professent un culte différent du sien que dans le désir de les convertir. Il déteste les hérétiques et les impies, il méprise les adorateurs de « Mahon », ou il en a peur. Il ne songe pas à examiner les idées, les croyances des idolâtres. Un « vrai chrétien » n'a pas besoin de savoir que les Juifs sont monothéistes, que Mahomet a été un prophète et non un dieu, que pour les Grecs et les Romains les Ecritures de l'Ancien Testament n'ont été ni une loi ni des livres sacrés. Tout cela est fort indifférent pour le pieux catholique médiéval. Il accepte, sans y prendre garde, les inexactitudes les plus évidentes, les anachronismes les plus étranges que l'auteur dramatique lui débite dans ses pièces sur le compte des « Sarrasins » — nom employé au moyen âge comme synonyme de « païen ». Tout en connaissant la vérité, il n'est ni étonné ni choqué lorsqu'il entend des conjectures invraisemblables, des interprétations ridicules portant sur les religions étrangères au catholicisme.

Ainsi « Mahon » se trouve être le dieu supérieur des peuples non chrétiens :

Mahon qui nostre dieu vray est[1]
. . . . . .
Mahon qui est en deité[2]
Regnant sanz fin! etc., etc.

Les Juifs, les Romains, les Grecs, les Francs adorent ce « dieu » aussi bien que les musulmans. Tervagan et Apollin forment avec Mahon une espèce de Trinité. C'est à ces

[1] *Miracle de Clovis*, t. VI, p. 226, v. 946.
[2] *Ib.*, p. 239, v. 1324.

trois divinités que les « païens » s'adressent de préférence. Les autres dieux sont moins importants. Leurs noms ou imaginaires, ou empruntés à la Bible et aux différents cultes païens — tels que Bérith, Astaroth, Baal, Juno, etc. — sont invoqués rarement. Ils remplissent à peu près le rôle des saints et des anges du culte catholique. Les païens se recommandent à leurs idoles dans les mêmes termes que les chrétiens à Dieu, à la Vierge et aux saints. Les expressions : Mahon vous gart, à Mahon vous commant, par mon dieu Mahon, je vous jure par Mahon, sont aussi souvent employées par les Sarrasins que des propos analogues, se rapportant à Dieu, etc., par les chrétiens. On trouve naturel que les rapports des païens avec leurs dieux soient identiques aux relations des chrétiens avec les habitants du ciel. D'autre part il arrive que les païens jurent par Dieu ou invoquent les noms des saints. Les voleurs dans le *Jeu de Saint Nicolas* le font constamment.

Le soldat qui va garder le tombeau de Jésus (dans le *Drame de la Résurrection*) promet de rompre les membres à quiconque voudrait enlever le corps. Il sait que c'est un péché de faire du mal à son prochain, mais il ne s'inquiète pas de l'absolution d'un prêtre :

Jà ne quer que prestre me soille[1]

Pilate fait prêter serment à ses soldats sur le livre de Moïse. Un centurion romain répond :

Jeo tendrai, si Deu pleist[2],
Par la seinte lei que ici est.

Saint Valentin démontre à l'aide de l'Ancien Testament les vérités de la religion chrétienne au païen Chaton. Sans doute, il suppose que les écritures juives sont la loi des païens :

Valentin :

Ne liz tu en la prophecie[3]
Q'a touz a escript Ysaie...

---

[1] Monmerqué et Michel, p. 19. v. 6.
[2] *Ib.*, p. 20, v. 6.
[3] *Miracle de Saint Valentin*, t. IV, p. 141, v. 513.

Chaton :

Sire, ce que vous me preschiez
Ay j'assez bien veü ou livre
D'Isaie tout a delivre.

Nachor, dans le *Miracle de Barlaam Josaphat et le roi Avenir*, résume ses connaissances sur l'histoire religieuse des différents peuples de l'antiquité :

Or entendez ci. Je vous monstre [1]
Que Grieux et les Caldeiens
Et aussi les Egipciens
Par erreur et contre droiture
Ont fait leurs dieux de creature.
Li Caldeien le premier
Tiennent et croient, sire chier,
Des elements que ce sont dieux
Pour ytant qu'ilz voient as yeux
Qu'au prouffit des hommes sont fait,
Et toute voie de leur fait
Vient souvent a corrupcion
Homme et a mainte passion.
Après je vous monstre des Grieux
Que de faulx hommes ont fait diex,
Con fu Saturne qui menga
Ses enfans et si se trencha
Les genitailles et en mer
Les jetta ; ce fu fait amer.
Puis ont volu en escript mettre
Jupiter le roy des diex estre,
Et toutes voies dient il
Que souvent par son art soubtil
Se transfourma en une beste
Pour pechié faire deshouneste,
Que nous appellons advoultire.
Des Egipciens nous vueil dire
Qu'il ont les bestes adouré
Conme leurs dieux et honnouré.
Les uns aouré ont pourciaux,
Les uns viaux, les autres aigniaux.
Si que je di touz ceulx ci sont
En erreur et contre Dieu font
Contre raison et droit escript.

[1] T. III, p. 283, v. 1208.

Le chrétien du moyen âge ne constate dans les religions païennes que le côté matériel, la grossièreté qui consiste en l'adoration des bêtes et des idoles. Il est incapable de concevoir que les mythologies contiennent des éléments beaux et poétiques. La pensée que ces cultes si méprisés ressemblaient sous beaucoup de rapports au catholicisme, ne lui vient pas à l'esprit. Il ne se donne pas la peine de chercher à comprendre les religions qui ne sont pas la sienne, ni même à les connaître. Il lui suffit d'être convaincu que tout ce qui n'est pas catholique est mauvais, haïssable, rebutant.

Mais cette croyance en une seule vraie Eglise inspire non seulement le mépris et la haine pour les adeptes des autres religions, mais encore le désir de faire triompher le christianisme sur le paganisme, le désir de convertir, de gagner le plus d'âmes possible au catholicisme, de les amener au salut par la foi, de les retirer des ténèbres pour les conduire à la lumière. Avoir contribué à l'accroissement du nombre des fidèles de l'Eglise est considéré comme un grand mérite, le zèle qu'on met à convertir un païen, comme agréable à Dieu.

On s'intéresse aux histoires de conversions. On est curieux de voir les miracles que Dieu est censé avoir opérés, les moyens que les saints ont employés afin de parvenir à faire abjurer la foi aux idolâtres. Et si le chrétien du moyen âge ne témoigne qu'indifférence, mépris et haine à l'égard des païens comme tels, il estime dignes de sympathie et d'attention ceux d'entre eux qui ont renoncé à leur culte pour embrasser le christianisme. Les conversions et les baptêmes des personnages fictifs, ainsi que des infidèles célèbres dans l'histoire et la légende, abondent dans nos drames. Prédestinés à devenir chrétiens, la plupart des païens qui, au cours de la représentation, trahissent leur foi, se distinguent des « Sarrasins » tenaces par des traits de caractère plus ou moins aimables. Tandis que les persécuteurs des chrétiens qui s'obstinent dans leur croyance et meurent dans l'erreur, sont représentés comme des êtres

abominables, des tyrans féroces, des monstres ne songeant qu'à faire souffrir les disciples de Jésus, parmi ceux qui consentent à se convertir, il y a des personnages vertueux et bons dès le début de la pièce. L'empereur Constantin préfère souffrir cruellement de la lèpre, plutôt que de se laisser guérir au moyen d'un remède réputé infaillible par ses médecins, mais qui coûterait la vie à une quantité d'enfants nouveau-nés [1]. — Zoïle, qui achète Pierre le Changeur, est un digne homme, se préoccupant du bien de ses esclaves et exerçant l'hospitalité envers des pèlerins chrétiens. — Chaton est très généreux, un savant plein de mérite. — Le roi Avenir est un père affectueux, désirant le bien de son fils [3]. — Panthaléon, Josaphat sont des jeunes gens aimables. — Clovis est un roi brave, un guerrier intrépide, un mari plein de condescendance, un tolérant, qui autorise le christianisme sans vouloir y adhérer.

Le baptême transforme les néophytes en êtres parfaits, en chrétiens modèles — au sens médiéval. Tel païen qui n'a jamais entendu parler du christianisme, brûle tout à coup du désir de devenir un disciple du Christ et, plein d'impatience, demande à être admis dans le sein de l'Eglise. A peine sorti des fonts baptismaux, il tâche de prouver son zèle pour la religion chrétienne. Tantôt il voudrait tout de suite se faire persécuter pour le nom de Jésus et donner sa vie pour la foi, comme Lucien, Ypolyte [4], etc., tantôt c'est l'ermitage, la vie au désert pour l'amour de Dieu, qui attire le nouveau converti, comme Libanius [5], Barlaam, Josaphat, etc. De quelques-uns le changement de religion fait des intolérants acharnés. Le roi païen, dans le *Jeu de Saint Nicolas*, ordonne de briser l'idole de Tervagan qu'il a adorée jusqu'alors. Ensuite, le roi et les émirs convertis en même temps que lui, contraignent un de leurs compagnons

---

[1] *Miracle de Saint Sevestre.*
[2] *Miracle de Saint Valentin.*
[3] *Miracle de Barlaam, Josaphat et le roi Avenir.*
[4] *Miracle de Saint Laurent.*
[5] *Miracle de l'Empereur Julien.*

qui ne veut pas renier Mahon, à adopter la nouvelle foi. C'est en vain que le malheureux proteste; ses adversaires sont plus forts que lui; il est obligé de céder. — L'empereur Constantin, après son baptême, veut imposer le christianisme à tous ses sujets et décrète des punitions sévères contre les récalcitrants:

Ore, biaus seigneurs, il me semble[1]
Que Jhesu Crist sur moy a fait
Au jour d'uy si tresnoble fait
Que desservir ne le pourray.
Toutes voies j'ordeneray
Et ordene dès maintenant
C'om l'aoure d'or en avant
Com vray Diex, c'est m'oppignion.
Secondement, m'entencion
Est que qui blasphéme dira
De lui, du corps pugniz sera.
Après quiconque a crestien
Fera autre chose que bien,
J'ordene qu'ainsi soit descript,
Pour l'amour du doulx Jhesu Crist,
Car aux biens de lui on s'aherde
Et toute la moitié en perde.

Tous les néophites injurient les dieux qu'ils viennent de quitter et traitent avec mépris leurs anciens coreligionnaires. Le fils de l'empereur, dans le *Miracle de Saint Valentin*, un enfant, converti depuis peu, dit à son père, païen, à propos des dieux que celui-ci adore:

« Noz diex » — et c'est une falourde[2],
Une mençonge et une bourde:
N'est qu'un Dieu, non.

Les conversions sont obtenues par différents moyens. Le plus souvent, ce sont des miracles qui disposent les païens à quitter leurs idoles pour servir un Dieu qu'ils croient plus puissant, plus fort et, par conséquent, plus capable de les protéger, de leur être utile.

---

[1] *Miracle de Saint Sevestre*, t. III, p. 213, v. 726.
[2] *Miracle de Saint Valentin*, t. IV, p. 150, v. 807.

Les Sarrasins, dans le *Jeu de Saint Nicolas*, sont émerveillés du pouvoir du saint, qui a si bien su défendre le trésor royal. Ils en concluent que Tervagan ne vaut pas le Dieu des chrétiens, et ils se convertissent. — Un Juif adhère au christianisme, parce qu'il a été témoin de divers faits surnaturels[1]. — Zoïle[2], le père de Saint Panthaléon. Nachor[3], Romain[4], etc., etc., deviennent tous chrétiens à la suite d'événements miraculeux qui les convainquent de la supériorité de Dieu sur les idoles. — Libanius a eu une vision. La Vierge l'a charmé, les diables qui sont venus chercher l'empereur Julien l'ont effrayé, il en tire la conclusion :

que ne vault riens[5]
Loy nulle, fors de crestiens —

et demande le baptême.

Souvent un infidèle ne change de religion qu'à condition d'un miracle que Dieu ou le convertisseur doit opérer en sa faveur. Un avantage immédiat qu'on espère retirer du baptême, tente bien des personnes à se convertir au christianisme. Les saints, comprenant que le meilleur moyen de faire triompher la religion chrétienne est de rendre service aux païens, profitent de leur habileté dans la guérison des malades, pour attirer autant de gens que possible à la foi en Jésus-Christ. L'empereur Constantin souffrant de la lèpre, les malades s'adressant à Saint Panthaléon, le fils de Chaton, ne recouvrent la santé qu'après avoir consenti à se faire baptiser. En vue d'obtenir la guérison, les aveugles, les lépreux, les estropiés, etc., renient volontiers leurs dieux, pour ne croire désormais qu'aux doctrines proposées par l'homme qui promet de les délivrer de leurs infirmités.

Chaton ne fait point de difficultés à adopter les dogmes

---

[1] *Miracle du Marchand et du Juif.*
[2] *Miracle de Pierre le Changeur.*
[3] *Miracle de Barlaam, Josaphat et le roi Avenir.*
[4] *Miracle de Saint Laurent.*
[5] *Miracle de l'Empereur Julien*, t. II, p. 207, v. 992.

exposés par Saint Valentin, pourvu que son fils cesse de souffrir :

A tous ces poins croire m'acors [1],
S'il a santé.

Le jeune Panthaléon apprend qu'il pourra guérir toutes les maladies en faisant le signe de la croix et en disant : « Au nom de Jésus ». Aussitôt une occasion se présente pour lui de s'assurer de l'efficacité de ce procédé. A l'aide de la formule sacrée, Panthaléon réussit à tuer un serpent devant lequel il voit fuir un enfant. Très satisfait de son exploit, il retourne auprès des pères chrétiens qui lui ont donné un si bon remède contre toute espèce de maux et se déclare prêt à professer la religion du Christ [2]. — Clovis implore en vain le secours de ses dieux contre les Allemands et les Saxons. Les idoles ne peuvent l'aider. Sur le conseil d'un de ses chevaliers, le roi s'avise alors d'invoquer le Dieu des chrétiens. Il promet de se faire baptiser, s'il sort vainqueur de la lutte. La victoire remportée, il tient parole, parce qu'il est persuadé que Dieu est un meilleur protecteur que Mahon, que Tervagan et les autres idoles [3].

La force n'est pas un moyen dédaigné pour déterminer un païen à adhérer au christianisme. L'émir d'Outre-l'Arbre-Sec veut rester fidèle à Mahon, mais ses compagnons le menacent. Seul et trop faible pour se défendre contre des adversaires nombreux, il faut qu'il devienne adorateur de Saint Nicolas malgré lui :

Saint Nicolais, c'est maugre mien [4]
Que je vous aour, et par forche.
De moi n'ares vous que l'escorche :
Par parole devieng vostre hom ;
Mais li creanche est en Mahon.

Le malheureux ne sera donc chrétien que de nom. Mais qu'est-ce que cela fait ? Il n'en sera pas moins baptisé, l'Eglise s'enrichira d'un fils.

---

[1] *Miracle de Saint Valentin*, t. IV, p. 143, v. 600.
[2] *Miracle de Saint Panthaléon*.
[3] *Miracle de Clovis*.
[4] *Jeu de Saint Nicolas*, p. 109, v. 1514.

Dans le *Miracle de Saint Sevestre*, les maîtres de la synagogue, les prêtres païens et la mère de l'empereur Constantin, se convertissent à la suite d'une discussion. Cependant, ici encore, le triomphe du christianisme est dû à un intermédiaire surnaturel. Le Saint-Esprit a inspiré Saint Sevestre, qui, sans ce secours d'en haut, n'aurait pas su combattre avec l'autorité et l'éloquence nécessaires pour convaincre les doctes représentants des religions non chrétiennes.

La fatalité préside à la conversion de Josaphat [1]. Dès sa naissance, des astrologues annoncent qu'il deviendra chrétien. Dieu intervient pour que la prédiction s'accomplisse. Il envoie l'ermite Barlaam vers le jeune prince, qui, grâce à ses dispositions innées et à l'habileté de son convertisseur, ne tarde pas à embrasser le christianisme.

Le courtisan Théodas [1] renie ses dieux par crainte. Josaphat lui a expliqué que Dieu sait et voit tout et que chacun sera jugé d'après son mérite ; que les païens seront jetés au feu éternel. Théodas a peur des flammes. Il préfère croire en Dieu que de courir le risque de se trouver après sa mort dans un lieu aussi peu agréable que l'enfer.

Jamais la conversion n'est représentée comme le résultat d'un besoin intime de foi, d'une mûre réflexion ou d'un enseignement prolongé. Spontanément, pour un des motifs dont nous venons de parler, les païens, dans les *Miracles*, désirent le baptême. Ils ne cherchent pas à comprendre, ils croient tout simplement. Les convertisseurs posent quelques questions, les néophytes admettent ce qu'on leur propose, sans approfondir, sans réfléchir au sujet des croyances qui désormais seront la loi de leur existence. Les explications données aux savants qui hasardent quelques questions, sont bien insuffisantes et très peu convaincantes.

L'idée que les doctrines chrétiennes, les vérités de la foi, admises par tout le monde et considérées comme des révélations divines dont personne n'aurait osé douter, peuvent

[1] *Miracle de Barlaam, etc.*

avoir en elles-mêmes assez de force pour convaincre les incrédules, ne paraît pas s'être présentée à l'esprit des catholiques médiévaux. Des faits surnaturels, l'intervention directe de Dieu, l'effroi, étaient, à leur avis, nécessaires pour prouver la vérité de la religion chrétienne, pour lui gagner des adeptes.

Une leçon se dégageait pour les pieux spectateurs des *Miracles* qui reproduisaient des conversions. On leur faisait voir que les saints martyrs avaient été tout heureux de souffrir et d'endurer d'atroces supplices, s'ils voyaient que la patience et le courage avec lesquels ils supportaient leurs tortures, ainsi que les miracles que Dieu accomplissait en leur honneur, contribuaient à amener des païens à la foi en Jésus. Les martyrs ont donné l'exemple de la fermeté et du zèle religieux. Durant leur vie et par leur mort, ils ont converti une foule de gens et, finalement, ils ont fait triompher le christianisme. Les persécutions ont cessé. Mais souvent encore, un croyant se trouve en présence d'un incrédule et, dans ce cas, il faut qu'il profite de l'occasion et qu'il fasse de son mieux pour le conduire de l'erreur à la vérité. Il ne s'agit plus de souffrir pour la foi, mais de l'imposer à ceux qui ne l'ont pas. En vue de ce but, tous les moyens sont bons : les promesses, les miracles, la force, la crainte, n'importe, pourvu qu'on arrive à décider l'infidèle à se faire baptiser, à arracher une proie à Satan et à rendre possible la gloire éternelle à une âme qui, restée dans l'ignorance du christianisme ou n'ayant pas voulu l'adopter, serait damnée pour toujours.

CHAPITRE IX

La fuite loin du monde.

Le pessimisme à l'égard de ce monde. — Son expression dans les *Miracles*. Ses conséquences. — La fuite loin du monde. — Les différentes manières de vivre en dehors du monde. — L'ermitage. — La mendicité volontaire. — Le couvent. — La reclusion et la folie feinte.

La croyance, si puissante au moyen âge, en un au-delà inconnu, supérieur à tous égards au monde où s'écoule la vie humaine, ne pouvait manquer d'inspirer un profond mépris pour ce dernier. La comparaison entre la terre, où l'homme mène une existence passagère et pleine de vicissitudes, et un paradis magnifique, où l'âme de l'élu vit éternellement, où toutes les aspirations sont satisfaites, les rêves de bonheur surpassés, les promesses de Dieu réalisées, était tout à l'avantage du monde céleste. La crainte de l'enfer et le désir de jouir de la gloire éternelle portaient les chrétiens fervents à envisager l'existence terrestre, avec ses plaisirs et ses soucis, comme un mal, en tant qu'ils la croyaient être un empêchement à la vie pure, un obstacle au salut. Ils la considéraient comme un bien, au contraire, pour celui qui emploie ses jours à se préparer pour l'au-delà.

Les convictions médiévales touchant la médiocrité et la vanité de ce monde, la crainte des effets pernicieux causés par la vie au milieu de ses semblables, ainsi que les suites provoquées par cette manière de voir les choses sous des couleurs sombres, trouvent un écho retentissant dans les

drames que nous étudions. Bien des personnages qui ont déjà abandonné le monde, et d'autres qui le quittent au cours de la représentation, défilent devant les yeux des spectateurs. Souvent des hommes qui se sont entièrement voués à Dieu, exposent les motifs qui les ont décidés à se retirer loin de leurs proches, loin des dangers dont ils ont été entourés, et vantent la supériorité de la vie solitaire sur la vie sociale. Des prêtres et des saints déterminent par leurs conseils des hommes et des femmes à se détacher de toutes choses, à fuir les biens du monde, afin de se rendre dignes de l'amour de Dieu et des récompenses qu'il promet à ses élus.

Nous profitons de leurs propos pour en dégager les croyances relatives à la vie mondaine et à la vie solitaire. Nous profitons également de ce que les drames nous laissent entrevoir sur la manière de vivre des gens voués à Dieu, pour nous faire une image des genres de vie qui étaient considérés comme particulièrement favorables au salut de l'âme.

Ce monde est vain, mauvais, insignifiant. Les choses terrestres ne peuvent être comparées aux choses qui se trouvent au paradis.

C'est bien chose à croire et savoir [1]
Que des choses qui sont ça jus
Envers celles qui sont la sus
C'est un biau nient.

Quelle valeur peut avoir l'existence d'un homme tant qu'il habite ce «biau nient»? Personne ne peut rien posséder de durable sur la terre, rien qui lui reste après sa mort. Pendant toute sa vie, l'être humain est soumis aux lois éternelles du changement. Il doit toujours craindre de perdre sa fortune, son bonheur. Les richesses ne donnent pas la félicité; loin de là, elles peuvent devenir la cause des plus terribles malheurs. Alors à quoi bon en posséder? Les plaisirs sont vains et n'apportent ni paix

[1] *Miracle de l'Evèque à qui N. D. apparut*, t. II, p. 82, v. 678.

ni satisfaction intérieure. Les honneurs et les dignités sont des choses bien éphémères, dont on est facilement dépouillé. Les amis ne sont pas toujours sincères, et ceux qui le sont peuvent être enlevés par la mort. C'est aussi le cas pour la famille, les enfants. Tel homme qui se croit au comble du bonheur aujourd'hui, peut être précipité demain dans la plus affreuse misère. Dans tous les cas, personne ne peut se défendre de la mort, qui oblige d'abandonner les biens temporels. Mais ce qui est le plus grave, c'est que les jouissance de ce monde, si agréables au corps, sont préjudiciables à l'âme et entraînent souvent sa perdition.

Des considérations de cette espèce décident le fils de l'empereur, dans *le Miracle du Paroissien excommunié*, à fuir le monde :

Glorieux Dieu, souverain pére, [1]
Tant dolereusement se pére
Qui d'orgueilleux mondains tresors
Plains d'excès tresvilz et tres ors
Desire paremens avoir :
Car richesse de tel avoir
N'est fors qu'apovrissement d'ame...
Elas ! mal suis appareilliez
Pour mon ame et mal conseilliez,
Quant je voy et puis bien entendre
Qué j'é plus desiré atendre
Aux biens de richesses mortelles
Que aux grans joies perpetuelles.
Mort m'a pére et mére tolu :
Richesce n'y a riens valu,
Et bien sçay que morir me fault
Aussi : si seroit grant deffault
A moy se la char et le monde
Et l'ennemy faulx et inmonde
Pour l'amour de Dieu ne laissoie...

Barlaam explique au roi Avenir pourquoi il s'est retiré dans un ermitage :

---

[1] T. III. p. 3, v. 1.

Sire roy, or m'entendez dont. [1]
Tant com chascuns est en ce monde,
Il s'efforce a ce qu'il habonde
A avoir des biens temporex,
Des honneurs et deliz charnex
Qui ne sont pas biens proprement,
Car il faillent communement,
Et ce peut on assez savoir ;
Car quant miex les cuide homme avoir,
Lors li vient aucune aventure,
Perte d'amis ou la mort sure
Qui de ses biens le met tout hors :
Si tost com l'ame a hors du corps,
Ainsi les y fault touz laisser,
Et nient moins pour les amasser
Par aventure s'est dampnez.
Dont ne les doit nulz homs senez
Pour choses qui soient tenir,
Puis qu'au besoing n'en peut joïr.
Mais les choses, sire, qui sont,
Qui touz jours l'ome vivre font
Et maintenir de bien en miex, etc.

L'homme qui vit dans le monde risque d'être damné, parce que, en relations continuelles avec ses semblables, entouré de bien-être et de luxe, il ne peut éviter le péché. Il est impossible à un individu de résister aux nombreuses tentations de Satan, de ne faire aucun mal, de ne pas s'exposer cent fois au danger de perdre son âme, lorsqu'il se trouve dans des conditions qui l'éloignent de Dieu au lieu de le rapprocher de lui. Les menus détails de la vie quotidienne, le temps donné aux exigences de la société, les devoirs envers la famille, les jouissances accordées à la chair, ne permettent pas à l'homme de se vouer entièrement au service de son divin Maître, de se préoccuper uniquement de son salut. Cependant c'est là le seul moyen de se garder des souillures du péché.

Le chrétien vivant dans le monde est donc de mille manières empêché d'arriver à un degré de perfection qui lui garantirait la gloire éternelle. Sa damnation est bien pro-

[1] *Miracle de Barlaam, Josadphat et le roi Avenir*, t. III, p. 254 v. 284.

bable, s'il ne prend garde à ses actions, s'il ne s'avise à temps de la nullité et des périls de l'existence qu'il mène. Les années dépensées dans les vanités de ce monde ne comptent pour rien dans la vie d'un homme, car son âme est alors morte. L'ermite Barlaam, interrogé sur son âge par le prince Josaphat, se rajeunit de bien des années parce que, dit-il,

de compter n'ay pas envie [1]
En la mesure de ma vie
Les ans qu'au monde ay despendu
Et en vanitez espandu,
Car mors estoie en l'ame lors,
Et on ne doit pas les ans mors
Dire ans de vie.

Beaucoup d'hommes conscients de la situation dangereuse où ils se trouvaient, se sont demandé ce qu'ils devaient faire afin d'échapper aux tentations et d'éviter le péché. En cherchant une réponse à cette question, ils l'ont trouvée en opposant les avantages de la vie sociale, aisée et agréable, à ceux de la vie solitaire, pénible et pauvre. Ils ont constaté qu'autant la première, en éloignant l'homme de Dieu, est préjudiciable à l'âme et entraîne facilement sa damnation, autant la seconde — en le rapprochant du Seigneur — est propice à son salut et ne peut manquer de le conduire à la gloire éternelle. Nombreux ont été les chrétiens qui, se trouvant dans cette alternative, n'ont point hésité à échanger la société des hommes contre l'isolement, les richesses contre la pauvreté, les plaisirs contre les souffrances, les honneurs contre l'humilité. Dieu ayant pris en gré leur dévouement, ils sont devenus saints, et l'exemple qu'ils ont donné par leur vie édifiante est digne d'être imité par tout homme désireux de devenir leur compagnon au ciel.

il vous convient [2]
Despiter et tout mettre au nient
Ce monde et vous de li retraire
Et c'est une grant chose a faire.

[1] *Miracle de Barlaam, Josaphat et le roi Avenir*, t. III, p. 273, v. 879.
[2] *Miracle de l'Empereur Julien*, t. II, p. 213, v. 1176.

Car nulz n'y peut a droit venir,
S'il ne se veult mettre et tenir
En solitude.

Naturellement il n'est pas facile pour un homme de se résoudre à cette « grant chose ». Car l'abandon du monde suppose des sacrifices énormes, un renoncement absolu aux biens temporels, aux êtres les plus chers, aux habitudes contractées, aux désirs, aux jouissances. Le dévot qui, en vue du salut, fuit le siècle, doit y laisser tout ce qui peut avoir quelque prix pour lui et se vouer entièrement au service du Seigneur. Il n'a pas le droit de posséder rien en propre, rien qui puisse le distraire dans sa contemplation, le détourner des exercices de piété, l'écarter de la voie du salut. Dieu le pourvoira du nécessaire par un moyen ou un autre. Lorsqu'il s'agit de cette « grant chose », il est indispensable de quitter ses proches, sa patrie, ses devoirs sociaux. Loin de les blâmer, il faut au contraire louer les parents qui, soucieux de mériter la gloire céleste, abandonnent leurs enfants, les enfants qui délaissent leurs parents ; les maris qui se séparent de leurs épouses et réciproquement; les hommes et les femmes de différentes conditions qui renoncent à leurs devoirs sociaux; les souverains qui se désintéressent du sort de leurs sujets.

La Vierge reproche à une nonne qui s'est mariée et est devenue mère de famille, de l'avoir délaissée. Elle menace la coupable de l'enfer dans le cas où elle ne voudrait pas s'amender. La « nonne », effrayée, craint la damnation et s'empresse de rentrer au couvent sans s'inquiéter du sort de ses fils. Son mari l'imite, il veut se faire moine, et il laisse ses enfants à la garde de Dieu :

En la garde Dieu les lairay[1],
Car ja mais ne retourneray
Cy endroit pour biens que g'y aie...

Anthure, la mère de Saint Jean Chrysostome, n'est point satisfaite de la vie qu'elle mène. Elle voudrait faire de son

[1] *Miracle de la Nonne qui laissa l'abbaye*, t. I, p. 347, v. 973.

mieux pour plaire à Dieu et sauver son âme. Le « curé » qu'elle interroge sur le meilleur moyen d'atteindre ce but, lui donne le conseil suivant :

... la personne[1]
Qui a en lui tant de savoir
Que biauté d'ame veult avoir
Et Jhesu Christ veult ensuir,
Convient les biens mondains fuir,
A ce c'on puist miex a lui plaire,
Et aspre penitence faire
Tout son vivant.

Elle quitte sa mère et son fils pour errer en mendiante sur les chemins. Après bien des années, Dieu lui ordonne de retourner dans sa ville natale. Anthure obéit, mais elle prie Dieu de changer son extérieur, afin que sa mère et son fils ne puissent la reconnaître. Accueillie par sa mère, Anthure est tout heureuse de voir que sa prière a été exaucée. Son plus grand désir est de pouvoir continuer à vivre de manière à mériter le paradis. Elle se fait recluse et ne lève son incognito qu'au moment de la mort.

Saint Alexis, décidé à se vouer à Dieu, ne songe pas à la douleur et au chagrin qu'il va causer à ses parents et à sa jeune épouse. Il s'enfuit dans la nuit qui succède à son mariage et, désormais, ne se soucie que de rester pauvre, seul et inconnu. Après avoir échangé son habit contre celui d'un mendiant, il dit :

Amis, et je me jette puer[2],
Par ce change, de tout le monde,
Car je ne voy qu'il y habonde
Fors que vanité et malice,
Si que, pour eschiver tout vice,
De l'estat mondain me desmet
Et en l'estat povre me mett
Pour Dieu trouver.

Son salut est son unique préoccupation. De retour sous le toit de ses parents, il a le cœur d'y vivre pendant dix-sept

[1] *Miracle de Saint Jean Chrysostome*, t. I, p. 259, v. 145.
[2] *Miracle de Saint Alexis*, t. VII, p. 321, v. 1206.

ans sans être touché par les lamentations des deux vieillards qui pleurent leur fils, sans prendre garde à la tristesse de son épouse qui lui est restée fidèle. Il ne leur découvre pas qui il est.

Le « chanoine qui se maria » quitte sa femme pour se retirer dans un ermitage et ne vivre que dans l'amour de la Vierge[1].

Théodore, pour expier une infidélité, abandonne son mari et entre dans un couvent au lieu de demander pardon[2].

Saint Guillaume s'installe au désert et oublie complètement qu'en sa qualité de duc, il a des devoirs à remplir envers ses sujets. Deux de ses chevaliers découvrent sa retraite et essayent de lui persuader de revenir dans son pays. Ils lui peignent la détresse de sa patrie, qu'il a abandonnée, et lui représentent ses devoirs avec beaucoup de bon sens :

Hé ! que faites-vous, sire doulx ?[3]
Un tres grant bien faire cuidez,
Mais si de force vous vuidez
Que ja vous n'en venrez a chief,
Sire, pensez a quel meschief
Voz gens sont par vostre deffault.
Les bons sont mis en bas du hault,
Et les mauvaises gens s'engraissent ;
Les veuves désolées laissent,
Car de leurs biens sont denuées ;
Les pucelles sont violées
Les anciennes gens perillent,
Et les orphelines besillent ;
Les eglises desrobe on fort
Et le feible est mengié du fort.
Hé ! sire, revenez arriére ;
Ne souffrez en nulle maniére,
Le vostre pays plus destruire,
N'a voz bonnes gens ainsi nuire,
Si ferez bien.

---

[1] *Miracle du Chanoine marié.*

[2] *Miracle de Théodore.*

[3] *Miracle de Saint Guillaume du Désert*, t. II, p. 39, v. 1011.

Leur discours ne touche pas Guillaume. Sa réponse définitive est brusque :

A briez moz, je n'en feray rien :
Icy vivre et morir me plaist.
Vous ferez mal s'envers moy plait
En faites plus.

Toutes ces personnes que nous venons de citer comme exemples abandonnent ce qu'elles ont de plus cher, afin de se vouer à Dieu. Toutes, d'après l'opinion des catholiques du moyen âge, accomplissent quelque chose de grand, entraînant la sainteté. Mais elles ne choisissent pas toutes un même genre de retraite. C'est qu'il y a différentes manières de vivre en dehors du monde. Le degré d'isolement, l'austérité de la vie, varient selon le genre de retraite.

Dans des lieux sauvages et inabordables, le chrétien a le plus de chances d'éviter le péché et de mener une vie agréable au Seigneur. Loin des autres hommes, loin du bien-être qui amollit le corps et le rend incapable de se défendre contre le vice, le solitaire peut se garder pur et atteindre un haut degré de perfection.

L'ermite modèle passe ses jours dans la contemplation et la prière. Sa demeure est petite, sans aucun confort. Une botte de paille lui tient lieu de lit. Son vêtement est simple et grossier. Sa nourriture se compose de racines, de fruits sauvages, de pain et d'eau ou de ce que Dieu lui envoie en sa bonté. Afin de faire souffrir son corps autant que possible, il se flagelle, il se mortifie. Des années passent sans qu'il voie un homme, sans qu'il échange une parole avec un de ses semblables. Il ne quitte sa retraite et n'approche des lieux habités que sur un ordre de Dieu ou sur une invitation du pape. Quelquefois Dieu lui envoie des pécheurs requérant conseil ou pénitence. L'ermite leur donne l'hospitalité et partage avec eux son frugal repas. Si le renom d'une vie aussi édifiante menée pendant de longues années, pénètre dans le monde, il arrive que d'autres hommes, désireux de suivre les traces de l'ermite modèle, viennent le rejoindre pour devenir ses disciples. Leur vie s'écoule d'une manière

toute pareille. Des visions célestes, des apparitions de la Vierge et des saints réjouissent les solitaires dévots et, si Dieu les en trouve dignes, des anges emportent leur âme en paradis, au moment où elle se sépare du corps.

La vie du mendiant volontaire ne diffère pas beaucoup de celle de l'ermite. Dénué de tout, le pauvre pour l'amour de Dieu erre sur les chemins ou choisit un porche d'église pour lui servir d'habitation. Il endosse un habit déguenillé qui le cache et le rend méconnaissable à ses proches, à ses amis. Il ne vit que des aumônes dont des personnes charitables le gratifient. Toujours à genoux, absorbé dans sa prière, il ne prend point part aux délibérations des mendiants ordinaires, à leurs critiques sur les donateurs, à leurs divertissements au cabaret. Il ne va pas guetter le passage des personnes généreuses pour leur soustraire de l'argent, mais il ne refuse pas non plus les dons volontaires. S'il a du superflu, il en fait part à ses camarades, car il ne peut garder plus qu'il ne lui faut. Vieux et malade, le mendiant volontaire accepte parfois l'hospitalité de quelque femme dévote ou de quelque bourgeois bienfaisant, qui s'honorent de recevoir chez eux un saint. Toutefois il ne cesse de se priver des douceurs qui pourraient le soulager dans son triste état. Saint Alexis, le modèle du mendiant pour l'amour de Dieu, recueilli chez ses parents, continue de s'astreindre aux austérités qu'il s'est imposées depuis si longtemps. Le serviteur chargé de prendre soin de lui, rend compte à son maître des habitudes du saint homme :

Aux dimenches esconminchier[1],
Après ne mengoit, sire chier,
Le jour que deux onces de pain,
Ne buvoit qu'yaue pour certain
Et po la sepmaine en buvoit,
Après jour ne nuit ne dormoit,
Mais avoit coustume et maniére
Que touz jours estoit en priére :

[1] *Miracle de Saint Alexis*, t. VII, p. 361, v. 2400.

De c'estoit il moult diligens.
Voir est que de voz jounes gens
Plusieurs souvent si le gaboient
Et de paroles l'assailloient,
Mais onques ne s'en courrouçoit,
N'en yre ne s'en esmouvoit,
Ne n'avoit sur eulz pour ç'envie.

La vie au couvent est moins austère. On y est admis si l'on consent à vivre dans la pauvreté, la chasteté et l'obéissance :

Frére te fas de ce convent[1],
Par cy que tu obeïras
A nous touz et chaste seras
Sans propre avoir.

Cependant, quoique voués à la pauvreté, les moines et les nonnes jouissent d'un bien-être relatif. Dans les couvents il y a des chambres, des dortoirs, on y mange de la viande. Séparé du reste du monde, de sa famille, on n'y est pourtant pas seul. On cause, on rit avec ses camarades, on critique ses supérieurs, on instruit les enfants, on travaille pour le bien de la communauté, sans négliger les exercices de piété.

La reclusion et la folie feinte sont encore des manières de vivre uniquement en vue du salut et ont beaucoup de ressemblance soit avec l'existence des ermites, soit avec celle des mendiants volontaires. Anthure, la mère de Saint Jean Chrysostome, se fait recluse[2]. Robert le Diable contrefait le fou sur un ordre de Dieu[3], le jeune prince, dans le *Miracle du Paroissien excommunié*, s'astreint à un genre de vie pareil, afin de se rendre agréable à la Vierge et à Dieu.

---

[1] *Miracle de Théodore*, t. III, p. 87, v. 478.
[2] *Miracle de Saint Jean Chrysostome.*
[3] *Miracle de Robert le Diable.*

CHAPITRE X

Des différents moyens d'accomplir son salut dans le monde.

Les devoirs d'un chrétien soucieux du salut de son âme. — Celui qui ne veut pas se vouer entièrement à Dieu, peut faire son salut par différents moyens. — Les pèlerinages. — Les aumônes. — Les vœux. — Les souffrances physiques. — L'humilité.

Dans le chapitre sur l'Eglise, nous avons vu que l'assiduité aux offices, la confession, la pénitence, etc., sont considérées au moyen âge comme des devoirs sacrés auxquels personne ne peut se soustraire sans que son âme coure les plus grands dangers pour l'avenir. Les pieux croyants de l'époque pensent aussi que le dévot aspirant à la gloire éternelle a bien d'autres obligations. Ils estiment qu'il doit prouver sa foi et sa dévotion par des actes en dehors des exercices de piété exigés par l'Eglise même des moindres de ses membres ; que Dieu demande de l'homme des témoignages de son attachement ou de sa reconnaissance, des efforts capables de le rendre digne de l'amour divin et de lui mériter le ciel. Le chrétien soucieux du salut de son âme ne peut donc se contenter d'observer uniquement les pratiques religieuses les plus essentielles. Il faut qu'il songe à satisfaire le Seigneur par des sacrifices volontaires et variés. Il va sans dire que le meilleur moyen de s'assurer la récompense réservée aux élus est de se vouer entièrement à Dieu. Cependant c'est bien difficile et, vu l'abnégation complète et la dureté des conditions que com-

porte l'existence du solitaire ou celle du mendiant, seuls des êtres exceptionnels ont la force d'âme nécessaire pour s'y consacrer. La vie au couvent étant moins pénible, on s'y résout plus facilement. Mais la majorité des croyants n'est pas capable de se détacher entièrement du monde, de sacrifier toute chose. Cela ne veut pas dire qu'ils soient de mauvais catholiques. Parmi eux il y a des gens très pieux, qui ne demandent pas mieux que de pouvoir faire quelque chose pour leur salut. Qu'ils ne désespèrent pas! Car, heureusement, il y a beaucoup de voies qui conduisent au paradis, beaucoup de moyens par lesquels on peut se rendre agréable à Dieu et mériter sa miséricorde : des moyens qui ne demandent ni une vie entière, ni des efforts très considérables. Chacun sait que Dieu accepte l'abnégation partielle et que, dans son jugement, il tient compte de tout ce que le dévot lui sacrifie en fait de bien-être, d'argent, de liberté individuelle, de fierté, de plaisir, ainsi que des bonnes œuvres accomplies en son nom, des vertus exercées pour l'amour de lui ; qu'il fait grand cas des pèlerinages, des vœux, de toute espèce de dons, des mortifications, de la moindre marque de piété provenant d'un cœur sincère et humble.

Passons en revue quelques-unes des pratiques estimées particulièrement méritoires et propres à conduire au salut les hommes restés dans le monde.

Les pèlerinages sont des voyages plus ou moins longs, plus ou moins pénibles. Leur but est la visite d'un ou de plusieurs lieux de culte, consacrés à la Vierge ou à un saint, célèbres par des miracles ou des reliques. Il y a beaucoup de ces églises et chapelles, et le renom de quelques-unes d'entre elles attire des pèlerins en foule. Des hommes et des femmes de toute condition, de tout âge, bravent les dangers et la fatigue pour se rendre dans ces sanctuaires afin d'y passer une nuit à veiller, à réciter des prières, et pour déposer leur humble offrande sur l'autel.

Jérusalem, les endroits où s'est écoulée la vie de Jésus et où il a souffert, le Saint Sépulcre, tiennent la première

place parmi les buts de pèlerinages. Le plus grand désir d'un vrai dévot est de voir ces saints lieux :

J'ay trop grant desir d'aller, certes[1],
Com paumier en Jerusalem,
En Nazareth, en Bethleem,
Et en touz les autres saints lieux
Ou fut et ou mort souffri Dieux...

La Terre Sainte est très éloignée, il n'est pas facile d'y arriver, les pieux voyageurs ont mille obstacles à vaincre et risquent bien souvent de perdre la vie avant de pouvoir faire une prière au tombeau du Christ. Il est bien plus aisé de visiter quelque sanctuaire de sa patrie ou d'aller en pèlerinage à Rome. Il y a toujours du mérite à le faire. Car le pèlerin est dans tous les cas arraché à son train de vie ordinaire ; il s'expose au froid, à la chaleur, à la pluie, aux accidents, aux mauvaises aventures qui arrivent fréquemment sur les grandes routes ; il risque de coucher dehors, de manquer de nourriture, de tomber malade. Puis, tout compte fait, des surprises désagréables et des malheurs peuvent l'attendre à son retour. Qui sait si la femme, laissée à la maison, restera fidèle à son mari, le mari, à son épouse ? Pendant l'absence du pèlerin, les valets ou les voleurs peuvent s'emparer de ses biens ; de malhonnêtes gens peuvent lui dérober son honneur. Ou encore sa femmes et ses enfants peuvent être morts, ou en prison, ou révoltés contre lui.

Toutefois un homme ne doit pas se laisser retenir par une de ces considérations, lorsqu'il éprouve le désir de se mettre en route dans une intention pieuse. Il ne faut pas non plus que des causes plus graves, telles que la maladie d'un proche, l'abandon d'un petit enfant, les devoirs envers des sujets, etc., empêchent le dévot de s'acquitter de ce devoir sacré. Le roi, dans le *Miracle de Sainte Bautheuch*, désire beaucoup se rendre à Jérusalem. Cependant il hésite à se décider à ce voyage parce qu'il a une femme, de très jeunes

[1] *Miracle de Pierre le Changeur*, t. VI, p. 274, v. 1347.

fils et un royaume à gouverner. Bautheuch encourage son mari à exécuter son projet :

Voir, je tien que le roy celestre [1]
Vous a mis ceste chose ou cuer ;
Si ne la laissiez à nul fuer,
Que ne l'accomplissiez briefment ;
Car c'est pour vostre sauvement
De corps et d'ame.

Nombreux sont, dans les *Miracles*, les personnages qui, éprouvant le désir d'aller visiter quelque saint lieu, quittent pour un temps indéterminé leur femme, leur petit enfant, leurs devoirs, et se mettent en route sans craindre les dangers auxquels ils s'exposent, prêts à mourir sans revoir ce qu'ils ont de plus cher en ce monde.

La charité envers les pauvres, la distribution des aumônes, est un devoir que nul chrétien ne devrait négliger. Car le bien qu'on fait à son prochain, c'est à Dieu lui-même qu'on le fait. Il faut que chacun donne selon ses moyens. Dans les *Miracles*, les rois et les reines en donnent l'exemple en dotant les églises, les couvents, en faisant des distributions régulières aux mendiants. De riches bourgeois ont pitié de la misère des pauvres honteux ; chez des dévots aisés le couvert est toujours mis, les portes sont toujours ouvertes pour les nécessiteux. L'hospitalité est largement exercée envers les pauvres : des malades sont recueillis, des vieillards secourus. Les avares qui ne donnent rien aux indigents, sont des impies, des serviteurs du Diable. Ils ne méritent que des malédictions. Naturellement il arrive qu'on secoure des personnes indignes lorsqu'on croit soulager des nécessiteux, mais jamais il ne faut refuser de faire du bien au prochain, parce qu'on ne peut pas savoir si Dieu n'a pas pris les apparences d'un homme pauvre pour éprouver le dévouement d'un de ses enfants.

Dieu aime qu'on fasse des vœux. Au risque d'offenser le divin Maître, il faut les accomplir consciencieusement,

[1] T. VI, p. 100, v. 586.

même s'ils sont absurdes et n'ont d'autre fin que celle d'entraver la liberté individuelle.

Berthe, femme du roi Pépin, abandonnée seule au milieu d'une forêt, reçoit la visite de Notre-Dame et de Dieu pendant son sommeil. En s'éveillant elle se sent réconfortée et remercie ses protecteurs divins de la grâce qui lui a été accordée. Ensuite elle fait le vœu suivant :

jamais, sire, ne diray[1]
Pour meschief qu'aie ne desroy
Que je soie fille de roy
Ne c'onques m'espousast Pepin,
Le roy des Frans, se n'est afin
Que je m'en face plus doubter
Pour ma virginité garder.

Le roi de Hongrie[2] fait le vœu de ne jamais se remarier qu'avec une femme qui ne différerait en rien de son épouse défunte. Le pape lui-même n'ose le délier de ce vœu et lui permet d'épouser sa propre fille.

Des promesses de réciter des oraisons et des prières à heure fixe pendant toute la vie sont très fréquentes dans les *Miracles*. C'est si peu de chose qu'une prière. Mais elle peut devenir très gênante, lorsqu'il s'agit de ne pas laisser passer l'heure où elle doit être dite. Oublier ou remettre un hommage qu'on a promis à Dieu ou à la Vierge, est un péché, une offense à la Majesté divine.

La chasteté et la virginité sont agréables à Dieu. Des époux chastes ont bien du mérite, l'état de la vierge est de beaucoup supérieur à celui de la femme mariée ou de la veuve. Alexis vante la virginité à son épouse :

virginitez est dite[3]
Suer des anges, tant est haultisme.
Virginitez a fruit centisme,
Les mariez n'ont que de trente,
Les veuves n'ont que de soixante :
Ceste passe ses deux estaz.

---

[1] *Miracle de Berthe*, t. V, p. 192, v. 1069.
[2] *Miracle de la Fille du roi de Hongrie*.
[3] *Miracle de Saint Alexis*, t. VII, p. 306, v. 756.

Des macérations, des jeûnes, toute espèce de mortifications de la chair et de souffrances physiques sont très avantageuses pour le salut de l'âme.

Quant au corps, il est inutile de s'en inquiéter : plus il sera mal logé, mal nourri et mal soigné, plus il y aura de mérite.

Cependant tous les sacrifices, tous les actes de dévouement n'ont point de valeur, s'ils ne viennent d'un cœur humble. L'humilité est la plus noble des vertus chrétiennes, et l'homme qui ne la pratique pas, s'appliquera en vain à acquérir d'autres qualités, à travailler pour le salut de son âme :

Sur la vertu d'umilité [1],
Mes amis, fonder se convient
Ou je vous di que l'en fait nient.
Car qui vertuz en lui assemble
Sanz humilité, il ressamble
A celui qui la pouldre amasse
Au vent, et le vent la detasse
Et la gaste : c'est chose voire,
Et ainsi le dit saint Gregoire ;
Mais quant on est humble de cuer,
Et tout orgueil est jetté puer,
Qui l'ame destruit et confont,
Lors vient on aux vertuz qui font
L'esperit riche de science,
De conseil et de sapience,
De pitié et d'entendement,
Du don de force et ensement
De la paour nostre seigneur,
Qui n'est pas vertu mains greigneur
Que les autres, ce dit mon livre ;
Car touz jours fait l'ame bien vivre.
Et quant vous ainsi le ferez,
Je vous di que beneürez
Serez de Dieu.

L'humilité doit se manifester en toutes choses, surtout dans les rapports des hommes avec Dieu, la Vierge et les saints. Il faut prier humblement, à genoux, et accepter sans

[1] *Miracle de Saint Ignace*, t. IV, p. 92, v. 541.

murmurer ce que la Providence envoie : la fortune ou l'adversité, la joie ou la tristesse. Il faut s'humilier également devant les prêtres, qui sont les représentants de Dieu sur la terre.

Les rois et les grands de ce monde ne sont pas exempts de cette obligation, pas plus que les bourgeois ou les mendiants. Sans hésiter, sans essayer de s'y soustraire, tout chrétien est obligé de se soumettre aux exigences les plus rigoureuses des papes, des évêques ou d'un simple curé. Jamais on ne peut être trop humble, ni dans son attitude, ni dans ses mœurs. L'excès d'humilité est un grand mérite. Saint Jean Chrysostome, Théodore, etc., qui préfèrent souffrir injustement plutôt que de se disculper, sont des modèles de cette vertu.

L'humilité de Pierre le Changeur va plus loin encore: il se fait vendre comme esclave et vaque volontiers aux besognes les plus viles. La proposition de son maître, qui veut le faire sortir de cet état de servitude, ne le tente pas. Il préfère laver la vaisselle et porter l'eau plutôt qu'avoir part aux honneurs et au bien-être[1].

Le pieux catholique a donc le pouvoir de faire son salut, même sans abandonner le monde. Il n'a qu'à y mettre un peu de bonne volonté et à tâcher de satisfaire Dieu en pratiquant ce qu'il sait lui plaire.

---

[1] *Miracle de Pierre le Changeur.*

CHAPITRE XI

De quelques pratiques religieuses.

Mentionnons encore quelques détails, rencontrés ici et là dans les *Miracles* et qui ne peuvent être rangés dans aucun des chapitres précédents. Quoique très peu nombreux, ces détails disparates se rapportent à notre sujet et méritent d'être cités comme les seuls indices de plusieurs côtés de la vie religieuse médiévale, lesquels, très développés alors, ne sont que rarement mentionnés dans nos pièces.

C'est à peine si nous y pouvons entrevoir l'importance des reliques et d'objets réputés d'origine céleste. On ne nous dit presque rien au sujet des vertus merveilleuses attribuées à différentes choses ayant rapport aux saints.

La mère de «l'Enfant donné au Diable» et la mère de «l'Enfant ressuscité», prises des douleurs de l'enfantement, sont soulagées l'une et l'autre par une *Vie de Sainte Marguerite* qu'on met sur leur corps.

Saint Alexis va voir un crucifix que Dieu a fait de ses propres mains et qui est soigneusement gardé dans une église pour l'édification des pèlerins[1].

Les armes de Saint Mercure, enfermées dans une châsse, sont une relique précieuse aux yeux des habitants chrétiens de Césarée, surtout après avoir servi à assassiner Julien l'Apostat[2].

---

[1] *Miracle de Saint Alexis.*

[2] *Miracle de l'Empereur Julien.*

L'ampoule qui contient le saint chrême dont l'évêque oint le roi Clovis en le baptisant, est un présent de Dieu, apporté par une colombe[1].

Des anges édifient une chapelle à l'endroit où est morte la mère du pape[2].

On nous renseigne sur l'efficacité des offrandes de cire et de cierges.

La fille de Guibour, désolée de voir sa mère entre les mains de la justice, décide d'aller en pèlerinage à l'église de Saint Liénart et de lui présenter son pesant «en cire et en cierges» pour obtenir la délivrance de la coupable. Quoique, dans la suite, on n'en parle plus, nous supposons que le patron des prisonniers est pour quelque chose dans la grâce qui est accordée à Guibour[3].

Amille, pour remercier la Vierge de la résurrection de ses enfants, va lui faire une offrande pareille[4].

Nous apprenons également très peu de choses sur les usages et cérémonies observés pendant les fêtes de l'Eglise et sur les pratiques religieuses qui accompagnent les moments les plus solennels dans la vie d'un chrétien.

A la fête de la Purification de la Vierge, les personnages dans le *Miracle de la Femme que Notre-Dame garda d'être brûlée*, offrent des cierges pour célébrer cet anniversaire d'un jour important dans l'existence de la Vierge.

Le pape, dans le *Miracle de la Fille du roi de Hongrie*, fait le service du Jeudi Saint, en mémoire de la Sainte Cène et du lavement des pieds :

> le pape y trouverons[5],
> Car faire y doit le Dieu servise
> Et le saint cresme : c'est la guise,
> Pour ce qu'il est le jeudy saint.
> Que Diex après la cene saint

---

[1] *Miracle de Clovis.*
[2] *Miracle de la Mère du Pape.*
[3] *Miracle de la Femme que N.-D. garda d'être brûlée.*
[4] *Miracle d'Amis et Amille.*
[5] *Miracle de la Fille du roi de Hongrie*, t. V, p. 81, v. 2339.

Le drap dont les piez qu'il lava
A ses apostres essuia ;
Et pour l'absolte aussi qu'il donne
Des pechiez a toute personne
Vray repentant.

Les païens qui se convertissent doivent entrer dans les fonts baptismaux, ils sont oints du saint chrême et, ensuite, enveloppés d'un vêtement blanc, ils sont portés dans leur demeure. L'eau bénite ayant lavé leur corps de tout péché, ils n'ont pas le droit de marcher sitôt après, afin de ne point se souiller.

Les condamnés ne jouissent pas du bienfait d'une dernière confession. Aucun ecclésiastique ne les accompagne au supplice. Mais on leur permet volontiers de réciter une prière ou d'entrer dans une église, avant de les exécuter.

On a hâte d'ensevelir les morts. Des messes sont chantées à leur intention, des prières dites pour le repos de leurs âmes :

s'orrons le service[1],
Et pour prier que Dieu propice
Soit a son ame.

Pour ne point nous écarter de notre sujet, nous sommes obligé de passer sous silence les traits caractéristiques de la foi médiévale qui ne trouvent aucun écho dans nos pièces, et de terminer cette étude sans pouvoir faire connaître toutes les croyances religieuses répandues au moyen âge en France.

---

[1] *Miracle de la Fille d'un roi*, t. VII, p. 26, v. 612.

CONCLUSION

Dans les chapitres précédents, nous avons exposé les différents points de notre sujet avec plus ou moins de détails. Pour conclure, il nous reste à faire un court résumé de notre étude, à donner un aperçu sommaire des croyances religieuses médiévales, telles que nous les avons dégagées de nos pièces, telles que les pouvait professer un brave Français, bon catholique, vivant entre les années 1100 et 1400.

A cette époque, la grande majorité de la population de la France est extrêmement ignorante et bornée. Cette ignorance empêche les hommes de réfléchir sur la nature des choses et des phénomènes qu'ils ne comprennent pas. Elle les porte à y voir des œuvres d'êtres insaisissables et surnaturels ; elle les conduit à la crédulité, à la superstition, et les préserve des tourments du doute concernant les vérités de la foi, les enseignements de l'Eglise. Ils sont convaincus que la toute-puissance de Dieu se manifeste dans des miracles, que le Seigneur, de par sa propre volonté ou cédant à une prière, renverse l'ordre établi par les lois de la nature. La foi est vive, la dévotion générale, mais les mœurs restent à peu près barbares ; la plus grande piété est souvent incapable de triompher des mauvais instincts. Les actions qui, dans l'acception propre du mot, mériteraient le nom de « bonnes œuvres » sont plutôt rares. Par contre, les dévôts s'imposent toute espèce de sacrifices, obéissent à la lettre aux commandements les plus rigoureux de l'Evangile, pratiquent des vertus extraordinaires,

mais nuisibles au prochain plutôt qu'utiles. Ce qui les pousse à l'accomplissement de bonnes actions, ce qui les décide à l'abnégation, au renoncement, c'est la crainte et l'espoir : ils se soumettent docilement à ce qu'ils croient être la volonté de Dieu, afin de mériter des récompenses; ils évitent de lui désobéir par crainte des punitions éternelles. (Le caractère de la foi médiévale.)

Notre-Dame occupe la première place dans la hiérarchie des êtres célestes auxquels les Français du moyen âge vouent leur culte. La Vierge Marie est plus populaire que son Fils, on la lui préfère, on lui est plus attaché qu'au Seigneur. Notre-Dame est considérée comme la principale bienfaitrice de l'humanité, non seulement parce qu'elle a donné naissance au Sauveur qui a racheté les péchés des hommes, mais encore parce qu'on croit qu'en sa qualité de Mère du Seigneur, elle a tous les droits auprès de lui et en use pour le bien de ses amis. Selon l'opinion des dévots, sa miséricorde ne connaît point de limites. Jamais la Vierge infiniment sainte et qui n'a point commis de péché, ne refuserait son secours à un malheureux qui la prie, quelle que soit la faute qu'il ait à se reprocher. Assise à la droite de son Fils, elle est censée entendre toutes les plaintes, voir tout ce qui se passe et être toujours prête à rendre service à ceux qu'elle aime, aux hommes comme à ses compagnons célestes. Aussi s'applique-t-on à la vénérer, à lui prouver son attachement, à faire des sacrifices pour elle. L'homme qui offense la divine protectrice et bienfaitrice de l'humanité, est regardé comme un grand criminel, qui ne peut obtenir le pardon de son péché qu'à condition d'une pénitence rigoureuse, à laquelle doit se joindre la grâce d'en haut.

On croit fermement que la Vierge est en possession de toutes les qualités, de toutes les vertus, qu'aucune de ses actions n'est mauvaise, même celles qui diminueraient la valeur d'une autre femme, parce qu'elle les accomplit pour le bien de l'humanité. Qu'importent les moyens dont elle se sert, puisque ces moyens, souvent les plus étranges,

apportent toujours le bonheur ou la consolation à un individu en détresse, à un malheureux qui se croit perdu, à un innocent qui souffre ?

On voit en Notre-Dame l'amie des dévots qui la servent, la bonne mère des personnes qui ont besoin de sa protection, l'avocate des coupables qui savent acquérir sa sympathie, l'ennemie des méchants qui l'ont offensée et qui ne se soucient pas de lui demander pardon. Sa douceur, sa grâce, sa sévérité même (lorsqu'il s'agit d'un coupable) sont également chères à ses fidèles. Tout le monde s'empresse d'obéir au moindre signe qu'on lui attribue, tous la servent et lui rendent les hommages qu'ils croient lui être agréables. On suppose que les saints et les anges, autant que les hommes, ont à se louer de la bienveillance de la Vierge et que seuls les diables n'ont point part à ses bonnes grâces ; qu'au contraire, Notre-Dame, toujours par amitié pour les hommes, joue de vilains tours à Satan et ne laisse passer aucune occasion de triompher de lui. (La Vierge.)

Un sentiment de malaise éloigne les dévots du moyen âge de leur Seigneur. Le Dieu en trois personnes, qui est en même temps le Père-Créateur du monde, le Fils-Sauveur de l'humanité et le Saint Esprit-Epoux de la Vierge, n'est pas pour eux un être familier. Ils tremblent devant le Juge éternel, omniscient et omnipotent, qui, du haut du ciel, dirige les destinées humaines ; ils redoutent la sévérité du Seigneur qui leur apparaît comme l'incarnation de la justice ; ils craignent la colère du divin Maître qui a puni Adam et Eve et qui, de tout temps, a envoyé des châtiments terribles aux hommes. Les coupables pensent que seule la Vierge peut les réconcilier avec leur Dieu. Même la conviction que le Seigneur ne châtie que les malfaiteurs, qu'il aime et protège les innocents, que souvent les malheurs infligés par lui aux hommes ne sont que des preuves de sa sollicitude envers ses enfants, qu'il désire préserver des peines éternelles, ne suffit pas pour diminuer la distance qui sépare de lui les dévots.

Dieu a la réputation d'être juste à l'excès, de ne point se

contenter de faire toujours triompher la vérité (à part les cas où la défaite rapporte à la victime les avantages du « couronnement en gloire »), d'observer la plus stricte équité envers les hommes, les anges et les saints, mais encore de garder les apparences de la justice même à l'égard du Diable, n'osant arracher à Satan une conquête sans alléguer des raisons pour sa manière d'agir. (Dieu.)

Le Diable, cet ennemi de la Vierge, de Dieu et du genre humain, est un être bien redoutable aux yeux des dévots de cette époque. Ange déchu, incarnation du mal, on se le représente comme un monstre ne songeant qu'à accaparer des âmes, ne s'appliquant qu'à contrarier la volonté de Dieu, les désirs de la Vierge. Les chrétiens craignent Satan et ses serviteurs au-dessus de toutes choses. Ils lui attribuent les malheurs, les mauvaises aventures qui leur arrivent. Ils croient que l'Ennemi transforme son extérieur repoussant selon les besoins et que, grâce à cette précaution et à sa perspicacité, il réussit souvent à séduire les hommes, comme il a séduit Eve. Ils sont persuadés que seules des personnes très pures et très pieuses peuvent lui résister ou encore qu'il faut invoquer l'aide divine pour lui tenir tête ; que le triomphe sur les tentations diaboliques entraîne des vengeances cruelles de la part de Satan. Mais on est sûr aussi que le Diable, dont le pouvoir, selon la tradition, s'étend même sur des enfants nouveau-nés, est absolument impuissant s'il se heurte à la volonté de Dieu, si la Vierge n'approuve pas ses plans malveillants. On est sûr que la corruption et les fautes d'un individu ne peuvent le perdre, que des documents scellés et signés ne présentent aucune garantie, que le Diable ne peut se saisir d'une âme qui jouit de la protection divine. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'on lui attribue des sentiments d'une haine acharnée à l'égard de ses adversaires. (Le Diable.)

Notre Dame et son Fils ne sont pas les seules personnes auxquelles les catholiques du moyen âge adressent leurs prières. Ils honorent de leur confiance des saints divers, dont le nombre est très considérable. On donne le titre de

« saints » à des personnages qu'on croit avoir été des élus de Dieu et qui auraient mérité de jouir de la vie éternelle au paradis, soit par leur vie, soit par leur mort, soit par leur conduite dans des circonstances exceptionnelles. Il faut que leur sainteté soit attestée par des miracles. Le culte établi en l'honneur des saints résulte de la conviction qu'ont les hommes, que ces compagnons de la Vierge et de Dieu jouissent de bien des privilèges et ne manquent pas d'être utiles à leurs fidèles, de plaider leur cause devant le tribunal divin, d'accomplir des miracles en leur faveur. On tâche donc d'acquérir l'amitié et la protection d'un saint en vue des avantages qu'on espère en retirer. (Les Saints).

La croyance en l'immortalité de l'âme est un des articles de foi les plus fortement enracinés dans les esprits médiévaux. C'est elle qui détermine l'indifférence des dévots à l'égard de tout ce qui concerne le corps et la vie matérielle de l'homme. C'est du salut de leurs âmes qu'ils se préoccupent pendant toute leur vie, car ils tiennent pour certain que l'âme, survivant au corps, est jugée d'après ses mérites et envoyée dans des lieux très différents : soit au ciel, où elle participera à la gloire éternelle, soit en enfer, où elle souffrira de peines perpétuelles, soit au purgatoire, où elle expiera ses fautes et d'où elle passera au ciel, purifiée. Sachant que le séjour d'une âme au purgatoire peut être abrégé grâce au secours de la Vierge ou d'un saint, ainsi que par de bonnes œuvres, des messes, des prières, le chrétien agit en conséquence, afin que son âme ou celle d'un proche n'ait pas à languir trop longtemps dans ce lieu funeste. (Le Ciel, l'Enfer, le Purgatoire.)

Le monde, pas plus que le corps humain, n'est éternel, selon l'opinion des catholiques du moyen âge. Ils croient qu'un jour viendra où il s'écroulera, où les vivants périront et les morts ressusciteront pour paraître devant le Seigneur qui les jugera ; que la fin du monde surviendra lorsque Dieu, irrité contre les hommes, ne voudra plus supporter leur méchanceté et désirera mettre fin à leurs iniquités. Ils attendent les signes terribles qui, d'après les

prophèties, doivent annoncer le jugement dernier. Tout le monde redoute l'apparition et le règne de l'Antéchrist, de cet envoyé de Satan qui, selon les prédictions, fera croire qu'il est le seul vrai Messie et qui, à force de miracles, réussira à s'attacher les croyants. On sait que les habitants de la terre, à peu d'exceptions près, l'adoreront malgré les avertissements des prophètes Enoch et Elie, que Dieu enverra exprès pour prémunir les hommes contre l'Antéchrist. On n'ignore pas que, foudroyé au milieu de ses fidèles, l'Antéchrist succombera enfin et que sa mort précédera de peu le jugement divin. (L'Antéchrist et le Jour du Jugement.)

La puissance de l'Eglise et l'autorité du clergé est garantie au moyen âge par la conviction qu'elle est d'institution divine, que ses prêtres remplacent Dieu sur la terre. Les pieux catholiques n'admettent aucune église à côté de la leur, elle seule leur semble enseigner la vraie foi et conduire au salut. Ils ne doutent pas un instant que les hommes qui ne lui appartiennent pas, sans en excepter les enfants nouveau-nés morts sans avoir été baptisés, soient damnés pour l'éternité. Ils attachent la plus haute importance aux pratiques religieuses, à la confession, à la pénitence, etc., et pensent que l'homme qui néglige ses devoirs envers l'Eglise va au devant de la perdition. L'excommunication les remplit d'épouvante pour la même cause. Ils obéissent aux prêtres sans murmurer et les respectent en tant que dépositaires de la volonté divine sur la terre, même s'ils ont des vices. Le pape est considéré comme infaillible. De nombreux privilèges sont accordés au clergé. (L'Eglise.)

Les Français de cette époque ne s'intéressent aux infidèles que lorsque ceux-ci consentent à renier leurs idoles et à adopter le christianisme. Ils croient faire une œuvre méritoire et agréable à Dieu, s'ils réussissent à faire abjurer sa foi à un mécréant, à le décider au baptême, et tous les moyens leur semblent bons à cet effet. (Les Païens et les Conversions.)

La vie de ce monde, tellement inférieure avec ses vicissi-

tudes à celle qu'on espère mener plus tard, au paradis, a bien peu de valeur aux yeux des dévots de cette époque. Ils croient que l'homme qui passe ses jours au milieu de ses semblables succombe nécessairement aux tentations et ne peut atteindre le degré de perfection qui lui assurerait le salut. Dans leur piété exaltée, les fanatiques s'imaginent que, pour éviter le péché et mériter la gloire éternelle, il est de rigueur de quitter le monde, de se retirer dans des ermitages ou des couvents, de briser les liens qui les rattachent aux hommes, d'abandonner tous les biens temporels. L'existence du solitaire, celle du mendiant, du moine, du fou, du reclus leur paraissent comme particulièrement méritoires et entraînant le « couronnement en gloire », la sainteté. (La fuite loin du monde.)

La plupart des chrétiens, incapables d'une abnégation aussi complète, tâchent par d'autres moyens de se rendre dignes de la miséricorde divine. Les uns vont en pèlerinage, d'autres accomplissent des vœux gênants, tous font des aumônes aux pauvres.

L'humilité est considérée comme une grande vertu, que Dieu ne manque pas de récompenser et que, par conséquent, il est utile de pratiquer dans toutes les circonstances. (Des différents moyens d'accomplir son salut dans le monde.)

Le peu de détails dans nos pièces sur les nombreuses pratiques et cérémonies religieuses qui, au moyen âge, jouaient un grand rôle dans la vie religieuse du peuple français, ne nous permet pas d'en donner une image quelque peu exacte. (De quelques pratiques religieuses.)

Somme toute, nous pouvons dire que les croyances religieuses au moyen âge en France, telles qu'elles sont reflétées dans nos pièces, se rattachent à une foi surtout utilitaire. Ces croyances ne témoignent pas d'une vie religieuse très profonde, très élevée et satisfaisant un besoin intime, un désir de paix intérieure ; mais elles correspondent à l'état d'âme de ces hommes zélés pour lesquels la dévotion, l'obéissance passive aux prêtres, même indignes, ne sont que des moyens conduisant au but suprême, à la

vie éternelle. Tous n'étant pas capables des mêmes efforts pour parvenir au salut, on se console par la pensée que des chemins variés y conduisent et que chacun peut y arriver. Cependant, quoique vive et intense, cette foi basée sur des sentiments intéressés, est si peu solide que des signes extérieurs, des miracles, sont nécessaires pour la soutenir et lui assurer la fidélité des croyants. L'homme médiéval a besoin de preuves surnaturelles pour croire ; grâce à la disposition de son esprit, il en trouve partout et, fort de sa conviction, sûr de connaître la vérité, il n'en cherche pas d'autres.

BIBLIOGRAPHIE

Monmerqué et Fr. Michel :
Théâtre français au moyen âge. Paris 1839.

Karl Grass :
Das Adamsspiel, Halle 1907.

Viollet-le-Duc :
Ancien théâtre français, T. III, Paris 1854-57.

Paris et Robert :
Miracles de Nostre-Dame par personnages, 8 vol., Paris, 1876-1883.

Emile Roy :
Le Jour du Jugement, Paris, 1902.

Bédier :
Fragments d'un ancien Mystère. (Romania, XXIV, 86 et suiv.)

G. Manz :
Li Jus de Saint Nicholai, Erlangen, 1904.

L'abbé B***. (Bigex, rédig. par Voltaire.)
Collection d'anciens Evangiles, Londres, 1769.

Jacques de Voragine :
Légende dorée, traduite par Wyzewa. Paris, 1902.

Michelet :
Histoire de France. Bruxelles, 1835.

Vaublanc :
La France au temps des Croisades, Paris, 1834.

Petit de Julleville :
Les Mystères, 2 vol. Paris, 1880.

G. Cahen :
Histoire de la mise en scène dans le théâtre religieux français du moyen âge. Paris, 1906.

Emile Roy :
*Etudes sur le théâtre français du XIV*me *et XV*me *siècles*, Paris, 1902.

Emile Roy :
Le Mystère de la passion en France. du XIV*me* au XVI*me siècles*. Revue bourguignonne, 1903.

TABLE DES MATIÈRES

PAGES

AVANT-PROPOS 3

INTRODUCTION. — Le caractère de la foi médiévale . . 7

CHAPITRE I. — La Vierge. 28

— II. — Dieu 52

— III. — Le Diable 71

— IV. — Les Saints 85

— V. — Le Ciel, l'Enfer, le Purgatoire 96

— VI. — L'Antéchrist et le Jugement dernier. . . 103

— VII. — L'Eglise 113

— VIII. — Les Païens et les Conversions 125

— IX. — La fuite loin du monde 136

— X. — Des différents moyens d'accomplir son salut dans le monde 147

— XI. — De quelques pratiques religieuses . . . 154

CONCLUSION 157

BIBLIOGRAPHIE 165

Achevé d'imprimer en 1977
à Genève - Suisse

PQ
513
.L83

ST. OLAF COLLEGE
PQ513 .L83
Luedtke, Helene - Les Croyances religieuses au Moy
3 0111 00254 5787

T5-AGO-792